

La violence en héritage ? Parcours de détenus "coloured" en Afrique du Sud

Lucile Pouthier

▶ **To cite this version:**

Lucile Pouthier. La violence en héritage ? Parcours de détenus "coloured" en Afrique du Sud. Science politique. 2012. dumas-00826809

HAL Id: dumas-00826809

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00826809

Submitted on 29 May 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA VIOLENCE EN HERITAGE ?

PARCOURS DE DETENUS « *COLOURED* » EN AFRIQUE DU SUD

Mémoire de Master réalisé par Lucile Pouthier sous la direction de Richard Banégas et Laurent Fourchard

Master 2 Etudes Africaines, Université Paris 1 la Sorbonne



Table des matières

Introduction……2

I. Capitale de la douleur : violence et lutte contre la criminalité à Cape Town 17

A. Violence et criminalité au Cap : héritage de l'apartheid ou aberration historique ? 18

1. La politique coloniale, entre criminalisation des masses et négligence 21
2. Une société carcérale : Institution totale, régime totalitaire..... 34

B. Violence urbaine, exigence démocratique : gérer la transition 43

1. La ségrégation socio-spatiale au Cap : la prison est à l'extérieur ?..... 45
2. Le passage à la démocratie ou l'ouverture à la compétition internationale : les « nouvelles » formes de criminalité dans les Cape Flats..... 54

II. Espoirs et désespoirs : la question du crime dans le passage à la démocratie 60

A. La désillusion démocratique 62

1. L'arc en ciel entaché : la violence comme bête noire de la démocratie sud-africaine 64
2. Les politiques publiques de lutte contre la criminalité dans une métropole mondiale, entre populisme et agenda néo-libéral..... 70

B. Le défi carcéral 78

1. Réformer les prisons ?..... 81
2. La prison comme horizon, et après… 89

Conclusion……96

Bibliographie……99

Annexes……105

INTRODUCTION

Un matin de septembre 2007, Ellen Pakkies, une habitante du quartier « *Coloured* » de Lavender Hill situé à quelques kilomètres de Cape Town, se rendit comme chaque jour chez la vieille dame dont elle s'occupait. En y arrivant, elle rencontra le fils de cette dernière qui s'apprêtait à partir au travail. La voyant bouleversée, il lui demanda ce qu'elle avait. Ellen Pakkies lui répondit qu'elle venait d'étrangler son fils de 20 ans, Abie, avec une corde. Elle avait laissé le corps allongé sur son lit. Elle se livra à la police sans résistance.

Crime abject ? Acte de folie ? L'histoire d'Ellen Pakkies a fait couler beaucoup d'encre et continue d'alimenter la polémique. Si les voix ne manquent pas pour condamner son geste, elle a également bénéficié du soutien de personnes de sa communauté qui voient en elle le symbole d'une population en proie à la violence quotidienne des Cape Flats. Aussi spectaculaire et profanatoire que le geste d'Ellen Pakkies puisse paraître, il illustre aussi le désespoir d'une mère face à une situation qu'elle ne maîtrisait plus. Comme de nombreux jeunes hommes et femmes vivant dans la périphérie « chaude » de Cape Town, Abie était dépendant au *tik*, le nom que l'on donne communément aux métamphétamines. Relativement peu chères et faciles à réaliser, les métamphétamines administrées sous forme de petites douilles à fumer (la désormais tristement célèbre « *tik pipe* »[1]) sont devenues, depuis leur introduction sur le marché de la drogue au milieu des années 2000, ce que certains n'hésitent pas à qualifier de fléau de la jeunesse des Cape Flats[2]. Depuis l'âge de 14 ans, Abie était devenu accro au *tik* et volait les l'argent et les habits de sa mère pour financer son addiction. Ellen Pakkies raconte un calvaire de sept années durant lesquelles elle a supporté le harcèlement dont elle était victime sans pouvoir aider son fils à s'en sortir. Ancienne junkie, Ellen Pakkies redoutait les réactions de son fils et craignait pour sa vie (elle m'a également confié avoir eu peur que son fils ne la viole[3]). Les autorités vers lesquelles elle se tournait semblaient incapables de faire quoi que ce soit. La police ne lui donnait au jeune homme que des avertissements, les travailleurs sociaux étaient débordés, son bref séjour à l'hôpital n'avait fait qu'aggraver les choses. Abie a continué de terroriser sa mère, sans s'en prendre à son père qui accusait sa femme d'être responsable des

[1] « Pipe à tik ». C'est moi qui traduis.
[2] Selon le site de la ville de Cape Town, le nombre de personnes cherchant de l'aide auprès des autorités sanitaires pour une addiction au *tik* a aujourd'hui dépassé celui des personnes dépendantes à l'alcool. En 2003, le nombre d'accros au *tik* parmi ces patients s'élevait à 2,3%. En 2006, il s'élevait à 42%. Aujourd'hui, chez les moins de 20 ans, six patients sur dix utilisent le *tik* en première ou en deuxième instance. http://www.capetown.gov.za/en/drugs/Pages/default.aspx (consulté le 6 avril 2012).
[3] Conversation du 2 mars 2012.

égarements de son fils. Le matin du meurtre, Abie venait de rentrer après avoir passé la nuit dehors. Ellen Pakkies décrit la scène ainsi :

> Il était couché par terre dans le salon. Je lui ai demandé pourquoi il se trouvait là et pas dans son lit. Comme il ne répondait pas, je lui ai demandé s'il voulait du thé, parce qu'il faisait froid. En revenant de la cuisine j'ai vu la corde posée prêt de l'ordinateur. Abie était désormais couché sur son lit. Je lui ai passé la corde autour du cou. Il a ouvert les yeux. J'ai commencé à resserrer le nœud en lui demandant s'il allait enfin bien se comporter. Il m'a dit : « Oui, maman, je vais être gentil » ; et j'ai continué à serrer. Quand ce fut fini, je l'ai regardé. Il avait l'air de dormir. [4]

Son fils mort, Ellen Pakkies se rendit aux autorités. Elle resta enfermée dans la cellule du commissariat pendant une semaine, avant qu'on la transfère à l'unité psychiatrique de Pollsmoor où elle demeura pendant deux semaines jusqu'à ce qu'un avocat prenne spontanément sa défense et la fasse acquitter. Elle fut condamnée à 280 heures[5] de travaux d'intérêts généraux et à trois ans de tutelle par les autorités correctionnelles.

Depuis, Ellen Pakkies est retournée à Lavender Hill. Les réactions de son entourage, entre manifestations de solidarité et opprobre populaire, rythment sa vie quotidienne. Si elle a pu survivre à la mort de son fils c'est, dit-elle, grâce à sa foi en Dieu. Son association, la *Ellen Pakkies Foundation*, apporte soutien et écoute aux personnes victimes de violences et de criminalité dans le township de Lavender Hill.

Ce travail lui est dédié.

[4] Conversation du 2 mars 2012.
[5] « Mom's Last Resort », interview par Erin Clark pour VICE (http://www.vice.com/read/mom-s-last-resort-324-v17n1); consulté le 2 avril 2012.

There are no Coloureds outside of South Africa. We make them here. There must be a tiny factory somewhere in Cape Town."[6] Trevor Noah, humoriste sud-africain, dans son spectacle *Daywalker*.

L'apartheid en Afrique du Sud fut l'un des régimes de ségrégation raciale les plus violents et les plus pérennes. On en connaît souvent les grandes lignes : une minorité de colons blancs a réussi à maintenir son autorité politique et économique en asseyant son pouvoir sur une hiérarchie raciale entretenue politiquement. Séparée en quatre groupes raciaux, la population sud-africaine a appris à appréhender les rapports sociaux en fonction de ces catégories : les Blancs, les *Coloureds*, les Indiens et les Noirs. Cette taxinomie arbitraire née dans un contexte politico-économique particulier (celui de la ségrégation, puis de l'apartheid) continue à délimiter les expériences des citoyens dans l'Afrique du Sud d'après 1991.

Si la lutte contre l'oppression s'est cristallisée autour de grandes figures anti-ségrégationnistes comme Gandhi, Nelson Mandela ou encore Nadine Gordimer (respectivement indien, noir et blanche), la catégorie des *Coloureds* a été assez peu représentée sur la scène internationale. Elle demeure peu connue aujourd'hui en dehors de l'Afrique du Sud. Et pour cause, la « communauté » *Coloured*, avec 4 millions de personnes (quelque 9% de la population totale), est une spécificité sud-africaine.

- Qui sont les « *Coloureds* » ?

Il n'y a, en réalité, pas de définition claire de ce qui constitue le cœur de cette catégorie. Dans l'introduction de son livre *Making Race*, Ian Goldin attire notre attention sur le caractère incessamment fluctuant des identités raciales, notamment dans le contexte sud-africain :

> L'expression des identités raciales reflète les tentatives d'un groupe de personnes de s'isoler d'une ou de plusieurs caractéristiques du groupe qu'il exclue. Ces identités ne sont en aucun cas fixes ; elles suivent un processus d'évolution constant.[7]

[6] « Il n'y a pas de Coloureds en dehors de l'Afrique du Sud. On les produit ici. Il doit y avoir une petite usine quelque part au Cap. » Né en 1984 d'un père Suisse et d'une mère Noire sud-africaine, Trevor Noah puise dans son expérience personnelle pour retransmettre sur scène la réalité sociopolitique sud-africaine. « *The Daywalker* » est un surnom dont il aurait écopé dans son enfance. Étant *Coloured* mais vivant dans un township noir, les autres enfants l'auraient appelé ainsi car il était le seul « albinos » à pouvoir se déplacer de jour sans craindre le soleil. Il est également connu pour son imitation de Julius Malema et d'autres personnalités politiques sud-africaines.

[7] Goldin, Ian, *Making Race* : XXV. Pour les soins de cette recherche, la grande majorité du matériau collecté, dans les entretiens, comme les sources livresques, a été récolté dans un corpus en langue anglaise. Pour des

Et pour cause, au XIXe siècle en Afrique du Sud, le terme « *Coloured* » servait à designer dans les catégories de recensement toutes les personnes d'ascendance non-Européenne. Il faut attendre 1904 pour voir se fixer le terme « *Coloured* » qui en vint, toujours selon Ian Goldin, à désigner « à peu près la même catégorie d'individus »[8] jusqu'à aujourd'hui.

Cette « catégorie d'individus » constitue un groupe dont l'adjectif « métis » n'arrive à traduire la complexité que trop partiellement. Tout au plus peut-on avancer que ce groupe est le fruit des mélanges entre les premiers habitants de la province du Cap (les Khoisan) et les colons ainsi que ceux d'esclaves mélanésiens (ce qui vaut au *Coloureds* l'appellation *« Cape Malay »*) et de leurs maîtres. Elle comprend aussi les enfants de couples mixtes (Blanc/Noir) nés sous l'apartheid.

C'est pour cette raison, entre autres, qu'on trouvera souvent dans les ouvrages portant spécifiquement sur la question la référence à « des » identités *Coloureds* et non « une » identité singulière et rigide. Parlant l'*Afrikaans* pour la grande majorité, 60% des *Coloureds* habitent toujours la région du *Western Cape* dont ils sont originaires[9]. Qui plus est, l'abolition de l'apartheid a concrétisé une tendance initiée dans les années 1970, notamment sous l'influence idéologique du mouvement de la *Black Consciousness*, à considérer la catégorie « *Coloured* » comme une pure création sociale, un instrument visant à diviser politiquement la majorité noire du pays. Il est désormais de mise de désigner le groupe social sous le terme « *so-called Coloured* » (« dit *Coloured* »).

Compte-tenu de cette tendance historique, ainsi que de l'expérience vécue sur le terrain, nous nous référerons donc à cette partie de la population sud-africaine en utilisant des guillemets. Nous espérons par ce biais marquer notre distance par rapport à cette catégorie socio-culturelle en reconnaissant qu'elle n'est ni essentielle, ni naturelle. Nous n'irons toutefois pas sans jusqu'à employer la terminologie « *so-called Coloured* » qui nous semble nier une réalité aussi problématique que complexe. En effet, l'identité « *Coloured* » continue de représenter une réalité pour beaucoup de personnes qui n'acceptent pas

---

raisons de compréhension et de facilité de lecture, les citations ont donc été traduites de l'anglais au français. Toute traduction tirée d'un ouvrage en anglais sera suivie par la mention « C'est moi qui traduis » pour en informer le lecteur. En revanche, les citations tirées d'entretiens ne porteront pas cette spécification. Ma traduction ne fait en aucun cas autorité, mais un soin tout particulier a été apporté au respect de la forme et du fond.

[8] Ibid: XXVI

[9] Amberger, Martin, "*The Situation of the Coloureds in South Africa*" in *International Reports*, Konrad-Adenauer-Stiftung e.V, sept. 27, 2007.

l'apposition du « *so-called* » à ce qu'ils considèrent comme leur identité, imposée par le haut ou non. Par respect pour les personnes qui participent de cette conception, nous avons donc décidé de conserver le terme « *Coloured* », en l'écrivant avec une majuscule, comme le veut l'orthographe anglo-américaine concernant les identités ethniques et de genre. Comme tous les termes qui apparaissent en anglais dans ce travail, il sera également mis en italique.

- Un groupe « violent » ?

Toujours dans son spectacle, Trevor Noah s'emploie à décrire les réactions des sud-africains face à des situations de violence quotidienne, selon leur catégorie ethnique. Il est intéressant de noter, qu'ici encore, l'humoriste réserve un sort particulier aux « Coloureds », qui se voient qualifier de « *scary* » (« effrayants »), « *violent* », « *criminals* » (« criminels »), déclenchant les rires consentants du public. Si l'on s'en tient aux statistiques de la violence enregistrée par Ted Leggett, la tendance sociale à associer l'identité « *Coloured* » à la violence, alimentant ainsi les stéréotypes raciaux qui font le fond de commerce d'humoristes sud-africains comme Trevor Noah, semble reposer sur des faits.

En effet, les « *Coloureds* » tirent tout d'abord cette réputation des chiffres officiels. L'Afrique du Sud, au niveau international, pâtit d'un discours qui donne à voir le pays comme miné par la criminalité et la violence. Si ce discours est parfois auto-entretenu, et participe de la nostalgie d'un âge d'or perdu où la violence n'existait pas (elle était bien présente, comme nous le verrons, mais adroitement confinée et cachée), les données parlent d'elles-mêmes. Entre 1997 et 2000, le taux d'homicides en Afrique du Sud s'élevait à quelque 56 pour 100 000. En 2009, ce taux a baissé pour atteindre 39 pour 100 000, ce qui demeure toutefois un des taux les plus élevés au monde[10].

Selon une étude menée par JDS Thomson dans le « *Crime Quaterly* », le taux moyen d'homicides dans la communauté *Coloured* s'élève (depuis 1980) à 60 pour 100 000[11] - ces statistiques ne prennent pas en compte le nombre d'agressions qui n'ont pas mené à la mort de la victime dont on peut estimer qu'il est également très élevé.

[10] Fourchard, Laurent : « *The Politics of Mobilization for Security in South African Townships* » in *African Affairs* (16 aout 2011) : 2.
[11] Thomson, JDS, « A Murderous Legacy » in *Crime Quaterly* n°7, 2004.

Si l'on s'en tient aux statistiques gouvernementales datant de février 2011, on compte 28 481 prisonniers *Coloureds* (femmes et hommes confondus) sur une population carcérale totale de 162 162 personnes, soit quelque 17,5 % de la population carcérale totale[12]. Considérant que les *Coloureds* représentent 9% de la population sud-africaine, ce chiffre interroge[13].

Par-delà les considérations purement statistiques, la référence au métissage convoque un imaginaire qui cristallise le « *Coloured* » comme « marginal idéal » ou « criminel ontologique ». Sous la ségrégation, puis sous l'apartheid, l'obsession de la pureté des races était une réalité. Cette peur du mélange prendra une forme légale avec la mise en place d'un corpus législatif régissant les rapports intimes entre les « races ». En 1927, la mise en place d'une loi prohibant les rapports sexuels entre personnes blanches et noires est un premier pas dans cette direction. Elle culminera avec la promulgation, en 1949, du *Prohibition of Mixed-Marriages Act* (interdisant les mariages entre personnes de catégories raciales différentes), puis en 1950, de l'*Immorality Act*, étendant la loi de 1927 à toutes les personnes non-blanches. Supprimé en 1985, ce corpus a fait des « *Coloureds* » les fruits de la miscégénation, les porteurs de la « goutte de sang » noire leur interdisant l'accession au statut de « race pure ». Comme l'écrit Denis-Constant Martin, sous l'apartheid :

> [D]'une part, les *Coloureds* sont présentés comme des « bâtards » de Blancs (ce qui n'est pas le cas de tous les individus ainsi classés), donc « dégénérés », et comme des êtres damnés ; de l'autre, parce qu'ils recèlent une parcelle de blancheur, ils ne participent pas d'un état de totale sauvagerie. (…) C'est pourquoi le sort qui leur est fait ne peut être que de subordination, celle-ci étant la condition de maigres privilèges par rapport aux Africains ; c'est ainsi qu'ils deviennent l'objet d'un absolu mépris (…).[14]

Ainsi, sous l'apartheid, l'identité « *Coloured* » semble avoir eu un statut ambigu. Pas assez blancs, mais pas assez noirs, il apparait aujourd'hui que le groupe de personnes désignées sous ce terme continue de souffrir des représentations attachées à l'idéologie ségrégationniste. Selon les mots d'une personne interviewée pour les soins de cette étude, Joybelle S. :

> Sous l'apartheid on était trop noirs pour être blancs et aujourd'hui on est trop blancs pour être noirs !

[12] http://www.dcs.gov.za/WebStatistics/inmate-gen.aspx
[13] Le nombre de prisonniers Noirs excède celui des prisonniers *Coloureds.* Mais les Noirs constituent la majorité de la population sud-africaine.
[14] Martin, Denis-Constant, "Le poids du nom: Culture populaire et constructions identitaires chez les "Métis" du Cap" in *Critique internationale*, n°1 – automne 1998 : 83

En outre, il semble possible d'affirmer que leur statut de « fruits du péché » a permis un glissement symbolique faisant du « *Coloured* », notamment de l'homme « *Coloured* » un criminel en devenir. Dans son livre *In Township Tonight!*, l'anthropologue David Coplan met l'accent sur la figure de l'*oorlam* comme personnage « en marge » de la société coloniale sud-africaine. Dans les premières années de l'occupation hollandaise, le mot, qui signifie « liqueur », désignait les marins portés sur la boisson et prompts à la bagarre dans les tavernes du Cap. Un glissement amena le terme à désigner les serviteurs Khoisan qui avaient assimilé le Hollandais et les manières européennes. David Coplan insiste fortement sur l'univers que connote ce terme : l'*oorlam* est un être « acculturé », un sauvage « détribalisé » potentiellement dangereux puisque « déraciné »[15]. Le lien sémantique entre le terme désignant ces « premiers « *Coloureds* » » et l'alcool n'est lui-même pas anodin. Dans son article « *A Murderous Legacy* » JDS Thomson tisse un lien direct entre les taux d'alcoolisme observés au sein de la communauté *Coloured* et la violence que ses membres peuvent subir ou exercer. L'alcoolisme, favorisé historiquement par la pratique du « dop »[16], serait une des explications des maux de la communauté *Coloured* et participe de cette construction symbolique du *Coloured* comme délinquant potentiel. La figure de l'*oorlam* trouve aujourd'hui son écho dans celle du « *skollie* ». Selon le sociologue Steffen Jensen :

> Pendant près de cent ans, les notions de danger, de violence et de transgression morale à Cape Town tournaient en partie autour de la figure du *skollie*. Provenant de l'afrikaans, ce terme peut être traduit par le mot « charognard » ; quelqu'un qui refuse de travailler pour gagner sa vie. A Cape Town, il en vint également à désigner un hooligan violent ou un bandit, qui se tapit dans les recoins des espaces urbains, et saisit le moment pour terroriser les travailleurs méritants. Il s'agissait toujours d'un homme, pauvre, et coloured.[17]

Pour Steffen Jensen, ce stéréotype continue d'alimenter les perceptions populaires de la criminalité au Cap et d'orienter les décisions politiques. Ainsi, il apparaît que les données statistiques sur la « violence » supposée de la communauté *Coloured* sont soutenues par un imaginaire né sous l'apartheid, et qui a, semble-t-il, survécu à la transition politique des années 1990.

---

[15] Coplan, David, *In Township Tonight! South Africa's Black City Music and Theatre*, Second Edition, The University of Chicago Press (Chicago), 2007 : 21.

[16] Interdite depuis 1991, cette pratique revenait à payer les travailleurs agricoles en doses de vin pour liquider les surplus et créer chez ces derniers une addiction garantissant une main d'œuvre stable aux viticulteurs.

[17] Jensen, Steffen, *Gangs, Politics & Dignity in Cape Town*, The University of Chicago Press (Chicago, Ill), 2008 : 2.

En outre, comme nous l'avons déjà évoqué, les « *Coloureds* », hommes et femmes, constituent plus d'un quart de la population carcérale sud-africaine, et près de trois-quarts de la population carcérale dans le Cap Occidental. Cette « surreprésentation » semble corroborer l'idée d'une prégnance de la criminalité dans les townships « *Coloured* », notamment sous l'action des gangs. Toutefois, ces données peuvent également être informées par un retour sur la question carcérale en Afrique du Sud, et ce que Lukas Muntingh décrit comme une obsession nationale de l'incarcération[18]. Comme l'indiquent Amanda Dissel et Stephen Ellis, sous l'apartheid :

> Le pays avait l'un des taux de détention et de condamnation les plus élevés du monde, notamment par application de la loi obligeant les membres de différents groupes de population à porter en permanence un document d'identité appelé « laissez-passer » (*pass*) : entre 1975 et 1984, 1,9 million de personnes, presque exclusivement des noirs, ont été arrêtées pour n'avoir pas pu produire ce document ou pour s'être trouvées en des lieux auxquels il ne leur donnait pas accès. Les infractions à la loi sur l'immoralité ainsi que divers actes d'opposition à l'apartheid ont, eux aussi, envoyé quantité de gens en prison.[19]

Cette « obsession » de l'incarcération, comme nous serons amenés à le voir, a touché d'autant plus durement la catégorie « *Coloured* » que ses membres étaient considérés comme des criminels potentiels. Selon Steffen Jensen, elle fut également symptomatique de l'intrusion constante de l'administration d'apartheid dans le quotidien des populations « *Coloured* » : la prison aurait ainsi fait partie d'un appareil gouvernemental visant à « aider » les « *Coloureds* » à sortir de leur condition de « *skollie* » en puissance. Ces hypothèses sont toutefois à prendre en considération dans le cadre historique particulier de la transition démocratique vécue par les sud-africains.

- La transition démocratique

Aucune étude sur l'Afrique du Sud n'échappe à une donnée historique d'importance, à savoir le passage du régime d'apartheid, administré par la minorité blanche, au régime de démocratie participative ouvert à tous. Ce passage s'est effectué au moment des élections de 1994 qui ont vu l'arrivée au pouvoir de Nelson Mandela. L'Afrique du Sud est, depuis, un pays dit « en transition », en cela qu'il doit gérer l'héritage de siècles de domination et de ségrégation raciale. Aussi, il semble indispensable de traiter le sujet en regard de la notion de transition. Le but ici n'est pas de donné un aperçu « avant/après » de la situation

[18] Muntingh, Lukas, "Youth crime and violence – some perspectives from the prison reform sector", HSRC roundtable discussion on youth crime and violence, 13 mai 2008: 3.
[19] Dissel, Amanda, et Ellis, Stephen, « Ambitions réformatrices et inertie du social dans les prisons sud-africaines. » *Critique internationale* n°16 - juillet 2002 : 138.

socio-politique sud-africaine, mais plutôt de montrer en quoi le passé continue de nourrir le présent. Pour citer le politologue Bill Dixon :

> En bref, la notion de « transition » est très loin d'être un moyen simple et factuel de décrire le passage d'un régime autoritaire à un régime démocratique. Elle demande que l'on se pose toutes sortes de questions capitales et interdépendantes sur la nature de la démocratie elle-même et sur les causes, la durée et l'étendue de la transition démocratique (…).[20]

Comme l'indique l'auteur, la notion de « transition » met moins l'accent sur « l'avant/après » que sur les processus mis en marche au moment du changement de régime. En cela, elle est moins une donnée temporelle qu'un processus à la temporalité relativement indéterminée. C'est pour cette raison qu'il nous semble encore possible de parler de l'Afrique du Sud, vingt ans après le changement de régime, comme un pays en transition. Car, comme l'indique à nouveau Bill Dixon :

> Par-dessus tout, elle impose que nous considérions si n'importe quel trait de la nouvelle « société en transition » est effectivement le produit du changement, ou plutôt un exemple de la persistance bornée d'habitudes autoritaires, d'institutions non-démocratiques ou de structures sociales injustes héritées de l'ancienne.[21]

Ainsi, il s'avère nécessaire de se pencher sur les pratiques de gouvernance du régime d'apartheid afin d'évaluer l'état des institutions ou des phénomènes sociaux étudiés ici. Cette recherche entend donc s'interroger sur les notions de criminalités et d'incarcération au sein de la communauté « *Coloured* » du Cap. La question n'est pas ici de déterminer si les « *Coloureds* » sont « plus » ou « moins » violents ou criminels qu'un autre groupe racial sud-africain. Comme l'indiquait Howard Becker en 1963 dans son ouvrage *Outsiders*, un acte est considéré comme déviant selon la manière dont les autres y réagissent. Cette étude ne cherche donc en aucun cas à juger les populations concernées, ou à prendre pour acquises des notions comme celles de « criminalité » ou de « délinquance », qui sont autant de constructions socio-culturelles et légales.

Cependant, il nous semble important d'interroger la perpétuation de processus sociaux – à savoir l'incarcération massive des « *Coloureds* » et leur surexposition à la violence - dans la transition démocratique. Notre hypothèse, est que l'intrusion répétée des services sociaux d'apartheid dans la vie des « *Coloureds* » a mené à un bouleversement et à une désintégration des liens sociaux au sein de la communauté « *Coloured* ». Cet héritage s'est combiné aux données socio-économiques de la nouvelle Afrique du Sud. Cette dernière est

[20] Dixon, Bill, *Introduction*, in Dixon, Bill et Van Der Spuy, Elrena (eds), *Justice Gained? Crime and Crime Control in South Africa's Transition*, UCT Press (Cape Town, SA), 2004: XXIV. C'est moi qui traduis.
[21] Ibid : XXV. C'est moi qui traduis.

l'une des plus inégalitaires au monde, mais, comme toute société moderne, met l'accent sur la performance individuelle comme gage de réussite sociale. Le décalage entre aspirations et performances réelles est une donnée non négligeable de la criminalité en Afrique du Sud, mais ne rend pas compte de la spécificité de la communauté « *Coloured* » si elle n'est pas mise en perspective avec les habitudes héritées de plus de cent ans de domination. La prison, instrument de punition et de redressement sous l'apartheid, reste un horizon, une donnée de la vie quotidienne des populations « *Coloured* » pauvres vivant dans les Cape Flats. Plus encore, il apparaît qu'elle peut-être un vecteur d'affirmation de soi et de réalisation des objectifs individuels au sein du microcosme carcéral, milieu où « les cartes sont rebattues ».

- Critique de la littérature

La question de la criminalité a donné lieu à une abondante littérature. Il est toutefois à noter que celle-ci traite le problème de la violence presque exclusivement sous l'aspect de la violence des gangs. Celle-ci constitue bien évidemment une part non négligeable du problème. Il n'est besoin que de se rendre dans un township ou de lire des témoignages pour se rendre compte de la prégnance des gangs dans l'univers des Cape Flats. Toutefois, elles peinent à rendre compte de la criminalité des femmes, qui apparaissent plus souvent présentées comme victimes ou adjuvants de la violence que comme des auteurs potentiels de crimes. Les hypothèses de Don Pinnock dans les années 1980[22], offrent ce qu'on pourrait appeler une vision anthropologico-historique de la question des gangs. Elles nous invitent à voir la naissance des « méga-gangs » des townships « *Coloured* » dans les déplacements de populations sous le coup du *Group Areas Act* de 1952. Il inscrit ainsi les problématiques historiques d'apartheid au cœur de la formation des gangs et met en place une typologie des gangs. L'historien Gary Kynoch, enfin, dans son ouvrage *We Are Fighting the World*[23], donne un autre aperçu historique de la naissance des gangs. Selon lui, les premiers gangs sud-africains sont nés à l'époque de l'essor industriel et urbain de l'Afrique du Sud reposant sur l'économie aurifère. Leur matrice est donc l'industrie minière, pour les soins de laquelle nous verrons que l'institution carcérale a été utilisée comme appareil de retranchement et fournisseur de main d'œuvre. Les théories de Gary Kynoch indiquent une incapacité du gouvernement d'apartheid de réellement contrôler les

[22] Pinnock, Don, *The Brotherhoods : Street Gangs and Gang Control in Cape Town*, D. Philip, 1984.
[23] Kynoch, Gary, *We Are Fighting the World, a History of the Marashea Gangs in South Africa, 1947-1999*, (Ohio University Press), 2005.

espaces de la société noire. La lutte contre la criminalité aurait donc été non pas active mais plutôt le fruit d'une stratégie de « *containment* », laissant aux gangs l'opportunité de grandir et de prospérer. Les théories de Gary Kynoch sont intéressantes sur bien des points. Elles offrent notamment une vision nouvelle de l'Etat d'apartheid, qui apparaît alors plus comme démissionnaire que réellement intrusif. Ce rapport à la criminalité nous informe donc sur le relatif « laisser-faire » des forces de l'ordre, dont le principal but était de prévenir la contestation politique et de confiner la violence aux espaces réservés aux noirs. Toutefois, l'historien ne traite pas spécifiquement de la question « *Coloured* », ce qui offre une limite certaine par rapport au sujet traité ici.

Une autre hypothèse, que l'on pourrait qualifier de socio-opportuniste, nous vient du criminologue Irvin Kinnes[24]. Ce dernier voit dans l'augmentation de la criminalité une croissance des gangs provenant du désordre issu de la transition politique. Le sociologue Tony Roshan Samara[25], quant à lui, met en avant le rôle des politiques urbanistiques et de lutte contre la criminalité depuis la transition, dans le maintien d'une criminalité endémique. Selon lui, l'agenda économique néo-libéral mis en place par le gouvernement après 1996 a poussé les ministères et les municipalités à prendre des mesures court-termistes de type « tolérance 0 » qui, loin de faire reculer la criminalité, ont contribué à son essor. Enfin, les théories de sociologues comme Steffen Jensen, Elain Salo et Don Pinnock traitent la question des gangs en regard des problématiques liées aux notions de genres. Les gangs seraient un vecteur d'affirmation d'une masculinité menacée par l'appareil administratif d'apartheid (Steffen Jensen), par des conditions économiques et sociales inédites (Elain Salo[26]) et constitueraient un rite de passage (Don Pinnock[27]).

Les problématiques de la prison et de l'emprisonnement ont également donné lieu à de nombreuses publications. L'historien C. Anthony Giffard a mis en avant le rôle de l'institution carcérale dans l'histoire sud-africaine, notamment dans son lien avec l'essor de l'industrie minière. D'autres, comme Dirk Van Zyl Smit[28], Amanda Dissel ou encore Lukas

[24] Kinnes, Irvin « *From urban street gangs to criminal empires : the changing face of gangs in the Western Cape* » Monographe No 48, juin 2000.
[25] Samara, Tony Roshan, *Cape Town After Apartheid, Crime and Governance in the Divided City*, University of Minnesota Press (Minneapolis, MN), 2011.
[26] Salo, Elain, "*Mans is ma Soe : Ganging Practices in Manenberg, South Africa, and the ideologies of masculinity, gender and generational relations*", Criminal Justice, conference du 7 et 8 février 2005.
[27] Pinnock, Don, "*Gangs, Rituals and Rites of Passage*" http://www.stb.usiko.org/assets/Gangs-Rituals-Rites-of-Passage-Don-Pinnock2.pdf (Consulté le 09 juin 2012).

[28] Van Zyl Smit, Dirk, South African Prison Law and Practice, Butterworth Publishers (Pty.) Ltd , (South Africa), 1993.

Muntingh traitent du sujet de la prison en rapport avec la question de la réforme carcérale entamée au moment de la transition démocratique. De manière générale, ces études semblent toutes indiquer que la matrice idéologique du *Department of Correctional Services* a bien été réorientée vers une compréhension de la prison proche de celle des démocraties occidentales, à savoir une institution servant au redressement plutôt qu'à la punition des crimes.

En revanche, tous indiquent que non seulement la gestion des prisons en Afrique du Sud, du fait de la surpopulation, ne permet pas de respecter les droits des prisonniers, mais qu'en outre, on enregistre une forme de rémanence des méthodes correctionnelles d'apartheid (militarisation, violence, corruption). On pourra toutefois noter que la plupart du temps, l'univers carcéral est traité en rapport avec le domaine du Droit et relativement peu dans sa dimension sociologique. Lukas Muntingh le fait en quelques sortes quand il interroge les prisonniers sur leurs conditions de vie[29], tout comme Amanda Dissel quand elle enquête sur le racisme et la discrimination dans le système carcéral sud-africain[30]. Des ouvrages comme ceux de Jonny Steinberg et de Heather Parker Lewis[31] entrent au cœur des problématiques carcérales en s'intéressant à une spécificité du monde de la prison sud-africaine, à savoir l'existence, depuis plus d'un siècle, des gangs dits « du Nombre » (« *the Number* »). Toutefois, on pourra noter que le travail de Heather Parker Lewis se concentre uniquement sur l'aspect anthropologique du Nombre, à savoir les rites, les lois, les codes, les mythes qui le composent et font sa pérennité.

Jonny Steinberg, quant à lui, offre, avec son livre *The Number* une étude qui combine à elle-seule tous les aspects évoqués auparavant. Son livre tient plus de l'enquête journalistique romancée, mais n'en n'est pas moins une source intarissable, captivante et magistralement rédigée pour qui s'interroge sur la question de l'identité « *Coloured* » en lien avec la prison et la criminalité. L'ouvrage de Jonny Steinberg est en quelque sorte le seul à confronter toutes ces problématiques au travers du récit autobiographique d'un ancien détenu, Magadien Wentzel. En cela, il a constitué, dans la limite du possible, une source d'inspiration pour cette recherche.

---

[29] Muntingh, Lukas, "*Prisoners Views on Imprisonment and Re-entry*" *Civil Society Prison Reform Initiative, Community Law Centre*, 2009.
[30] Dissel, Amanda, et Kollapen, Jody, « *Racism and Discrimination in the South African Penal System* » Rapport de recherché rédigé pour *Penal Reform International* et le *Centre for the Study of Violence and Reconciliation*, Avril 2002
[31] Parker Lewis, Heather, *Gods Gangsters? The history, language, rituals, secrets, and myths of South Africa's prison gangs*, Ihilihili Press, 2006.

- Méthode

Pour les soins de cette recherche, une étude de terrain a été réalisée sur place, à Cape Town, du 6 février 2012 au 29 mars 2012. Cette recherche devait initialement reposer des entretiens de types « récit de vie » auprès d'anciens détenus « *Coloured* » et des documents d'archives. La difficulté du travail d'entretien m'a toutefois poussé à abandonner le projet de faire des recherches à partir d'archives.

Le corpus présenté en annexe est donc uniquement le résultat d'entretiens effectués auprès de cinq anciens détenus « *Coloured* », trois femmes et deux hommes, d'âges variés. Le choix d'interviewer des anciens détenus a été motivé par deux soucis. Le premier, est bien évidemment celui de l'accès au témoignage, une tâche qui aurait pu s'avérer bien plus ardue (bien que réalisable) s'il avait fallu parler à des personnes en train de purger leur peine. Le second, c'est celui de pouvoir s'entretenir avec des personnes ayant une distance relative (du fait des années passées hors de prison) avec leur expérience. Le choix des personnes s'est fait plus ou moins par hasard, mais j'ai souhaité pouvoir m'entretenir avec des hommes et des femmes, pensant ainsi dépasser la logique qui veut que la criminalité soit uniquement le fait des gangs, et donc des hommes. Ainsi, on pourra voir que la problématique de la criminalité chez les « *Coloureds* », si elle est en grande partie informée par les travaux sur les gangs et donc sur la question de la masculinité, n'en touche pas moins toutes les personnes, indifféremment de leur genre.

Les entretiens se sont déroulés pour la plupart au *Hope Prison Ministry*, une annexe de la prison de Pollsmoor dans la banlieue du Cap. Ils ont été enregistrés et ont donné lieu à une retranscription en anglais, disponible en annexe. Des discussions d'ordre moins formel m'ont également permis d'obtenir des informations sur le quotidien des personnes vivant dans les townships (en me rendant à plusieurs reprises chez un des interviewés habitant le township de Fisantekraal dans la banlieue de Durbanville ou encore à une réunion de la *Ellen Pakkies Foundation* à Lavender Hill) ainsi que sur les conditions de vie des détenus en m'entretenant avec des responsables de la section « *juvenile* » de Pollsmoor. Mes impressions et conversations recueillies à ces occasions ont fait l'objet d'une prise de notes. Ne constituant pas la matière première de la recherche, elles n'ont pas été retranscrites ici.

Le recours à la technique du récit de vie semblait nécessaire pour capturer un ensemble de réalités liées l'emprisonnement. L'importance ici était de mettre en exergue les

trajectoires individuelles La question initiale était de savoir ce qui avait mené les interviewés en, et hors de, prison. Ces entretiens libres offrent le risque de voir la discussion dériver sur des sujets n'ayant pas de rapport avec la recherche (une des interviewées a par exemple tenu à me parler de son chien, Tosca). J'ai donc pris la liberté, quand cela s'avérait nécessaire, de réorienter la discussion vers le sujet. En outre, ils offrent l'avantage de pouvoir recueillir du matériau souvent différent de ce qui était prévu initialement. De manière générale, l'impression ressentie au niveau des entretiens est que les personnes interviewées, qui travaillent plus ou moins toutes dans des programmes de réinsertion, ont l'habitude de s'exprimer devant des interlocuteurs différents. Tous, à l'exception d'une interviewée, avaient une bonne maîtrise de l'anglais et donnaient pour ainsi dire une « version toute faite » de leur histoire, qui tournait systématiquement autour de la problématique du salut individuel et de la réinsertion. Le défi de ces entretiens a donc été en grande partie de faire sortir les interviewés de ce récit déjà préparé, afin notamment d'échapper au récit téléologique de la réinsertion par le salut qui constitue une grande partie des témoignages des interviewés.

- Organisation du présent travail

Nous avons choisi de présenter ce travail en deux parties. Cette organisation n'est pas chronologique, en revanche, la première partie traite de la problématique en regard du passé et des informations que la matière historique apporte pour la compréhension du présent. Nous y verrons donc en quoi Cape Town, berceau de la culture « *Coloured* » est également une des capitales de la criminalité mondiale. Dans une deuxième partie, nous nous pencherons plus avant sur les politiques publiques de lutte contre la criminalité et les réformes du *Department of Correctional Services* depuis 1994, en nous demandant en quoi elles-ont influencé l'aspect de la criminalité au Cap dans les années 2010. Tout au long du travail, les témoignages des personnes interrogées viendront apporter, nous l'espérons, une compréhension plus poussée des liens entre la communauté « *Coloured* » et les problématiques de la criminalité et de l'incarcération.

I. Capitale de la douleur : violence et lutte contre la criminalité à Cape Town

Avec sa géographie si singulière, Cape Town possède une aura peu commune. Colosse de grès, la Montagne de la Table surplombe deux mers, l'une d'eau, l'autre de taule, et offre un panorama à la fois photogénique et tragique. Car la ville est scindée en deux. Au pied de la montagne, les quartiers aisés, comme réfugiés dans le sein des rochers protecteurs. En contrebas s'étend, à perte de vue, l'océan des Cape Flats qui rappelle constamment à la ville perchée que la majorité pauvre est là, et attend. John P., ancien prisonnier « *Coloured* » raconte :

> J'ai commencé à voler à l'âge de dix-huit ans. Et le cambriolage est devenu comme un hobby, parce que je ne me faisais jamais attraper. C'est seulement après dix-huit mois…peut-être deux ans…c'est là qu'on m'a attrapé dans une maison. Et…euh…on était en….c'était les années quatre-vingt…1980… c'était à l'époque de l'apartheid. Où les blancs étaient ceux qui…les Européens ils avaient tout. Ils vivent dans la montagne. Ils ont le fin du fin. Nous, les "*Coloureds*" on reste de ce côté-ci du chemin du fer. Et les blancs ils restaient de l'autre côté du chemin de fer.[32]

John effectue ici un va et vient entre le passé et le présent qui marque la continuité entre le temps de l'apartheid et les années 2010. Rares sont les villes où la topographie reflète les clivages sociaux de manière aussi visible à l'œil non exercé. Pourtant, à quelques exceptions près - comme le quartier « *Coloured* » de Bo-Kaap au flanc de la colline de Signal Hill – le schéma qui veut que les populations les plus avantagées habitent près de la montagne et les populations les plus défavorisées dans la plaine, semble s'appliquer.

Cette simplicité apparente cache pourtant des réalités complexes. La *Mother-City*, capitale historique du pays et point de départ de l'expansion coloniale, a subi les aléas de l'histoire sud-africaine. Ville « créole »[33] au sens où l'entend Zimitri Erasmus, Cape Town est à l'image du pays, un lieu où les histoires du colonialisme, de l'esclavage, de la ségrégation et de l'apartheid se sont superposées pour créer des dynamiques culturelles, sociales et géographiques inédites. L'élan économique de la période post-apartheid transforme la ville pour le meilleur et parfois pour le pire.

[32] Interview n°5-a), Annexe 5.
[33] Erasmus, Zimitri, *Coloured by History, Shaped by Place : New Perspectives on Coloured Identities in Cape Town*, Kwella Books (Cape Town): 14.

La brutalité de Cape Town s'inscrit dans son découpage spatial, miroir impitoyable d'un passé et d'un présent accidentés. Il conviendra donc de nous pencher sur les dynamiques qui font de la ville ce qu'elle est aujourd'hui : une capitale de la douleur.

A. Violence et criminalité au Cap : héritage de l'apartheid ou aberration historique ?

Le Cap est le chef-lieu de la province du Cap-Occidental, l'une des plus violentes, statistiquement, de la République d'Afrique du Sud. Selon les chiffres présentés par le *South African Police Service* (SAPS), en 2010-2011, la province a enregistré une augmentation de 29,8% du nombre de tentatives de meurtre par rapport à 2009, là où le pays entier connaissait une baisse de 12,2%, en moyenne[34].

En 2007-2008, la seule ville du Cap présentait un ratio de 60 meurtres pour 100 000 habitants (30 pour 100 000 au niveau national) et une moyenne de 5,5 meurtres par jour[35]. Selon Janet Gie, bien que la criminalité diminue globalement dans la ville-mère, ces chiffres demeurent considérables et révèlent une violence liée aux activités des gangs. Auteure du rapport « *Crime in Cape Town : 2001- 2008 - A brief analysis of reported Violent, Property and Drug - related crime in Cape Town* », elle met en cause la violence dans des quartiers considérés comme des « *traditionnal gang areas*[36] » tels Philippi, Elsie's River et Kraaifontein, - trois townships historiquement reconnus comme « *Coloured* ».

Outre la dimension statistique de la criminalité au Cap, c'est sa répartition géographique qui interroge. Elle semble épouser des logiques ethniques qui suivent le découpage racialisé de l'espace, hérité des périodes de la ségrégation et de l'apartheid. Si les townships de Nyanga et de Khayelitsha - des townships à majorité « noire » - comptabilisaient en 2007-2008 plus de 20% du nombre total de meurtres[37] (signalés à la police[38]), le township de Mitchells Plain, à majorité « *Coloured* », représentait à lui seul

[34] *Crime Report, South African Police Service, 2010-2011* : 29.
[35] Janet Gie, *Crime in Cape Town : 2001- 2008 - A brief analysis of reported Violent, Property and Drug - related crime in Cape Town*, Strategic Development Information and GIS Department, Strategic Information Branch, January 2009 : 10.
[36] « Lieux signalés habituellement comme étant des territoires de gangs ». C'est moi qui traduis.
[37] Ibid : 17.
[38] La précision s'impose, puisque comme nous le verrons, la relation entre les communautés « *Coloured* » des Cape Flats et les forces de l'ordre demeure à ce jour extrêmement ambiguë, ce qui pourrait avoir une conséquence sur la tendance à signaler les actes de délinquance à la police, et par extension, sur les statistiques officielles.

plus de 17% des actes de délinquance liés à la drogue[39],[40]. Ces chiffres viennent soutenir l'idée que la criminalité au Cap, outre son lien intrinsèque avec la grande pauvreté, est liée aux activités de gangs telles que le trafic de stupéfiants, or, comme nous le verrons, la majorité des gangs du Cap sont originaires des townships « *Coloured* ».

[39] Selon le rapport cité, celle-ci recoupe l'usage, la possession et le trafic de drogues, mais aussi la conduite en état d'ébriété ou sous l'influence de stupéfiants (p.7).
[40] Ibid : 23.



Fig. 1 : Cape Town par districts de police

Par-delà ces données numériques, la présence d'une forte criminalité est symbolisée par deux édifices situés à quelques kilomètres l'un de l'autre. Ces deux établissements pénitentiaires ont en commun d'avoir hébergé Nelson Mandela : Robben Island, une prison située sur une île de la baie du Cap, et la prison de Pollsmoor, une des structures les plus surpeuplées du pays. Il est intéressant de noter que ces établissements sont intégrés au tissu urbain du Cap. Pollsmoor se trouve au milieu de la banlieue aisée de Tokai. Et bien que Robben Island soit une île, elle est une étape presque obligée du circuit qu'empruntent chaque année les quelque trois millions de touristes qui visitent Cape Town. Partie intégrante de l'histoire du pays, l'univers carcéral d'Afrique du Sud alimente les récits et les polémiques. Au Cap, il continue de représenter un horizon pour une partie de la population**.** Représentée en majorité dans le Cap Occidental, la population « *Coloured* » (notamment masculine) fut, et demeure un des groupes ethniques les plus incarcérés au monde[41]. Comme le montre le criminologue Ted Leggett, les « *Coloureds* » en Afrique du Sud ont deux fois plus de chance d'être incarcérés que les Noirs alors qu'ils ne représentent que quelque 9% de la population totale du pays[42]. Selon les chiffres du *Departement of Correctional Services* (DCS) datant de 2008, les « *Coloureds* » représentaient, hommes et femmes confondus, plus de 18% des personnes condamnées et emprisonnées du pays[43]. Il convient donc de s'interroger sur les raisons de ces taux d'incarcération, tout en se demandant ce qui a conféré et confère toujours à la prison son statut en Afrique du Sud, et plus encore à Cape Town.

1. La politique coloniale, entre criminalisation des masses et négligence

a) L'ennemi intérieur

Aucun écrivain n'a mieux décrit que Franz Kafka l'angoisse de l'individu face à l'absurdité des sociétés coercitives modernes. Dans *Le Procès*, le personnage principal, K., trouve à son réveil des policiers dans son salon, venus l'arrêter pour un crime inconnu.

[41] Jensen, Steffen, *Gangs, Politics & Dignity in Cape Town*, Wits University Press (Johannesburg, SA), 2008: 97.
[42] Leggett, Ted, « *Still Marginal, Crime in the Coloured Community* », *Crime Quaterly* n°7, 2004.
[43] *Departement of Correctional Services*, « *National Offender Population Profile in the Department of Correctional Services* » (*Using Statistical Data up to June 30 2008*), Report for the period 1 January 2008 to 30 June 2008 : 11.

L'intrigue se développe dans un monde cauchemardesque où l'absurdité administrative engloutit l'être humain jusqu'à le réduire à une initiale. L'œuvre de Kafka nous renseigne sur l'atmosphère étouffante qui régnait alors dans l'Empire austro-hongrois. Ecrivain que certains qualifieraient de prophétique, Kafka avait en réalité décrit les racines de l'absurdité totalitaire comme inscrite au cœur du projet moderniste.

Presque contemporaine de Kafka, la naissance de l'Union d'Afrique du Sud, en mai 1910, met fin à près d'un siècle d'affrontements entre colons anglais et boers. Dès l'année 1913, le gouvernement d'union commence à édicter des lois restrictives qui laissent entrevoir aux Africains noirs un futur peu prometteur. Ancêtre du fameux appareil juridique d'apartheid, le corpus de lois édictées à partir de 1913 n'a d'autre ambition que d'étendre le contrôle juridique et social de la minorité blanche sur une majorité composée de trois groupes raciaux : les Africains bantous, les « *Coloureds* » et les Indiens. A la manière du monde décrit dans *Le Procès*, dont les règles échappent à l'homme, dont les institutions tentaculaires le maîtrisent sans qu'il ne puisse les maîtriser, l'Union va peu à peu devenir un lieu où la majorité subit le coup de lois de plus en plus restrictives avec pour résultat la pénalisation des comportements les plus quotidiens et la culpabilisation systématique des masses. Les Noirs furent les premières victimes, les *Coloureds* n'allaient pas tarder à suivre.

Visant les populations dites tribales, le *Natives' Land Act* de 1913 cherche à contenir l'afflux d'Africains noirs vers les villes. Il instaure alors la ségrégation géographique à l'échelle du pays, et créé des réserves pour les Bantous, qui devront y vivre et y cultiver la terre. Vantée comme une loi égalitariste, le *Natives Land Act* ne berne pas le nouvellement formé '*Native National Congress'*, créé en 1912 à l'initiative d'hommes tels que John Dube et Sol Plaatje. Ce dernier décrie ouvertement la politique menée par le gouvernement. Dans *Native Life in South Africa*, l'écrivain Sol Plaatje s'indigne[44] :

> Personnellement, nous devons convenir que si quelqu'un nous avait dit, au début de l'année 1913, qu'une majorité de membres du Parlement de l'Union seraient capables de voter une loi telle que le Natives' Land Act, dont l'objet est d'assurer que les Natives ne s'élèvent jamais au-dessus du rang de serviteurs pour les blancs, nous l'aurions considéré comme bonne pour l'asile psychiatrique[45].

En effet, la loi inclut des clauses comme l'arrêt du nomadisme sur les terres réservées aux blancs. Les *Natives* devront se regrouper dans les réserves (soit sept pour cent de tout le territoire sud-africain, dans les régions les plus arides et inhospitalières) ou travailler pour

[44] C'est moi qui traduis.
[45] Plaatje, Sol, *Native Life in South Africa* (1914) chap. 3.

les fermiers blancs dont ils « squattent » les terres. Les conséquences sociales de la loi furent désastreuses pour les populations africaines, qui se virent forcées d'aller s'entasser dans des réserves surpeuplées, ou de servir de main d'œuvre bon marché dans les mines d'or de Johannesburg.

En cela, le *Natives' Land Act* marque le renforcement d'un mouvement des populations noires rurales vers les villes minières, mouvement entamé au XIXe siècle avec la découverte de diamants à Kimberley. La seule conséquence favorable du *Natives' Land Act* sera la création du premier organe de contestation des Africains noirs, le *Native National Congress* (ancêtre de l'*African National Congress*), signant le début de la résistance officielle contre les abus de l'administration coloniale.

L'*Urban Areas Act* de 1923 ne fit que renforcer la séparation. Désormais, il n'était plus possible pour les Noirs, en dehors des domestiques, de résider en ville. Cette interdiction de fait et le contrôle accru des mouvements des hommes noirs reposait sur un besoin ressenti d' « assainir » la ville, considérée alors comme un espace essentiellement dangereux et à réformer. Le thème du « *swart gevaar* » (« le danger noir ») inonde les journaux et renvoie à la société sud-africaine une image distordue et angoissante d'elle-même. Menacée de toutes parts par des masses « d'Africains détribalisés » - ayant perdu leur « âme » de bons sauvages dans la confrontation avec une modernité que leur nature rejette - la minorité blanche pense devoir se prémunir contre un danger croissant et indissociable de l'urbanisation et de l'industrialisation du pays. Sous l'influence de théories comme celles de l'architecte suisse Le Corbusier, la ville en ce début du XXe siècle est vue comme la source des maux biologiques (épidémies, insalubrité endémique, taux de mortalité infantile élevés) et moraux (alcoolisme, violence, crime) de la société, l'entassement des populations pauvres résultant également en un « mélange des races » à prohiber. Fortes de l'idée selon laquelle « là où nait l'ordre, naît le bien-être »[46] les autorités sud-africaines cherchaient à modifier l'aspect de la ville pour en enrayer les menaces. Dans ce processus, la prison sera amenée à jouer un rôle prépondérant comme instrument punitif mais également de régulation des mouvements de populations.

De leur côté, les « *Coloureds* », comme nous le verrons, ne pâtissaient pas encore complètement des lois ségrégationnistes. Mais elles ne faisaient qu'entamer une longue histoire de restrictions et de criminalisation des comportements humains les plus banals, qui prendra son essor avec l'arrivée au pouvoir du gouvernement de Daniel François Malan. En

[46] Phrase attribuée à Le Corbusier.

1946, la *Fagan Commission* lancée par le gouvernement sud-africain avec à sa tête Jan Smuts, dresse un bilan négatif des politiques ségrégationnistes alors en place dans le pays. Remplaçant une surveillance rigide mais inefficace des flux de populations des campagnes vers les zones urbaines, une démarche de sédentarisation devait être mise en place afin de créer une main d'œuvre ouvrière stable. En réponse au ton libéral (tout relatif qu'il soit) du *Fagan Report*, le *National Party* de Daniel François Malan lance une contre étude, la *Sauer Commission*, en 1947. Celle-ci tire des conclusions opposées à celles du *Fagan Report*, insistant sur le besoin de renforcer les barrières raciales dans un dessein protectionniste. Le *Sauer Report* est un des premiers textes à laisser entrevoir les politiques d'apartheid telles qu'elles furent imposées après la victoire du *National Party*. Le 26 mai 1948, le *National Party* remporte la majorité parlementaire avec 79 sièges à l'assemblée contre 65 pour l'*Union Party* de Jan Smuts, jusque-là au pouvoir avec 89 sièges.

Comme le montre l'historien Robert Ross, cette victoire est à relativiser. Elle fut loin d'être écrasante, et reposait essentiellement sur le soutien des zones rurales blanches au *National Party*[47]. Ces remarques mises à part, Robert Ross poursuit en montrant que le slogan du parti, *apartheid* (« séparation » en afrikaans) est lui aussi à relativiser. Selon lui, le parti ne bénéficiait pas encore d'un programme d'action clair quant à la question raciale, et les critères utilisés pour différencier les différents groupes n'étaient pas « racistes » au strict sens du terme :

> Il y avait, bien sûr, un nuance de racisme intense dans l'apartheid, mais en termes strictement théoriques, les idéologues du Parti National ont toujours souligné l'importance de l'ethnicité, voyant les diverses nations de l'Afrique du Sud comme des entités créées par Dieu (…).[48]

Cet effort de dédiabolisation de la politique du *National Party* a le mérite de souligner qu'en effet, l'apartheid n'a pas été créé *ex nihilo*. Les pratiques ségrégationnistes sur lesquelles il reposait étaient pour la plupart déjà en place et inscrites dans les mentalités. En revanche, lorsque Robert Ross délimite conceptuellement « racisme » et « racialisme » en soulignant le fait que le *National Party* respectait le concept d'ethnicité malgré « une teinte d'intense racisme » il est permis de s'interroger sur le statut polémique d'une telle interprétation. Si le *National Party* n'avait pas de programme clair, il ne tarda pas à en mettre un en place.

[47] Ross, Robert, *A Concise History of South Africa*, Second Edition, Cambridge University Press (Cambridge) 2008: 122.
[48] Ibid : 124.

Dès 1949, il promulgue la loi de prohibition des mariages mixtes, suivie en 1950 par le fameux *Immorality Act* qui condamne les relations sexuelles entre personnes de races différentes. Les limites entre ces dernières furent consolidées par le *Population Registration Act* de la même année.

Le *Group Area Act* de 1950, qui divise les villes en zones réservées aux blancs, aux Bantous et aux *Coloureds*, ou encore le *Pass Laws Act* de 1952 (qui rendait obligatoire aux Africains noirs de plus de 16 ans de porter en tous temps un passeport intérieur) en sont des exemples significatifs. Ils montrent comment la logique administrative – planifiée ou non - s'immisçait dans la vie quotidienne et dans l'intimité des citoyens. L'histoire de Sandra Laing résonne de manière frappante avec celle de K. dans *Le Procès*. Cette jeune fille née de parents blancs en 1955, fut reclassée comme « *Coloured* » après avoir échoué à l'école au « test du crayon [49]». Elle fut immédiatement exclue de l'établissement qu'elle fréquentait et escortée chez elle (elle avait alors dix ans) par deux policiers[50]. Elle fut également reclassée comme « Bantoue » après avoir épousé un homme noir. Cette « dégringolade sociale » n'est pas un cas isolé et d'autres histoires comme celle de Sandra Laing viennent témoigner de la violence et de l'absurdité du régime d'apartheid[51].

En outre, avec ce corpus de lois, un savoir scientifique sur « le criminel » voit le jour, les formes de criminalité étant associées aux caractéristiques identifiées des différentes « races » qui occupent alors le sol sud-africain. Ainsi, il apparaît qu'en cherchant à acquérir à tout prix un savoir sur la criminalité on en vint peu à peu à cristalliser des catégories sociales en « types » humains. Laurent Fourchard en donne un exemple dans son article « *The Limits of Penal Reform: Punishing Children and Young Offenders in South Africa and Nigeria (1930s to 1960)* » avec le cas de la délinquance juvénile. Comme il le montre, l'apparition d'un corpus de lois concernant la criminalité des plus jeunes participe et témoigne d'un élan positiviste de connaissance et de maîtrise accrue des phénomènes sociaux. Ce faisant, ce savoir peu à peu accumulé a contribué à faire naître et à cristalliser

[49] Test officiel mis en place pour déterminer la « race » d'un individu sous l'apartheid. On introduisait un crayon dans les cheveux de la personne en question. Si le crayon tombait, la personne pouvait être considérée comme blanche. A l'inverse, s'il restait en place, elle était considérée comme potentiellement noire ou « *Coloured* ».

[50] Caroll, Rory, "*The black woman with white parents",* The *Guardian*, lundi 17 mars 2003. http://www.guardian.co.uk/theguardian/2003/mar/17/features11.g2

[51] L'histoire de Sandra Laing n'est pas un fait isolé, mais comme le montre la sociologue Deborah Posel dans son article *What's in a Name ?*, les cas sont plus nombreux où des personnes ont « monté en grade » social en demandant leur reclassification raciale auprès des autorités. Aussi traumatisante que soit l'expérience de Sandra Laing, elle montre surtout la porosité des catégories raciales d'apartheid, et de manière sous-jacente, l'absurdité du concept même de race.

la figure du « délinquant » en lui donnant une base juridique. Comme nous allons le voir, les « *Coloureds* », plus que d'autres groupes raciaux, ont pâti de la cristallisation de cette figure du « délinquant » et plus encore de ce que Laurent Fourchard qualifie de « Welfare State punitif[52] ».

b) « It's our curse » : le « Coloured » comme criminel ontologique

Pour saisir les tensions autour de la notion d'identité « *Coloured* » en Afrique du Sud, il est nécessaire de se pencher sur la genèse de cette dernière, sur son histoire et tous les paradoxes qu'elle continue de transporter avec elle.

Une blague fameuse parmi la communauté « *Coloured* » décrit la naissance de la catégorie :

> Now, Jan van Riebeeck did mos land here in early April, hey? According Jan van Riebeeck Day. Sode first ting dose Hollanders does when dey lands are to pallie up to de Hottentot girlies in de super-miniskirts...
>
> So, okay, you count nine months from the beginning of April, and see where you comes out. Right ! Beginning of Janneware. New Year…
>
> So dat de special meaning of New Year are dat it are really de time of de birth of de Coloured people.[53]

Cette blague présente les "*Coloureds"* comme les enfants illégitimes de la conquête coloniale. Leur naissance y est théâtralisée de manière à lier le destin du « peuple *Coloured* » avec l'histoire de l'Afrique du Sud, à en faire en quelque sorte les « enfants naturels » du pays, né en même temps que lui. Cette parabole qui n'a de blague que le nom (elle décrit ni plus ni moins la violence sexuelle qui a accompagné l'avancée

[52] C'est moi qui traduis. Fourchard, Laurent, « *The Limits of Penal Reform: Punishing Children and Young Offenders in South Africa and Nigeria (1930s to 1960)* », *Journal of Southern African Studies*, Volume 37, Number 3, September 2011: 517-534.

[53] « Et voilà Jan van Riebeeck a débarqué en avril plus ou moins, non? Disons autour de Jan van Riebeeck Day. Donc la première chose que ces Hollandais font en arrivant c'est de faire copain-copain avec les petites nénettes hottentotes avec les super mini-jupes…Donc, ok, on compte neuf mois depuis le début du mois d'avril, et où est-ce qu'on tombe ? C'est ça ! Au début du mois de janvier. La nouvelle année. C'est donc ça qu'on fête au Nouvel an en fait, c'est la naissance du peuple « *Coloured* ». » Blague racontée par le comique Stompie, rapportée par Jonny Steinberg dans Steingberg, Jonny*, The Number, One man's search for identity in the Cape underworld and prison gangs*, Jonathan Ball Publishers (Johannesburg & Cape Town, SA), 2004 : 121.

coloniale) illustre les hésitations – le malaise parfois – qui entourent l'identité « *Coloured* » en Afrique du Sud. Les *« Coulouredsn »* font partie intégrante de l'histoire du pays – ils comptent encore aujourd'hui parmi les catégories reconnues comme pouvant bénéficier du Black Economic Empowerment au même titre que les autres « populations autrefois désavantagées » - mais l'indécision face à l'origine de la catégorie, voire l'impossibilité presque chronique de « définir » ce qu'est qu'un « *Coloured* » au risque de tomber dans un travers essentialiste comme le fait cette boutade, contribuent à faire de l'identité « *Coloured* » un véritable sujet de débat.

Selon l'historien Ian Goldin, celle-ci n'apparaît vraiment comme une catégorie « raciale » à différencier du reste des Sud-Africains non-blancs, qu'au début du XXe siècle. En s'appuyant sur les archives de recensement de la colonie du Cap, il montre comment le terme assez générique de « *Coloured* » en vient peu à peu à prendre une signification bien particulière. En effet, en 1892, le bureau de recensement reconnaissait que la population du Cap était :

> Naturellement divisée en deux catégories distinctes, les Européens ou Blancs et les « *Coloureds* ». [54]

En 1904, toutefois, cette division « naturelle » ne semble plus s'appliquer. On distingue alors trois groupes raciaux « clairement délimités »[55] : les Blancs, les Bantous et les « *Coloureds* », cette dernière catégorie incluant « toute les teintes intermédiaires entre les deux premières »[56]. En une dizaine d'années, la répartition ethnique officielle de la colonie du Cap semble donc avoir changé. Qui plus est, la nouvelle définition de la catégorie « *Coloured* » lui confère une position « intermédiaire » entre les Blancs et les Noirs. Que s'est-il passé ?

Les travaux d'Ian Goldin ont été très critiqués. Selon l'historien Mohamed Adhikari, l'idée exposée Ian Goldin selon laquelle l'identité « *Coloured* » ne serait apparue qu'à la fin du XIXe siècle ne tient pas. Selon lui, l'identité « *Coloured* » comprise comme excluant les Africains noirs, préexisterait aux dates charnières soulignées par Ian Goldin. On pourra toutefois noter que ce dernier se concentre essentiellement sur les documents officiels et sur la perception des autorités, par le biais, notamment, du recensement. Sa thèse ne repose pas

[54] *Cape of Good Hope*, *Census 1891, G6/92(Cape Town, Govt. Printer, 1892), p.xvii, para.98,* cite dans Goldin, Ian: 12. C'est moi qui traduis.
[55] Ibid : 13. C'est moi qui traduis.
[56] *Cape Colony, Cape Census 1904, G19/1905, p.xxi, para. 102* ,in Goldin, Ian : 13. C'est moi qui traduis.

sur la notion d'auto-identification, mais sur les processus qui ont mené à une adhésion accrue à une identité en formation depuis les débuts de l'histoire sud-africaine.

En outre, Mohamed Adhikari qualifie ses théories d' « instrumentalistes », une vision qui, au même titre que celle de Gavin Lewis[57], verrait l'identité « *Coloured* » comme une pure création socio-économique, destinée à diviser la population sud-africaine noire et à la maintenir sous le joug européen. Pour Mohamed Adhikari, la théorie instrumentaliste n'aurait pas fait ses preuves au moment du passage à la démocratie. Selon lui :

> L'attrait de la conception instrumentaliste s'est quasiment évaporé dans les années qui ont suivi la chute de l'apartheid, où l'on ne pouvait plus expliquer les tensions raciales entre communautés noires comme étant le résultat de viles manipulations orchestrées par l'élite blanche raciste, et où une approche non-racialisante pouvait s'avérer être un handicap politique.[58]

La thèse instrumentaliste aurait montré ses limites face aux nouvelles données de l'ère post-apartheid. Celle-ci fut initiée par l'effondrement de la domination blanche sur la majorité noire. Pourtant, les tensions sociales qui ont précédé la chute de l'apartheid et que la littérature instrumentaliste pensait animées par des tactiques de type « *divide and rule* » se sont poursuivies, voire aggravées. Pour l'historien, c'est donc que la thèse instrumentaliste ne tient pas, d'autant plus qu'elle a été élaborée dans les années 1980, en parallèle de la lutte anti-raciale de l'*United Democratic Front* (UDF). La thèse instrumentaliste aurait ainsi elle-même été instrumentalisée à des fins politiques, par l'élite politique non-blanche cette-fois ci.

Si le travail historiographique effectué ici par Mohamed Adhikari constitue en lui-même un support non négligeable à la compréhension des mécanismes sociaux-culturels qui ont accompagné la formation et la transmission de l'identité « *Coloured* » en Afrique du Sud, cette affirmation semble toutefois à nuancer.

Car Mohamed Adhikari semble nier une possible rémanence des processus de domination mis en évidence par la littérature instrumentaliste, de leur ancrage dans la société et des effets psychologiques qu'ils ont pu avoir sur les populations. Si l'apartheid s'est bien achevé politiquement en 1994, son idéologie, toute instrumentale qu'elle soit, n'a pas disparu du jour au lendemain sans laisser de traces. En outre, des thèses comme celles de

[57] Auteur de *Between the Wire and the Wall : A History of South African Coloured Politics*, 1987.
[58] Adhikari, Mohamed, « From narratives of miscegenation to post-modernist re-imagining : towards a historiography of coloured identity in Sout Africa » in *Burdened by Race, Coloured Identities in Southern Africa*, UCT Press (Cape Town, South Africa), 2009 : 13. C'est moi qui traduis.

Tony Roshan Samara, concernant l'économie urbaine, ou encore de Dirk Van Zyl Smit concernant l'univers carcéral, font état d'une permanence de l'apartheid dans la culture des institutions malgré le passage à la démocratie. Ainsi, il apparaît difficile de balayer les thèses instrumentalistes d'un revers de main, comme le fait Mohamed Adhikari. Il ne s'agit pas non plus ici de leur donner droit de cité, mais de reconnaître l'instrumentalisation du concept de race par les gouvernements blancs sous la ségrégation et l'apartheid comme un élément de réponse à la question raciale en Afrique du Sud, notamment en ce qui concerne la communauté « *Coloured* ».

On peut également s'interroger sur la nature presque obsessionnellement marxiste des arguments d'Ian Goldin, qui donne presque à voir l'élite « *Coloured* » comme une classe de sociaux-traitres ayant joué le jeu du racisme pour s'assurer une place au soleil. Aussi révisionnistes qu'elles soient, ces thèses ont été reprises et actualisées récemment par le sociologue danois Steffen Jensen.

Il semblerait que la « naissance » de la catégorie *Coloured* ait tenu de divers éléments, de nature notamment économique et idéologique. L'ajout d'une nouvelle catégorie raciale au recensement de la colonie serait le résultat d'un double mouvement d'exo-identification par les autorités, et d'auto-identification chez les populations concernées, dans un climat de tension autour de l'emploi et de darwinisme social.

Au XIXe siècle, une tradition de libéralisme politique prévaut dans la région du Cap, alors colonie britannique. Elle est rejetée par certains colons qui la voient comme une menace, les autorités faisant des démarches d'ouverture vers les populations non-européennes présentes sur le territoire colonial. Ainsi la question raciale en vient à cristalliser les tensions politiques et sociales de l'époque. En effet, en 1828, le document connu sous le nom d'« *Ordinance 50* » déclare l'égalité devant la loi de toutes les personnes libres, quelle que soit leur couleur, et interdit le mauvais traitement de la main d'œuvre. Cette loi et son orientation jugée trop libérale déclenche l'épisode dit du *Great Trek*, durant lequel des membres de la communauté *Boer* s'exilent du Cap Occidental pour fonder les républiques indépendantes de l'Etat d'Orange, du Transvaal et du Natal. L'abolition de l'esclavage, en 1834 entérine l'*Ordinance 50*, au grand mécontentement d'une partie de l'opinion blanche.

Deux clans s'opposent alors. Les partisans d'un protectionnisme visant à éliminer la concurrence des esclaves émancipés et à garantir une main d'œuvre bon marché aux classes

dirigeantes d'un côté ; de l'autre, ceux qui soutiennent une politique intégrationniste. En 1848, la colonie du Cap obtient son propre parlement, puis son autonomie en 1853. On donne alors le droit de vote à un petit nombre d'hommes de couleur - à condition qu'ils remplissent des critères de richesse et d'éducation. La stratégie intégrationniste semble s'être imposée. Le signal est fort, mais seuls quelques personnes accèdent réellement au droit de vote : en soixante-six ans d'existence[59], le parlement de la Colonie du Cap n'aura accueilli aucun homme de couleur.

La réalité du marché du travail vient elle aussi nuancer les avancées politiques du temps. Malgré l'accès potentiel au droit de vote, le *Master and Servant Ordinance* de 1841 continue d'offrir aux employeurs la sécurité d'une main d'œuvre de couleur bon marché – il fait notamment de la désertion, de la négligence et de la grossièreté délibérée, des crimes punissables par la loi.

Toutefois, cette mesure ne parvient pas à elle seule à empêcher la compétition pour les emplois d'ouvriers qualifiés et d'artisans – strate sociale où la population qui sera désignée sous le terme « *Coloured* » à partir de 1904 est en grande partie présente. Peu à peu, la résistance s'organise chez les ouvriers blancs. En 1900, les syndicats de maçons sont interdits aux personnes de couleur. En 1904, les maçons « *Coloured* » se voient exclure de la plupart des chantiers de construction.

Du côté des employeurs, on préfère donner les métiers les moins qualifiés aux « *Natives* », - « noirs » - (qui acceptent des salaires plus bas) plutôt qu'au « *Cape Boys* » - « *Coloured* » - , jugés plus aptes aux emplois intermédiaires (leur « goutte de sang » blanc leur conférant un statut supérieur dans la hiérarchie implicite des êtres qui régit la société du Cap). Entre darwinisme social et protectionnisme économique, une conscience ethnique commence à voir le jour sur fond de lutte des classes. Pour Ian Goldin :

> Les tactiques de plus en plus discriminatoires des syndicalistes blancs ont nourri une identité ethnique chez les classes d'artisans et d'ouvriers qualifiés non-européens du Cap. Cette classe regroupe en grande partie des descendants de Khoisan, d'esclaves émancipés et d'autres personnes ne parlant pas une langue bantoue. Leur position commune dans la société, ajoutée à la peur partagée face à l'érosion de leur place sur le marché du travail, ont ouvert un espace propice à la croissance d'une identité ethnique particulière. [60]

[59] Ross, Robert, *A Concise History of South Africa, Second Edition*, Cambridge University Press (Cape Town, SA), 2008: 52.
[60] Ibid: 19. C'est moi qui traduis.

La « classe » ainsi identifiée par Ian Goldin voit son accès à l'emploi menacé, et par extension, la possibilité déjà mince d'accéder au vote se réduire comme peau de chagrin. Cette prise de conscience mène progressivement les personnes désormais identifiées comme « *Coloured* » (et non plus simplement comme des « personnes de couleur ») à se désolidariser des partis politiques à majorité blanche, qui persistaient à briguer leur soutien. Une identité politique voit donc le jour, et ses revendications se font sur le thème d'une identification ethnico-économique d'autant plus affirmée qu'il s'agit désormais de se faire valoir des droits dans un climat où le racisme scientifique a achevé de se transvaser dans l'opinion publique.

Au tournant du siècle, les clichés racistes sont en berne et viennent alimenter des décisions politiques. On pointe du doigt des risques sanitaires et moraux qui orientent l'opinion en faveur de mesures ségrégationnistes. En 1887, une épidémie de fièvre typhoïde frappe le Cap, et pousse le doyen de la ville à réclamer la construction d'un quartier séparé pour les personnes de couleur. En 1901, c'est la peste qui s'abat, venant ranimer la polémique[61]. Toutefois, si en 1887, les protestations des représentants locaux avaient permis de faire reculer le maire, et profité à l'ensemble de la population non blanche du Cap, en 1901, la situation a changé. L'augmentation du nombre d'Africains noirs dans la ville, leur relégation aux tâches les plus ingrates et peu formées, le déclin de l'influence du vote noir et l'auto-identification progressive des « *Coloureds* » ont modifié la donne : le conseil municipal de la ville du Cap fera peser la responsabilité de l'épidémie sur les « Bantous ».

Ceux qu'on en vient peu à peu à désigner (et qui en viennent à se désigner eux-mêmes) comme « *Coloured* » pâtissent également des clichés véhiculés par les thèses racistes mais le résultat est différent. Les « Bantous » sont considérés comme de grands enfants, ou comme des bêtes sauvages selon les cas. Leur immersion trop soudaine dans un milieu urbain qui ne convient pas à leur nature, la perte des valeurs tribales et l'attrait de l'argent en ont fait des êtres acculturés et sans limites. Des cas de viols de femmes blanches par des hommes noirs (réels ou fictifs) nourrissent une hystérie collective, symbole de la crispation autour de la question du « mélange ». L'obsession de la « pureté » génétique alimente alors des discours ségrégationnistes, dans lesquelles la miscégénation est présentée comme délétère pour les races – surtout la race blanche. Et pour cause, les

[61] Ibid : 23.

«*Coloureds* » en sont la preuve vivante, le produit « maudit » de cette abomination. Fruit du péché, ils n'en sont pas moins « presque blancs » (sans l'être tout à fait) et sont à la charge de ces derniers. Comme le montre le sociologue Steffen Jensen, la « question *Coloured* » a sollicité pas moins de trois commissions entre 1937 et 1950, qui ont contribué à fixer une connaissance scientifique « du *Coloured* » et à « le » voir comme un problème à résoudre. Selon la *Wilcocks Commission* de 1937, les *Coloureds* sont, par exemple, des êtres plus faibles que les Bantous ou les blancs. Cette faiblesse est physique : la commission fait état de la « robustesse » relative des « *Coloureds* », qui résistent naturellement moins bien aux maladies que les Européens :

> Il y a un consensus d'opinion chez les employeurs que le Natif est en moyenne supérieur physiquement au *Cape Coloured*, et par conséquent est plus à même de supporter le poids du travail manuel.[62]

Mais cette faiblesse est aussi et avant tout morale. Si les « *Coloureds* » sont, de par leur ascendance blanche, considérés comme naturellement plus intelligents que les « Bantous », ils n'en sont pas moins représentés comme des êtres essentiellement violents, tricheurs, alcooliques - trois qualificatifs qui seront condensés dans la figure du *skollie* sur laquelle nous reviendrons – et à la charge des blancs :

> [P]our d'autres, notamment le courant plus doux de la pensée Afrikaner du Cap, les *Coloureds* étaient des objets de pitié et d'empathie. Parlant l'Afrikaans (des frères et sœurs, en quelques sortes) ils s'étaient égaré entre le tribalisme noir et la civilisation blanche ; il fallait donc les sauver de ce no-man's land de malheur dans lequel ils naviguaient. [63]

Plus encore, une idée que les « *Coloureds* » seraient essentiellement « sans culture » a la vie dure. Cette dernière continue d'être présente. Allégorie de cette absence de culture, la figure du *skollie* règne en majesté dans ce no-man's land décrit par Jonny Steinberg. Pour le sociologue Steffen Jensen, c'est un être paradoxal. Il n'est personne, mais potentiellement présent en chacun : entre la chimère sociale, le « mulâtre tragique » et criminel de droit commun.

À la question « Qu'est-ce qu'un *skollie* ? », un ami « *Coloured* » issu d'une famille aisée m'a un jour répondu : « *It's a Coloured without class.* » (« c'est un *Coloured* sans classe » – « ou déclassé »). Cette réponse est lourde de sens. Le *skollie*, un peu comme l'*oorlam* décrit par David Coplan, est ce vagabond (le stéréotype s'applique uniquement au sexe masculin) sans passé, sans avenir, « *gam* » (« sans manières »), violent, voleur,

[62] In Jensen : 24.
[63] Steingberg, Jonny, *The Number, One man's search for identity in the Cape underworld and prison gangs*, Jonathan Ball Publishers (Johannesburg & Cape Town, SA), 2004 : 113.

menteur, alcoolique… Un marginal au sein de la marge. « Sans classe », c'est-à-dire sans l'aisance matérielle (relative) et la « culture » qui en serait à la fois le symbole et le résultat. Et pourtant, il reste tout de même un « *Coloured* ».

Steffen Jensen a admirablement décrit et analysé les tensions qui entourent la figure du *skollie*. Selon lui, elle aurait été nourrie par un savoir scientifique incarné dans différentes commissions sur la question « *Coloured* ».

> On se représentait les jeunes hommes « *Coloured* » sous des traits raciaux, sociaux et génériques spécifiques, comme s'ils étaient toujours sur le point de devenir des *skollies*. (…)[L]es autorités, que ce soit la police ou les assistantes sociales, considéraient le groupe qu'ils devaient servir d'une manière particulière. Ils partaient à la recherche de l'homme *Coloured* et le trouvaient à chaque fois, pas par mauvaise volonté ou même intentionnellement, mais parce que le savoir « indiscutable » sur l'homme *Coloured* était pensé comme un donné et reproduit.[64]

Pensé comme la source des maux de la communauté (pauvreté endémique, violence, alcoolisme), l'homme « *Coloured* » devait être étudié et mis hors d'état de nuire, et ce de deux façons. Il s'agissait d'abord de prendre le problème par la racine, ce qu'on fit au travers d'un appareil d'interventionnisme social quasi-systématique régi par le tout-puissant *Department of Coloured Affairs* (DCA) fondé en 1943[65] : allocations accordées aux mères, retrait de la charge des enfants à leurs parents, mise en place d'établissements spécialisés (« *places of safety*[66] », « *schools of industry*[67] ») dédiés à l'éducation des jeunes *Coloured* engagés sur la mauvaise voie.

L'histoire de Joybelle illustre ces tendances welfaristes du gouvernement d'apartheid envers les « *Coloureds* ». Ayant été élevée par deux tantes (une tante institutrice avec trois filles et une autre, mère au foyer avec 13 enfants), entre lesquelles elle faisait la navette, Joybelle s'est enfuie à l'âge de 13 ans pour retrouver sa mère :

> Je n'ai jamais connu d'amour maternel ou paternel. J'ai juste grandi avec des membres de la famille (…) Je me suis enfuie, j'avais 13 ans, j'étais en 3e et je ne voulais plus aller à l'école. Donc mon autre tante, avec les 13 enfants, a dit à ma mère de m'envoyer dans une école d'industrie, et c'est ce que ma mère a fait. (…) Entre mes 13 et 14 ans je n'ai fait que des bêtises, j'étais juste dans la rue, je n'allais pas à l'école et tout ça. A 15 ans j'avais déjà un petit copain, et à cause de ce petit copain, ils m'ont envoyée dans un lieu de sûreté et quand j'étais là-bas, ils se sont rendu compte que j'étais enceinte de jumeaux. (…) Un lieu de sûreté c'est là où ils t'envoient jusqu'à ce qu'il y ait une place pour toi dans une école

[64] Jensen, Steffen, : 36.
[65] Ce département n'aura réellement été appelé DCA qu'entre 1962 et 1969. L'organe de contrôle a été présent pendant toute la période jusqu'à sa suppression en 1993. Pour plus d'informations, voir Jensen, Steffen : 21-46.
[66] « Lieu de sûreté ». C'est moi qui traduis.
[67] « Ecole d'industrie ». C'est moi qui traduis.

> d'industrie. (…) J'ai accouché des jumeaux et l'un et mort et l'autre a survécu. Et l'Etat m'a pris ce jumeau sans me dire ou me demander, ou si oui ou non, ils m'ont juste enlevé cet enfant à la naissance.[68]

Ce que Joybelle décrit ici n'est pas un cas isolé. Selon Steffen Jensen, en 1992, quelque 26 000 enfants ont été enlevés à leurs familles. Si cette pratique peut s'avérer nécessaire dans certains cas, l'ampleur du phénomène indique une application systématique et en bloc d'une politique, miroir de la violence étatique d'apartheid[69]. En outre, cette violence semble s'être exprimée de manière différente dans la communauté noire et la communauté « *Coloured* » :

> Les Africains devaient subir tout le poids de la répression d'apartheid. Ils avaient beaucoup moins de ressources matérielles que les *coloureds*, avec pour conséquence que leur pauvreté était et reste bien plus profonde. D'un autre côté, les pratiques de l'apartheid s'immisçaient dans la vie quotidienne des *coloureds* de manière plus structurelle. Là où la violence contre les Africains se manifestait lors de face à face inégaux entre la police d'un racisme à la limite du grotesque et les militants, la violence contre les *coloureds* était logée dans les bureaux d'assistance sociale et les prisons.[70]

Cette intervention systématique dans la vie des « *Coloureds* » participe de ce que Laurent Fourchard qualifie de « *Welfare State* punitif ». Si l'analyse de Laurent Fourchard se concentre sur le traitement de la délinquance juvénile en Afrique du Sud et au Nigéria, elle n'en décrit pas moins un état de fait généralisable à l'ensemble de la communauté *Coloured*, tous âges et tous sexes confondus. Loin de fonctionner comme un moyen de réduction de la délinquance juvénile, l'intervention welfariste des autorités sous l'apartheid eu donc pour conséquence une restriction des droits des citoyens « *Coloureds* » ainsi qu'une déresponsabilisation chronique – Steffen Jensen parle d'émasculation en ce qui concerne « l'homme *Coloured* » - des populations qui perdaient le contrôle dans les parties les plus intimes de leurs vies quotidienne. Comme nous pourrons le voir, la prison a joué un rôle prépondérant dans ce processus de « *Welfare State* punitif ».

2. Une société carcérale : Institution totale, régime totalitaire

a) La prison, instrument de contrôle

La prison en Afrique du Sud a bénéficié d'un statut particulier dans l'histoire du pays. Cette particularité tient à deux choses. La première, que nous avons évoquée plus haut, est

[68] Interview n°3-a), Annexe 3.
[69] Jensen : 35.
[70] Jensen : 39.

la criminalisation systématique propre aux régimes autoritaires qui a caractérisé le quotidien des populations sud-africaines sous la ségrégation et l'apartheid. Là où, dans les sociétés pacifiées, la prison représente en quelque sorte un « accident de parcours » ou un point de non-retour pour la majeure partie de la population, elle représentait un horizon probable pour les masses de Sud-africains non-blancs. Selon Amanda Dissel, entre 1975 et 1984, 1,9 millions de personnes – « presque exclusivement des noirs »[71] - furent arrêtées pour n'avoir pas pu produire de laisser-passer (les fameux « *passes* ») ou pour s'être trouvé dans un lieu auquel leurs papiers ne leur donnaient pas officiellement accès.

Toutefois, la deuxième particularité de la prison sud-africaine est son lien historique avec le processus d'industrialisation du pays qui a commencé au XIXe siècle après la découverte de diamants à Kimberley, puis d'or à Johannesburg. Si l'utilisation des prisonniers comme main-d'œuvre ouvrière existait déjà au Cap avant l'essor de l'industrie diamantaire, c'est avec celle-ci qu'elle prend toute sa mesure et devient un véritable instrument de « recrutement ». Selon C. Anthony Giffard, à partir des années 1870 :

> Un des traits distinctifs du développement de la prison sud-africaine fut sa ressemblance avec une autre institution clé de l'histoire d'Afrique du Sud, le complexe minier.[72]

Ces complexes regroupaient des milliers de mineurs, toutes « races » confondues. Ils fonctionnaient comme des lieux de retranchement et de contrôle des migrants noirs ayant quitté leurs terres « tribales » (les « *homelands* ») pour venir travailler dans les mines. Les mines furent parmi les premières institutions du pays à être ségréguées pour garantir aux mineurs blancs les emplois les mieux qualifiés et limiter la promiscuité avec les noirs - qui augmentait les risques de contamination biologique et morale. Suivant cet exemple, la prison en vint à être également ségréguée selon des logiques raciales. En 1885, la compagnie d'extraction de diamant De Beers fut la première entreprise à se fournir en main d'œuvre directement dans les prisons en employant des forçats. La plupart d'entre eux étaient arrêtés pour défaut de laisser-passer et n'étaient des « criminels » qu'au regard de la loi sud-africaine. De cette manière, l'Etat sud-africain en devenir pu s'assurer un revenu non négligeable, s'établissant comme fournisseur de l'industrie la plus prolifique de

[71] Dissel, Amanda, Ellis, Stephen : « Ambitions réformatrices et inertie du social dans les prisons sud-africaines », *Critique Internationale* n°16, juillet 2002 : 138.
[72] Giffard, Anthony C. "*Out of Step? The Transformation Process in the South African Department of Correctional Services*", unpublished MSc dissertation, University of Leicester, février 1997: 16.

l'époque à travers le système pénal[73],[74]. A la fin du XIXe siècle, la De Beers employait quelque 10 000 prisonniers par jour[75]. Ainsi, on voit comment la prison, instrument répressif par excellence, a également joué un rôle économique en exerçant le contrôle sur les populations.

Au début du XXe siècle et jusqu'après l'avènement de l'apartheid, le travail des prisonniers continue à être autorisé. Il s'oriente plus alors vers le travail agricole ou de construction. Les prisonniers sont employés dans des conditions moins dangereuses pour leur santé, mais ils restent à la merci de leurs employeurs. Dans *The Number,* Jonny Steinberg retranscrit les propos d'un ancien gardien sur les conditions de travail des prisonniers à la prison de Brandvlei dans les années 1970 et leurs conséquences parfois macabres :

> « [I]l y a des choses à propos de la construction de ce barrage que je n'oublierai jamais, continua-t-il. Les prisonniers devaient travailler dans des cages verrouillées et entourées de gardes. On y jetait des piles de pierres et leur boulot c'était de les casser en plus petits morceaux avec des marteaux.
>
> Si un responsable blanc décidait qu'un prisonnier n'avait pas assez cassé de cailloux ce jour-là, il pouvait le priver de nourriture, juste comme ça : - Bon, pas de dîner. Je me souviens d'une fois (je ne sais pas où le prisonnier avait trouvé une lame de rasoir) mais il s'est entaillé un bout de mollet parce qu'il avait trop faim ; il voulait le manger. *Jesus, man*, après ça j'ai pas pu finir un repas pendant des semaines. »[76]

Son personnage principal, Magadien Wentzel (un prisonnier « *Coloured* » dont *The Number* est la biographie) raconte comment un de ses employeurs sur une exploitation agricole lui a infligé des sévices à la limite de la torture pour lui avoir parlé de manière trop arrogante. Ainsi, on voit bien comment les prisonniers étaient considérés : il s'agissait d'une main-d'œuvre bon marché, dépourvue de droits, qui se devait d'être obéissante et silencieuse au risque de s'exposer à des châtiments corporels et autres tortures psychologiques.

---

[73] Van Zyl Smit, Dirk, *South African Prison Law and Practice*, Butterworth Publishers (Pty) Ltd, Durban, 1992.

[74] De Beers produisait alors 90% des diamants mondiaux. L'entreprise conservera son monopole mondial jusque la nationalisation des mines de diamant par les Etats Africains. La compagnie passera de 90% de la commercialisation mondiale de diamants en 1980 à 40% en 2010. « Le diamantaire De Beers cherche à se protéger des visées d'Anglo American », le Monde, 22 septembre 2011.

[75] *Institute for Security Studies*, Monographe n°64, Septembre 2001: *"Prison Privatisation in South Africa, Issues, Challenges and Opportunities."* http://www.iss.co.za/pubs/Monographs/No64/Chap2.html

[76] Steinberg, Jonny : 173-174. C'est moi qui traduis.

Cependant, si l'institution carcérale sous l'apartheid s'inscrit dans la continuité de l'époque de la ségrégation, elle s'en distingue par deux aspects : par sa militarisation, tout d'abord, et son utilisation accrue comme instrument de répression politique ensuite.

L'épisode dit du « massacre de Sharpeville » marque un tournant dans l'histoire sud-africaine. Le 20 mars 1960, une confrontation éclate entre des manifestants, membres du Congrès Pan- Africain (organe de résistance à l'apartheid mené par Robert Sobukwe) et les forces de l'ordre. La police ouvre le feu sur les quelque 5000 manifestants venus se rassembler dans le township de Sharpeville, tuant 69 personnes et en blessant 180 autres. Les rapports médicaux indiquent que dans la plupart des cas, les victimes furent blessées dans le dos. Un état d'urgence est déclaré par le gouvernement. Les deux partis de l'opposition, l'ANC et le PAC, sont interdits et leurs principaux dirigeants arrêtés. En 1961, l'Union d'Afrique du Sud, remaniée en République d'Afrique du Sud quitta le Commonwealth pour suivre sa propre voie politique[77]. En 1964, les leaders restants des deux associations, dont Nelson Mandela, furent condamnés à la prison à vie pour haute trahison. Avec le massacre de Sharpeville, les organisations de résistance à la domination blanche entrent dans l'illégalité. La prison devient donc l'horizon pour les militants et résistants politiques - avec pour conséquence une association dans la psyché sud-africaine entre crime et politique, qui aura des conséquences au moment du passage à la démocratie. La haute militarisation des prisons en fait un lieu de confrontation entre les forces de domination et les masses de prisonniers. La limite entre prisonnier de droit commun et prisonnier politique se fait de plus en plus vague. Ainsi, c'est avec une certaine dose de fierté que Joybelle, qui fut pourtant arrêtée pour ses activités de vol, décrit son statut de « prisonnier politique » à la prison de Pollsmoor :

> JS : J'étais en cellule d'isolement dans la prison. Il m'a fallu attendre trois mois avant que la sentence se finisse et que je puisse à nouveau parler à d'autres prisonnières. Mais on m'éloignait des autres, à cause de l'influence que j'avais sur les prisonnières. Je pouvais faire partir des révoltes dans la prison.
>
> LP : « Prisonnier politique », c'est comme ça que les autorités vous ont appelée ou que vous vous êtes appelée vous-même ?
>
> JS : C'est comme ça que je me suis appelée moi-même. Les prisonniers politiques n'étaient pas rangés avec les criminels (…). Quand on m'a mis en cellule d'isolement j'étais avec les

> prisonniers politiques. (…) Je me battais toujours avec les gardiens. Et s'ils faisaient quelque chose qui me déplaisait…il y avait quelqu'un dans notre cellule et on n'en voulait pas. Ils ont pris Papa[78] et ils ont dit « Papa doit partir » et nous on a dit non, elle ne bouge pas. Et ensuite ils ont amené des gens pour emmener Papa de force et c'est ça qui a mis le feu aux poudres.[79]

Comme les auteurs sur la question carcérale qui vont à la rencontre des prisonniers ou anciens prisonniers l'indiquent, les interviewés ont une fâcheuse tendance à l'exagération. Ici, il est difficile de savoir si Joybelle S. disait la vérité ou si elle avait juste rendu son histoire plus spectaculaire. Toutefois, par-delà ces considérations, il est intéressant de voir comment Joybelle S. s'est ici auto-attribué le statut de prisonnier politique. Ce qui apparaît ici, c'est la métonymie opérée entre la dictature et le monde de la prison. Résister aux gardiens revenait à résister au régime.

Institution totale dans une société totalitaire, la prison fut également le lieu de naissance d'une forme particulière de résistance à l'oppression, les fameux gangs du « Nombre », « *the Number Gangs*. »

b) Résister de l'intérieur ? Le mystère du gang du Nombre.

L'acteur anglais Ross Kemp a réalisé une série de documentaires intitulée *Ross Kemp on Gangs*. Dans un des épisodes de la deuxième saison, il se rend au Cap dans la prison de Pollsmoor, pour rencontrer des membres du tristement célèbre gang du Nombre. Bien que l'effort de recherche de l'équipe cède au sensationnalisme, il nous renseigne sur l'aura dont « *The Number* » bénéficie. Il est vrai qu'au niveau national et international, l'histoire et les hauts faits de ce gang ont fait couler beaucoup d'encre. Sa réputation de violence participe de l'idée selon laquelle la prison sud-africaine est une zone de non-droit. De manière moins évidente, les membres du Nombre vont jusqu'à considérer qu'il agit comme une association de lutte pour les droits des prisonniers. Cette dimension politique auto-proclamée confère au Nombre une sorte d'aura romantique, faisant des 26s, 27s et 28s des sortes de Robin des Bois de l'univers carcéral. La réalité, cependant, est loin d'être aussi simple.

Le Nombre est selon certains une secte, pour d'autres une famille, pour beaucoup un gang, mais rarement pour ceux qui en font partie. La particularité de cette organisation,

[78] Patricia, amie de fortune de Joybelle pendant ses années en prison.
[79] Interview n°3-b), Annexe 3.

c'est d'abord qu'elle est indigène à l'Afrique du Sud. C'est un produit de l'histoire du pays, et si les gangs ne sont pas une exclusivité de l'univers carcéral sud-africain, une organisation comme Le Nombre semble unique en son genre : sa longévité, le mystère qui l'entoure, sa langue (le « sabela ») et la culture orale par laquelle la loi est transmise de génération en génération de détenus, son organisation de type paramilitaire, en font une spécificité sud-africaine.

Le Nombre possède deux histoires. L'une, symbolique et relayée par les membres, conte la loi du groupe, ses valeurs et dicte les rapports sociaux entre les membres (les « *ndotas* ») et les non-membres (les « *franse* »). L'autre, fruit des recherches comme celles de Charles Van Onselen offrent un autre éclairage sur l'organisation. Selon les données historiques rapportées par Van Onselen et relayées par Heather Parker Lewis et Jonny Steinberg, Mzozephi Matebuya était Zulu. Il serait né en 1867 et aurait créé une association de malfaiteurs dans les années 1880, refusant de se plier à la loi des envahisseurs blancs en allant travailler et mourir dans les mines. Ce groupe, les *Ninevites*, installé aux alentours de Johannesburg, est l'ancêtre des 28s. Connu sous le nom Nongoloza (« l'homme élevé » ou le « créateur de règles »), Matebuya vivait du fruit de ses crimes et encourageait ses hommes à piller au nom de la résistance à l'oppresseur. « Ninevite » vient de « Nineveh » (Ninive), cité biblique qui s'était rebellée contre Dieu. Habitants de Nineveh, les fidèles de Nongoloza se percevaient comme des résistants aux puissances coloniales. L'harmonie ne régnait pas au cœur du gang. Un homme, Ngilikityane, ou Kilikijan, défia bientôt Nongoloza sur la question des mœurs entre membres du gang (notamment la question de l'homosexualité). De cette dispute naîtront les 27s. Emprisonné en 1908, Nongoloza commença à diriger son organisation depuis la prison centrale de Prétoria. C'est ainsi que les Ninevites s'introduirent dans l'univers carcéral et commencèrent à opérer à l'intérieur des prisons. Quant à Nongoloza, il semblerait qu'il ait commencé à collaborer avec les autorités carcérales et ce dès 1910 :

> Le roi de la pègre devint gardien de prison. Mais les Ninevites s'étaient déjà replié dans les prisons sud-africaines d'où ils se répandirent à travers tout le pays, de Cape Town au sud à Barberton au nord. Et le souvenir du grand hors la loi fut passé de bouche à oreille, par-delà les frontières et les générations, jusqu'à ce que sa vie devienne mythe et que le mythe devienne loi.[80]

Mzozephi Matebuya mourut seul et indigent à l'âge de 81 ans en 1948, dans l'anonymat le plus complet. Pourtant, le Nongoloza mythique était né pour ne jamais mourir. Ici,

[80] Steinberg, Jonny : 43. C'est moi qui traduis.

l'histoire laisse place à la légende. Charles Van Onselen, Heather Parker Lewis, et Jonny Steinberg divergent sur bien des points quant à l'organisation interne, les lois et les règles qui régissent le Nombre. Mais certains faits semblent avérés. Les 28s et les 27s sont les gangs initiaux de la trinité du Nombre. Les 28s sont les militaires, les 27s les juges et les 26s les fournisseurs de biens. La division entre les 28s et les 27s s'est faite autour de la question des pratiques sexuelles entre *ndotas*. Une fois en prison, les deux généraux rencontrent un homme nommé Grey, chef d'un groupe de six hommes spécialisés dans le vol et la contrebande en prison. Ayant aidé Nongoloza en lui prodiguant de la nourriture et du sel alors qu'il était à l'isolement, ce dernier s'interroge sur leur destin. Sur les conseils de Kilikijan, il crée un troisième et dernier gang, les 26s, qui devront fournir les 28s et les 27s en provisions. Selon une version, rapportée par Jonny Steinberg, Grey ne serait autre que Magubane, le jeune amant de Nongoloza ayant provoqué la scission au sein des Ninevites[81]. Toujours est-il que les descendants de Grey sont sous la protection des fils de Kilikijan, qui doivent les prémunir contre l'appétit sexuel des 28s. Ainsi, les pratiques homosexuelles sont tolérées, mais seulement entre les membres des 28s. En revanche, elles sont strictement interdites entre les 26s, et les 28s. Les 27s s'en portent garants.

Ensemble, ces trois gangs font la loi dans les prisons sud-africaines. Leur genèse est liée à l'histoire sud-africaine. Le conte de Nongoloza et Kilikijan apparaît comme une réécriture. Elle illustre à quel point les histoires politique et économique du pays sont mêlées, et le rôle que la prison a joué dans l'organisation de la résistance à l'oppresseur. En effet, comme nous l'avons montré, pour les jeunes hommes noirs au début du XXe siècle, la différence entre le monde extérieur et la prison était ténue. On comprend donc que l'univers carcéral soit devenu le lieu privilégié de résistance pour une majorité de sud-africains. Dans le monde du Nombre, le dehors devient le dedans et le dedans, le dehors (les différents lieux de la prison sont d'ailleurs cartographiés de manière imaginaire pour faire de la prison un pays miniature où les *ndotas* vont et viennent comme à l'extérieur). S'il est vrai que le Nombre est avant tout une association qui fait régner la terreur dans les prisons sud-africaines et que ces dernières bénéficieraient sans doute de sa disparition, il est une donnée non négligeable de l'histoire sud-africaine. Qui plus est, l'obsession autour de la question de la sexualité de ses membres nous informe sur les conséquences psychologiques des près de 200 ans de domination, au cours desquels les hommes africains non-blancs ont subi des assauts contre leur virilité. Les Noirs étaient considérés comme des bêtes sauvages

[81] Steinberg, Jonny : 53.

à « émasculer » en les retranchant dans des quartiers réservés ou dans les prisons. Les hommes « *Coloureds* » étaient quant à eux constamment rappelés à leur irresponsabilité ontologique avec l'intrusion systématique des autorités et de l'assistance sociale dans leurs vies de fils ou de père. Comme nous pourrons le voir avec des travaux comme ceux de Steffen Jensen ou Elain Salo, dans le cas des hommes « *Coloured* », cette question est loin d'être résolue aujourd'hui. L'adhésion au Nombre et la notion de masculinité pourraient apparaître comme subsidiaires ou anodines. Elles seraient en fait un des facteurs explicatifs du maintien d'une forme de criminalité au sein des townships « *Coloured* » du Cap.

Il s'avère particulièrement difficile d'obtenir des informations sur le Nombre car le secret est encouragé pour maintenir l'organisation en vie. Peter John C. et John P. ont tous les deux fait partie du Nombre. Peter John C. est un 28. Au cours de nos rencontres, il m'a fait comprendre qu'une fois intronisé, un homme n'échappe pas à son affiliation. Il était et reste toujours un membre du gang. Mais, comme le montre la retranscription de notre entretien, il n'y a fait presque aucune allusion. Les bribes d'histoires concernant son appartenance aux 28s m'ont été confiés lors d'échanges non-formels, où il était certain que je ne pouvais ni prendre en notes ni enregistrer ses paroles. Je me suis un jour risqué à lui demander de me parler des 28s. Il a regardé droit devant lui en silence, puis a changé de sujet.

John P., en revanche, m'a parlé du Nombre de manière spontanée, sans que j'aie à lui poser la question. Si l'on en croit Heather Parker Lewis, la facilité à parler des activités du Nombre serait un trait caractéristique des 26s, dont John P. faisait partie[82]. Lui, au contraire, considère qu'il a « échappé » au gang grâce à sa foi chrétienne (nous y reviendrons) d'où, sans doute, son aisance. Il ne faut pas non plus oublier que John P. travaille aujourd'hui auprès du *DCS* et a l'habitude de raconter son histoire devant des assemblées de témoins. En voici un extrait :

> JP : Parce que j'appartenais à un gang à l'extérieur, t'as besoin…t'as besoin d'être ferme quand il faut prendre des décisions. Et…comme je l'ai dit, les 28s ils ont des relations sexuelles les uns avec les autres en prison. Et même si tu…tu sais ces choses, dans le gang 26 on n'accepte pas que tu sois en sécurité, t'es un non-gangster. Tu appartiens aux 26s mais t'es pas un gangster. Parce qu'ils doivent d'abord te scanner avec le temps. Et ils ont besoin de te tester tout le temps et ça c'est…c'est difficile pour les nerfs.
>
> LP : Et comment ils vous testent ?

[82] Parker-Lewis, Heather : 10.

> JP : Ils viennent vers toi comme une copine (…) Si je refuse, ils te donnaient des coups de pieds, tu vois ? Tu sais, à l'époque ils avaient ces bottes, des bottes de cheminots avec du fer au bout, et ils te donnaient des coups de pieds…et donnaient des coups de pieds. C'est un homme, il te provoque pour que tu couches avec lui. Et tout ce temps tu dois dire « Je suis un homme, j'opère avec les gangsters des 26s… les 26s m'ont apporté la lumière ! » (…) Parfois ça dure jusqu'au petit matin. Puis ils te donnent un coup de pied et ils te disent « *gaan slaap !* », « va dormir ! »[83]

Les propos de John P. corroborent les thèses de Heather Parker Lewis et Jonny Steinberg. Cependant, on peut s'étonner de la facilité avec laquelle il enfreint la loi du secret du Nombre. On pourrait avancer que John P. répond ici à un schéma narcissique, un besoin de se mettre en avant en relatant les difficultés endurées pendant ses années en prison. On peut également penser que l'intérêt presque morbide du public pour le Nombre et les histoires sordides qu'on attribue à ses membres, pousse les anciens prisonniers à utiliser ces récits pour mettre en avant la réalité du système carcéral sud-africain - sa violence, les abus sexuels, la maltraitance psychologique, ou encore l'absence de sécurité pour les détenus.

Aussi, les études ne manquent pas qui traitent de ses origines, de son développement au fil des années et de son organisation. Les travaux de N. Haysom, Schürink and Lotter, Heather Parker Lewis, Charles Van Onselen, ou encore Jonny Steinberg consignent un savoir scientifique non négligeable sur la question. Mais chacun d'entre eux n'oublie pas de préciser que ce qu'il a récolté est sujet à caution. N'ayant pas de cadre écrit, la loi du Nombre reste un mystère, et son accès limité par la loi du secret que certains brisent – mais à quel prix et pour quelles raisons ? Le Nombre offre donc un paradoxe au chercheur. A l'image de la prison sud-africaine, c'est une entité à la fois close et ouverte. Toujours actif aujourd'hui, Le Nombre est souvent accusé de tous les maux du système carcéral sud-africain. Pourtant, la réalité est beaucoup plus complexe. L'organisation est durablement implantée en prison et apparaît comme une hydre imbattable. Mais le *Departement of Correctional Services* semble surtout incapable (ou réticent à l'idée) de mettre en œuvre les moyens nécessaires à le battre. Comme l'indique Heather Parker Lewis avec un pessimisme catégorique :

> A cause du manque d'ambition du *Departement of Correctional Services*, on n'a jamais pu donner sa chance à un autre système. Il faut des cellules individuelles, du travail obligatoire et des programmes de cours, pour tous les prisonniers, des unités sans drogues et des visites conjugales. Ces changements réduiraient le pouvoir du Nombre. Mais ils n'auront jamais lieu.[84]

[83] Interview n°5-b), Annexe 5.
[84] Parker-Lewis, Heather : 27. C'est moi qui traduis.

B. Violence urbaine, exigence démocratique : gérer la transition

Le 2 février 1990, 52 ans après l'avènement de l'apartheid, F. W. De Klerk lève l'interdiction qui pesait jusqu'alors sur trois partis contestataires, l'ANC, le Parti Communiste et le Congrès Pan-Africain (PAC). Neuf jours plus tard, Nelson Mandela est libéré de la prison de Victor Vester. Ce faisant, le président engage un processus de transition politique qui s'achèvera en avril 1994 avec l'organisation des premières élections libres de l'histoire du pays, et la victoire de Nelson Mandela.

Le pays est en liesse. « Madiba » (nom donné à Nelson Mandela d'après le nom de son clan) devient le symbole d'une Afrique du Sud pacifique. Lors du discours prononcé le jour de sa libération depuis le balcon de la mairie du Cap, il avait déclaré :

> I wish to quote my own words during my trial in 1964. They are true today as they were then:
>
> 'I have fought against white domination and I have fought against black domination. I have cherished the ideal of a democratic and free society in which all persons live together in harmony and with equal opportunities. It is an ideal which I hope to live for and to achieve. But if needs be, it is an ideal for which I am prepared to die.'[85]

L'icône Mandela semble incarner la mesure et la quiétude face à un futur incertain. L'image de la « nation arc-en-ciel » s'impose au niveau international, donnant à voir une Afrique du Sud réconciliée et en paix avec elle-même malgré les défis à venir. La réalité est loin d'être aussi chamarrée.

Comme l'indique Robert Ross, la lutte politique n'est qu'un des facteurs explicatifs de la chute de l'apartheid. Selon toute évidence, l'apartheid était avant tout devenu un système politique et économique obsolète. La minorité Afrikaner s'était globalement enrichie, affaiblissant un des piliers de la revendication nationaliste qui avait jusqu'alors nourri l'élan du *National Party*. Avec la fin de la Guerre froide, l'Afrique du Sud n'apparaissait plus comme un rempart contre le communisme. Les conséquences sur la vie du pays n'en furent que plus pesantes. Au niveau économique, l'Afrique du Sud ne faisait plus le poids sur la scène internationale. En 1976, une voiture coutait 62% de plus à assembler en Afrique du

[85] « Je souhaite citer les mots que j'ai prononcés pendant mon procès de 1964. Ils étaient vrais alors et le sont toujours aujourd'hui : 'J'ai combattu la domination blanche et la domination noire. J'ai chéri l'idéal d'une société démocratique et libre dans laquelle chacun vivrait en harmonie avec les autres et il y aurait les mêmes opportunités pour tous. C'est un idéal que j'espère atteindre de mon vivant. Mais si besoin est, c'est un idéal pour lequel je suis prêt à mourir.' » Extrait du discours du 11 février 1990. C'est moi qui traduis. http://www.nelsonmandela.org/omalley/index.php/site/q/03lv03445/04lv04015/05lv04154/06lv04191.htm

Sud qu'aux Etats-Unis[86]. L'épuisement des ressources aurifères coïncidant avec la baisse du cours de l'or impactèrent doublement le pays à la fin des années 1980, mettant fin à l'industrie qui avait fait la richesse du pays. Parallèlement, le soutien croissant de la communauté internationale à la cause des Noirs sud-africains encouragea les boycotts et sanctions en tous genres. L'une des plus connues reste sans doute l'interdiction de concourir en dehors des frontières imposée à l'équipe sud-africaine de rugby. Affaiblie politiquement, économiquement et diplomatiquement, l'Afrique du Sud semblait donc en mauvaise posture.

Tout semble ainsi indiquer que la transition démocratique était en réalité une nécessité pour prévenir l'écroulement économique et politique du pays. Les enjeux n'en n'apparaissent que plus lourds, d'autant plus que les conséquences endémiques des politiques d'apartheid n'allaient pas tarder à se faire sentir.

Dès 1994, en effet, l'Etat du Cap Occidental crée la polémique en plaçant le *National Party* en tête devant l'ANC lors des élections[87]. La nouvelle surprend : le résultat est imputable aux électeurs « *Coloured* », qui ont voté en majorité (60 %[88]pour le *National Party*. Les interprétations divergent pour expliquer ce phénomène. Certains pointent du doigt un vote orienté selon des lignes raciales – voire racistes. Les « *Coloureds* » auraient ainsi voté pour leur catégorie, contre l'ANC, considéré comme un parti « noir ». Toutefois, comme l'indique le sociologue Jeremy Seekings, la thèse du vote ethnique, si elle n'est pas à écarter en bloc, fait fi d'autres facteurs qui ont joué un rôle tout aussi déterminant, voire plus, dans le choix des électeurs. Le sociologue met en exergue l'importance des stratégies de campagne mises en place par l'ANC et le *National Party*, dirigées vers un électorat « *Coloured* » en réalité relativement indécis (51% d'entre eux[89]). Selon les données exposées par Jeremy Seekings, la répartition des votes se serait faite en fonction de logiques recoupant les facteurs raciaux et de classe. Ainsi, une majorité des soutiens de l'ANC venait des Noirs, toutes classes confondues. Il apparait également que l'ANC a reçu le soutien des blancs et des « *Coloureds* » issus des classes moyennes et mieux éduquées. En revanche, le National Party a reçu en majorité le vote des blancs issus des classes les plus aisées, et des « *Coloureds* » issus des classes les plus pauvres et les moins éduquées

[86] Ross, Robert : 177.
[87] Ce fut également le cas pour le Kwazulu-Natal où l'on vota en majorité pour l'*Inkatha Freedom Party*.
[88] Seekings, Jeremy et Elridge, Matt, "*Mandela's Lost Province: The African National Congress and the Western Cape Electorate in the 1994 South African Elections*", Journal of Southern African Studies, Vol. 22, No. 4 (Dec., 1996) : 528.
[89] Ibid : 529.

(notamment dans les campagnes), parmi lesquels on comptait le plus d'électeurs indécis en 1993. Ces électeurs se seraient laissé convaincre par les stratégies de campagne du *National Party*, qui mettaient en avant l'incertitude de l'avenir si l'ANC venait à être élu. L'angoisse de l'électorat « *Coloured* » pauvre se cristallisait notamment autour de la peur du chômage, de la violence politique (la peur de voir l'Afrique du Sud se transformer en nouveau Zimbabwe était réelle) et de la criminalité en hausse dans le *Western Cape*.

Comme on peut le voir avec le cas du vote « *Coloured* » dans la région du Cap Occidental, les divisions de population nourries par les politiques d'apartheid, si elles ne permettent pas de valider la thèse du vote racial, ont tout de même joué un rôle lors des élections. Si l'idéologie d'apartheid n'est pas née ex-nihilo, mais fut le résultat de processus politiques, économiques, et idéologiques de long terme, elle n'allait pas s'évaporer par le biais du passage à la démocratie.

En outre, l'épisode de l'élection du *National Party* souligne également les tensions sous-jacentes au nouvel ordre national. Un facteur attire cependant notre attention, c'est l'inconfort croissant face à la criminalité. En effet, le sursaut dans les statistiques de la délinquance a joué un rôle dans le choix des électeurs « *Coloureds* », statistiquement plus touchés par la criminalité que les autres groupes dans le *Western Cape*. Il conviendra de se pencher sur les raisons de cette surreprésentation. Peut-elle être considérée comme un héritage d'apartheid, ou doit-on au contraire la voir comme le résultat conjoncturel de la transition démocratique et de l'ouverture du pays à la compétition internationale ?

1. La ségrégation socio-spatiale au Cap : la prison est à l'extérieur ?

a) Le traumatisme des déplacements de populations.

Le *Population Registration Act* de 1950 consolida les catégories raciales déjà évoquées en les dotant d'une signification politique, économique, et sociale déterminée presque cliniquement. En accord avec cette législation, le *Group Areas Act* de la même année partagea l'espace urbain en fonction des catégories raciales, menant aux premiers déplacements forcés de populations qui constituent en partie le cœur du traumatisme socio-psychologique lié à l'apartheid. Ce sont ces deux lois, principalement, qui eurent des répercussions immédiates sur les communautés. Dans son roman *Buckingham Palace*,

l'écrivain Richard Rive décrit l'éviction des populations *Coloured* de *District Six*, un quartier situé près du *business district* du Cap, dont la composition multi-ethnique inquiétait les autorités. En conséquence, le quartier fut classé dans la catégorie « *white area* » en 1966, et quelque 60 000 personnes furent déplacées de forces dans les différents townships des *Cape Flats*. Richard Rives écrit :

> *Many were forced to move to small matchbox houses in large matchbox townships which with brutal and tactless irony were given names by the authorities such as Hanover Park and Lavender Hill to remind us of the past they had taken away from us. There was one essential difference between the old places and the new ones. District Six had a soul. Its center held together till it was torn apart. Stained and tarnished as it was, it had a soul that held together. The new matchbox conglomerates on the desolate Cape Flats had no soul. The houses were soulless units piled together to form a disparate community that lacked cohesion.* [90]

Le lyrisme de Richard Rives est à la mesure du traumatisme subi. Comme l'indique Henry Trotter, le temps des déplacements forcés semble appartenir à une mythologie de la communauté « *Coloured* » du Cap. Dans son article *"Trauma and Memory: the impact of apartheid-era forced removals on coloured identity in Cape Town"* l'auteur met en évidence l'existence d'un discours présentant la période antérieure aux déplacements comme une sorte d'Eden. L'éviction aurait été vécue, comme une « chute », au sens biblique du terme[91]. *District Six* représente l'âge de l'harmonie sociale et, d'une certaine manière, de la prospérité. La joie était présente, à l'image des *Coons* (groupes de musique décrits par Denis-Constant Martin), clowns enjoués et ménestrels d'un temps révolu[92]. En comparaison, les townships des *Cape Flats* étaient des lieux où l'immoralité succéda au

---

[90] Rive, Richard, *Buckingham Palace*, David Philip (Cape Town, SA), 1986 : 127. Les italiques sont dans la version originale. « *Beaucoup furent forcés de déménager dans des maisons petites comme des boîtes d'allumettes dans des townships grands comme des boîtes d'allumettes que les autorités avaient nommés, par une ironie brutale et indélicate, Hanover Park ou encore Lavender Hill, pour nous remémorer du passé dont ils nous privaient. Il y avait une différence essentielle entre les anciens quartiers et les nouveaux. District Six avait une âme. Son centre était un, jusqu'à ce qu'on le déchire. Aussi sale et terni qu'il fût, il avait une âme unique. Les nouveaux conglomérats de boîtes d'allumettes dans les Cape Flats désolés n'avaient pas d'âme. Les maisons étaient des groupements sans âme qu'on avait entassés pour former une communauté sans cohésion. »* (C'est moi qui traduis).

[91] Trotter, Henry, *"Trauma and Memory: the impact of apartheid-era forced removals on coloured identity in Cape Town"* , in Adhikari, Mohamed (ed), *Burdened by Race, Coloured Identity in southern Africa*, UCT Press (Cape Town, SA) : 57.

[92] Outre la dilapidation d'un héritage socioculturel datant des origines de l'histoire du pays, la destruction de *District Six* manqua de faire disparaître les troupes de *Coons* du Cap : « *During the late 1960's and 1970's Coon activity was massively constrained by these removals and by laws against public gatherings ('Riotous Assemblies'). Old troupes were broken up as members were moved to different locations, and it took time for new ones to form. Often, a communal rehearsal hall was no longer with walking distance. Stadiums were now striclty segregated and the city center was out of bounds*." (Ansell, Gwen, *Soweto Blues, Jazz, Popular Music & Politics in South Africa*, Continuum (New York), 2004 : 113). Avec l'exemple des *Coons* du Cap, l'on voit bien en quoi les législations d'apartheid menacèrent le dynamisme culturel, notamment musical, des communautés de couleur en Afrique du Sud.

déracinement et à l'isolement. Toujours selon Henry Trotter, l'omniprésence du crime dans le quotidien des *Cape Flats* est également comprise selon ce schéma. Même les gangsters bénéficient du vernis doré appliqué par la mémoire de déplacés sur la toile de leur passé :

> Là où la criminalité et le gangstérisme semblent aller de pair aujourd'hui, il n'en a pas toujours été ainsi (…). Pour eux, les gangsters jouaient une multitude de rôles dans le passé, comme protéger les communautés, assurer le divertissement dans les quartiers et même assister les personnes âgées. Le déménagement vers les townships et la rencontre avec le monde du gangstérisme fut un choc violent qui vint à symboliser le changement entre « hier » et « aujourd'hui ». (…) L'idée même des gangs ne pouvait appartenir qu'au monde des townships.[93]

S'il est vrai que la disparition de *District Six* (entre autres lieux) lui a conféré le statut d'espace témoin d'un âge d'or perdu (le musée *District Six Museum* dans *Buitenkant street* au Cap en est un des exemples), il n'en demeure pas moins que les déplacements de population ont effectivement altéré de manière durable la « cohésion » sociale de la communauté « *Coloured* » évoquée par Richard Rives. Le remaniement structurel imposé par l'apartheid, en séparant rigidement les groupes raciaux, détruisit à la base des communautés et des familles (les cas ne manquent pas où des membres d'une même famille se virent classifiés dans des groupes raciaux différents et relogés dans des quartiers éloignés). A travers l'histoire de Magadien Wentzel, Jonny Steinberg donne vie à l'expérience vécue par des milliers de personnes entre 1957 et 1987 quand les déplacements cessèrent. L'auteur montre ainsi comment l'éclatement social d'un côté, et l'éloignement physique par rapport au centre-ville de l'autre, ont contribué à isoler les communautés des différents townships « *Coloured* ». Le retranchement ajouté au confinement a forcé les populations à se regrouper sur elles-mêmes et littéralement réduit l'espace mental des personnes habitant les nouveaux quartiers :

> Ainsi des townships comme Heideveld devinrent des lieux publics bondés d'étrangers, littéralement coupés du reste du monde. Si les gens du centre-ville construisaient leurs vies autour de réseaux de famille élargie, ceux des *Flats*, jetés comme ils l'étaient dans un environnement inconnu, durent organiser leur vie autour de leurs voisins proches. La vie dans son ensemble se passait dans les cours des immeubles, et chaque cour devenait un monde en soi.[94]

Jonny Steinberg met ici deux éléments en exergue. D'une part, c'est la désorientation des déplacés, qui se retrouvèrent déportés dans un univers inconnu. D'autre part, c'est la grande territorialisation qui en a découlé. Selon le criminologue et journaliste Don Pinnock, la

[93] Trotter, Henry, in Adhikari, Mohamed (ed) : 58.
[94] Steinberg, Jonny : 106.

naissance du gangstérisme est imputable aux déplacements de populations sous le coup du *Group Areas Act*. Les liens sociaux – notamment familiaux – des anciens quartiers auraient permis, comme indiqué par Henry Trotter, de limiter les aspects négatifs des activités de gang. Le plus célèbre gang dans l'histoire de *District Six*, le *Globe* avait été forgé pour défendre les intérêts des habitants contre les *skollies.*

Au contraire, le regroupement pêle-mêle de populations n'ayant en commun qu'une identité raciale souvent imposée par le haut aurait également détruit le contrôle social qui pesait jusqu'alors sur les gangs. Ils purent alors recruter, piller et s'étendre. La thèse de Don Pinnock renseigne sur les conséquences des déplacements de populations sur la matrice sociale et sa capacité à former des normes et à les imposer aux membres de la communauté. Toutefois, d'autres thèses, comme celle de Clive Glaser soutenue par Steffen Jensen, indique que les « super-gangs » qui contrôlent aujourd'hui les Cape Flats ne trouvent pas leurs racines dans les déplacements des années 1960 à 1970. Les sources du gangstérisme actuel dans les Cape Flats seraient à rechercher dans les années 1980[95].

Selon Jonny Steinberg, la différence est générationnelle. Il met en lumière les différences entre des organisations comme les *Dynamite Kids* (*DKs*) de Hanover Park, et les jeunes gangs comme les *Never Worry Bastards* auquel appartenait Magadien Wentzel. Les *DKs* étaient menés par un certain Pang, doyen d'une famille de gangsters et célèbre pour son shebeen dans lequel il avait installé, notamment, un cinéma. Selon Jonny Steinberg, Pang a joué de ses connections auprès des autorités pour faire déménager sa famille élargie dans le même coin des Cape Flats. Ils purent ainsi continuer leurs activités. Tout gangstersv qu'ils fussent, il semblerait que Pang et ses *DKs* aient rempli le rôle social qui était attribué, selon les interviews menées par Henry Trotter, aux gangs d'avant l'apartheid. En revanche, le cas de Magadien Wentzel et de son gang, les *Never Worry Bastards*, informe sur les conflits qui opposaient les « anciens » aux « modernes » dans la gestion de crime organisé des *Cape Flats* :

> Magadien n'a jamais rejoint les *DKs*. Ni lui, ni aucun des autres garçons de son pâté de maison. C'était un problème générationnel. « On était comme des poules dans un poulailler » m'a expliqué Magadien, « on voulait déployer nos ailes. » Ou, comme le voisin et ancien compagnon de fortune de Magadien, Stan Landman me l'a dit : « Pang était le boss, et le truc c'est que nous ne voulions pas de boss. »[96]

[95] Jensen, Steffen : 73-74.
[96] Steinberg, Jonny : 121.

Ce que Jonny Steinberg décrit ici, c'est bien une « crise » dans la matrice des organisations criminelles des *Cape Flats*. A partir des années 1980 de nouveaux gangs ont effectivement vu le jour, comme les *New Yorkers*, étudiés par Steffen Jensen, ou les *Hard Livings*, connus pour la fin tragique de leur chef, Rashaad Staggie en 1996. Comme nous le verrons avec Steffen Jensen, Jonny Steinberg, Elain Salo ou encore Tony Roshan Samara, les gangs devinrent pour les jeunes hommes « *Coloured* » des moyens d'acquérir et de vivre leur virilité dans le contexte stérilisant et infantilisant de l'apartheid. Il convient toutefois de s'intéresser de nouveau à l'identité « *Coloured* » et son statut à l'aube de la transition démocratique.

b) « Coloured » mais Africain : l'identité métisse entre fierté et déni

L'identité « *Coloured* » est depuis longtemps un sujet de débat. Sur le plan politique, il semble qu'elle ait été utilisée par certaines associations, comme l'*African People Organisation* (APO) fondée en 1902. Sous la direction d'Abdullah Abdurahman à partir de 1904, jusqu'à sa mort en 1940, elle apparaît comme un moyen de défense des intérêts des populations dites « *Coloured* » en excluant d'office les « *native races*[97] ». Contre l'exclusivité prônée par l'APO, la *National Liberation League* fondée en 1935 ou le *Non-European Unity Movement* (NEUM) fondé en 1943, rejetaient le séparatisme « *Coloured* », le voyant comme une manière de jouer le jeu des classes dirigeantes. Toutefois, un consensus s'est établi sur la question, qui veut que bien que des associations « *Coloureds* » aient tenté de s'opposer aux régimes de ségrégation et d'apartheid, elles ont manqué de transcender les catégories raciales imposées par le haut. Seule l'UDF, dans les années 1980 semble avoir mis en avant son non-racialisme au moment où les « *Coloureds* » se virent offrir la possibilité de participer au parlement tri-caméral dont les Africains noirs restaient exclus.

L'idée est largement partagée, en revanche, selon laquelle, pour citer à nouveau Mohamed Adhikari, l'histoire politique des « *Coloureds* » a été largement marquée par « le compromis, le retrait et l'échec »[98]. La *Coloured Labor Preference Policy*, en vigueur de 1955 à 1985, a créé une zone d'emploi préférentielle pour la population « *Coloured* »

[97] Races autochtones.
[98] Adhikari, Mohamed, « *Between Black and White, the History of Coloured Politics in South Africa* », *Revue Canadienne des Études Africaines*, Vol. 25, No. 1(1991): 106-110.

excluant d'office les Africains noirs et créant ce qu'Elain Salo décrit comme « une hiérarchie du dénuement[99] » dans la région du Cap Occidental.

De manière générale, il apparaît en effet que les populations « *Coloured* » ont bénéficié de ces politiques préférentielles souvent au détriment des Noirs. Il semble difficile de nier les tensions qui en ont découlé et restent présentes aujourd'hui de manière parfois sous-jacente, parfois évidente. Entre besoin d'appartenir et volonté de se démarquer, l'identité « *Coloured* » apparaît plus que jamais comme une source de débat, au sein même de la communauté.

Les personnes interviewées appartiennent toutes à la communauté *Coloured* des *Cape Flats* et sont donc en moyenne toutes issues de familles relativement défavorisées. Leur passage par la prison a contribué à ancrer leur marginalité puisque peu d'entre eux parviennent à trouver du travail au sortir de la prison, si ce n'est auprès des autorités carcérales comme travailleurs sociaux. Joybelle S. témoignait d'une véhémence affichée envers le gouvernement actuel :

> La seule chose qui a changé dans ma vie, c'est qu'il n'y a plus un endroit pour les blancs et un endroit pour les noirs. (…) Mais le reste de ce nouveau gouvernement…ça ne me va pas. Parce que tout est allé de plus en plus mal. (…) Je suis vraiment de la vieille école. (…) J'ai été élevée sous l'apartheid. Et sous l'apartheid, je pouvais encore trouver de travail. Et nos enfants pouvaient trouver du travail. On en trouve plus aujourd'hui. C'est seulement les Noirs qui trouvent du travail. Donc on vit toujours sous l'apartheid, c'est juste que c'est un gouvernement noir qui est au pouvoir maintenant, et pas un gouvernement blanc. Et nous, en tant que *Coloureds*, on est toujours entre les deux.[100]

De son côté, Jacky C. à la question : « Quelle était votre catégorie raciale sous l'apartheid ? » a répondu « Je suis *Coloured* ». L'emploi du présent ne saurait être un hasard, bien que Jacky C. ait également déclaré :

> Les gens disent qu'on est des *Bushmen*. Mais moi je dis, tu peux m'appeler ce que tu veux du moment que je suis en vie (…) Si je te coupe, ce qui sort c'est du sang rouge, donc c'est tout pareil. [101]

Jacky C., comme toutes les personnes interviewées, est « *born again* » et a trouvé la foi en prison. Son positionnement apparaît donc avant tout religieux, suivant l'égalité prônée dans le Nouveau Testament. Mais il n'est pas sans ambiguïté. Dans son programme de

[99] Salo, Elain, "*Mans is ma Soe : Ganging Practices in Manenberg, South Africa, and the ideologies of masculinity, gender and generational relations*", Criminal Justice, conference du 7 et 8 février 2005.
[100] Interview n°3-b), Annexe 3.
[101] Interview n°2, Annexe 2.

réhabilitation, Jacky C. a appris la couture et la broderie. Elle explique que ses motifs préférés s'inspirent des dessins Khoisan :

> C'est africain. Ca dit, c'est africain, c'est une religion africaine. Comment dire…Tu vois, le Lesotho ? C'est un pays. Bon. Les Southous habitent là-bas et ils ont leurs couleurs, leurs images, et tout. Ici, par chez nous, à Cape Town, c'est les Khoisan. (…) Prends les « *Big Five* » par exemple, ça fait partie de l'Afrique. Je me concentre là-dessus. (…) Et les Khoisan c'est pareil, parce que c'est des Bushman.[102]

On discerne ici une volonté de raccrocher l'identité « *Coloured* » à une identité primordiale comme celle des Khoisan, afin d'ancrer son africanité. Par ailleurs, la comparaison avec les *Big Five*[103] n'est pas sans incidence. En effet, ils font partie du patrimoine touristique de l'Afrique du Sud. Comparer les Khoisan aux *Big Five* revient à les réduire au statut de produit touristique, une image galvaudée, tiraillée entre besoin d'appartenance identitaire et folklore.

John P. rejoint d'une certaine manière la position de Jacky C. De toutes les personnes interviewées, il semble être le plus « en paix » avec son statut au sein de la nation sud-africaine. Mais, ici aussi, son discours n'est pas dénué de paradoxes. Selon ses dires, c'est la mort d'Hector Pieterson, jeune garçon tué pendant les émeutes de Soweto en 1976, qui a déclenché son envie de voler. Il déclare ainsi n'avoir voulu voler que les Blancs, par solidarité avec les Noirs. John P. présente ainsi son envie de voler comme un positionnement politique, et se donne à voir comme une sorte de Robin des Bois moderne. Toutefois, il semble par-là avoir reproduit le stéréotype selon lequel les *Coloureds* seraient des voleurs par nature. Plus tard, pendant un de nos entretiens, il explique :

> JP : Voyons, mon…mon oncle…mon cousin Georgie, il est vieux maintenant, il va avoir soixante ans bientôt, c'était le leader des Firm Boys à Q-Town, Athlone. Il était très…ils étaient très influents. Ils se battaient avec les Yackies. Les Firm Boys et les Yackies, c'étaient les gangs rivaux de Q-Town à l'époque.
>
> LP : Donc vous avez baigné dans cette atmosphère…
>
> JP : Exact ! Et ça nous plaisait ! Parce que tout le monde parle comme ça. C'est comme un comportement…c'est comme…cette chose qu'il faut dire et faire…qu'il faut mettre en œuvre…tu vois ? Quand on est saoul, on…tu sais, les Européens ils boivent une bouteille de vin en une semaine. Ou un mois. Mais nous on boit cette bouteille d'un coup ! Et ensuite on est saoul, et on se bat ! Tu vois? C'est comme un comportement…c'est comme…une malédiction qui nous pèse ! Et on y croit qu'il faut finir cette bouteille ! Ou ce brandy ou ces caisses de bières et on fait la fête jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Après ça, on commence à trainer avec les filles et voilà l'histoire. Après…ou une bagarre va éclater. Tu

[102] Ibid.
[103] Il s'agit du lion, du rhinocéros, du buffle, du guépard et de l'éléphant représentés sur les billets de banque sud-africains.

> verras toujours qu'il y a de la violence quand on boit trop d'alcool dans cette communauté. Alors voilà.[104]

Ainsi, s'il ne fait pas preuve de la véhémence de Joybelle S. à l'égard des Noirs, qui donne à voir les *Coloureds* comme un groupe essentiellement marginalisé, John P. ne donne pas moins de l'identité « *Coloured* » une image négative. Ce qu'il décrit ici n'est autre que la figure du *skollie*, victime d'une « malédiction », celle de devoir se comporter à l'image de ce que la société lui renvoie de lui-même.

Le rapport à soi mis en exergue dans les propos de John P. fait écho à ce que le philosophe noir américain W.E.B. Du Bois qualifiait de « double-conscience » de l'homme noir dans une société blanche. W.E.B. Du Bois, fondateur de la *National Association for the Advancement of Colored People* (NAACP) en 1909, est un des penseurs les plus influents de la question de la race aux Etats-Unis et dans le monde. Dans son ouvrage phare, *The Souls of Black Folk*, publié en 1903, il offre une conceptualisation de l'idée de race noire et son concept de *'*double-conscience*'* sera repris et décliné par les générations de penseurs et hommes politiques qui le suivront. Cette notion est cruciale ici, car Du Bois est un des premiers penseurs à mettre un mot sur le 'ressenti' racial et initie ainsi une tradition qui sera plus tard reprise par les intellectuels de la lutte pour l'émancipation. Il y met à jour ce que Paul Gilroy nomme *« structures of feeling »* qui donnent à penser que par-delà les contingences des biographies, il y a une communauté d'expérience qui fonde et unit un monde noir. Pour Du bois, cette dernière repose sur la reconnaissance de son identité noire, matérialisée en une oppressante « ligne de couleur »[105]. Il convient dès lors de s'interroger sur les liens entre la théorie de Du Bois, forgée dans le contexte américain, et l'expérience vécue des « *Coloureds* » en Afrique du Sud. Plus que jamais, la figure du *skollie* semble répondre à ce phénomène de double-conscience. Dans la société ségréguée d'apartheid, il semble possible d'affirmer que l'Africain noir était conçu socialement comme un étranger, là où l'homme « *Coloured* » était considéré comme l'antithèse du « moi national » décrit par Elain Salo :

> Pendant [l'apartheid] le moi national était personnifié par le patriarche Afrikaner blanc. (…) Au contraire, l'homme Africain personnifiait ce primitif brutal et infantile qui requérait que le patriarche blanc l'aide à gagner son indépendance nationale, tandis que les « *Coloureds* » étaient officiellement inclus dans l'unité géo-politique sud-africaine blanche en tant que

[104] Interview n°5-a), Annexe 5.
[105] Du Bois, W.E.B., *The Souls of Black Folk*, 1903, Stilwell, KS, (Digereard.com Publishing), 2005: 11.

> « nation-en-devenir » et inférieure. Pendant l'apartheid, les hommes appartenant à ces catégories raciales noires les plus « inférieures » ne pouvaient donc pas être regardés comme participant de l'identité masculine dominante. [106]

Les propos de John P. indiquent que si les circonstances ont évolué, les problématiques demeurent quasi-identiques. Ce qu'il décrit comme un « comportement » ce sont les années de formatage idéologique décrits par Elain Salo et plus haut par Steffen Jensen. Le statut problématique de cette double conscience est mis en perspective par Paul Gilroy, qui pose la question de l'incarnation de cette dernière dans les luttes d'émancipation. Mais il va plus loin :

> Les pluralités inhérentes aux mouvements des peuples noirs, en Afrique et en exil, seront-elles un jour synchronisées? Comment périodiser ces luttes par rapport à la modernité : l'intermédiation fatale du capitalisme, de l'industrialisation et d'une nouvelle conception de la démocratie politique ?[107]

Dans l'Afrique du Sud post-apartheid, cette question se pose plus que jamais par rapport à la communauté « *Coloured* ». L'identité doit-elle être rejetée au nom de l'unité des luttes politiques de libération ? Les « *Coloureds* » doivent-ils au contraire apparaître comme les « perdants » de la transition démocratique, sur le plan psycho-social du moins ? Si les propos de Joybelle S. ne tiennent pas en regard des statistiques du chômage[108], le sentiment qu'elle exprime de n'avoir pas bénéficié des promesses de la transition politique n'est pas à négliger. Jacky C. quant à elle dénote un besoin d'appartenance à une identité africaine qui inclurait les *Coloureds* au nom de leur autochtonie signe que pour certains cette appartenance est loin d'être évidente. Le point de vue de John P. quant à lui indique un rapport à l'identité « *Coloured* » qui peine à se défaire des clichés de l'ère d'apartheid. Dans l'immédiate transition, l'augmentation de la violence et de la criminalité, notamment au sein de la communauté « *Coloured* » pauvre, ne cesse pourtant d'interroger. Entre « blanc » et « noir », entre « passé » et « avenir », comment les populations « *Coloured* » défavorisées parviennent-elles à gérer les nouveaux défis sociaux qui s'offrent à la nation sud-africaine dans son ensemble ? Il convient de se pencher sur l'émergence de nouvelles

---

[106] Salo, Elain, "*Mans is ma Soe : Ganging Practices in Manenberg, South Africa, and the ideologies of masculinity, gender and generational relations*", Criminal Justice, conference du 7 et 8 février 2005.
[107] Gilroy, Paul, *The Black Atlantic: Double-Consciousness and the Counter-Culture of Modernity*,1995 . Harvard University Press (Harvard, MA), 2000: 30.
[108] Selon les données publiées en 2012, les Noirs présentent un taux de chômage de 29% contre 22% pour les « *Coloureds* » pour le premier quart de l'année 2011. Toutefois, les chiffres du chômage des Noirs restent inchangés au premier semestre 2012, mais ont augmenté de 1% pour la population « *Coloured* ». *(« Quarterly Labour Force Survey (QLFS), 1st Quarter 2012 »*, 8 mai 2012 : 18. http://www.statssa.gov.za/PublicationsHTML/P02111stQuarter2012/html/P02111stQuarter2012.html

formes de criminalité dans les *Cape Flats* et de se demander en quoi elles s'insèrent, ou non, dans l'auto-identification des communautés *« Coloured »* pauvres de Cape Town.

2. Le passage à la démocratie ou l'ouverture à la compétition internationale : les « nouvelles » formes de criminalité dans les Cape Flats.

a) Cape Town, ville mondiale, pour le meilleur et pour le pire

Comme nous l'avons évoqué plus tôt, Cape Town possède une aura singulière. Mais la ville n'est pas qu'une destination touristique rêvée. Son statut de ville portuaire, ouvrant ses battants à la fois sur l'Afrique et sur le monde, en fait un lieu propice à divers trafics d'envergure internationale. En 1994, l'élection de Nelson Mandela signe la fin de l'apartheid et avec lui des sanctions qui avaient peu à peu relégué l'Afrique du Sud au statut de renégat de la communauté internationale. Avec l'ouverture politique s'entame une ouverture économique et une insertion progressive du pays dans la mondialisation, phénomène dont les conséquences ne tarderont pas à se faire sentir.

Au niveau national, l'Afrique du Sud s'est rapidement ouverte aux logiques du marché international, le pays s'astreignant à un programme d'ajustements structurels et d'austérité économique auto-imposée, tels que soutenus par la Banque Mondiale et le Fond Monétaire International dans les années 1980 et 1990. La stratégie économique prônée par l'ANC en 1994, le *Redistribution and Development Program* (*RDP*) laisse rapidement place à la *Growth, Employment and Redistribution Policy* (*GEAR*) en 1996. Si le *RDP* mettait l'accent sur le développement et la réduction des inégalités comme moteur de la croissance économique du pays, *GEAR* fut critiquée pour sa dimension largement conservatrice et néo-libérale, reposant sur la croissance et les investissements étrangers comme moyens de réduire les inégalités[109]. Comme l'indique Tony Roshan Samara, le *RDP* n'excluait pas en soi des orientations de type néo-libérales, mais le programme comprenait une part non négligeable de mesures visant à contrebalancer les effets du marché en engageant l'Etat à soutenir un secteur public et social fort[110]. *GEAR*, en comparaison, mettait en avant la

[109] Reitzes, Maxine, « *The impact of Democracy on Development* », rapport de recherche du *Centre for Policy Studies* (Johannesburg, SA), décembre 2008 : 13.
[110] Samara, Tony Roshan, *Cape Town After Apartheid, Crime and Governance in the Divided City*, University of Minnesota Press (Minneapolis, MN), 2011 : 27.

discipline fiscale pour attirer les investissements, avec comme mot d'ordre la réduction des dépenses gouvernementales jugées inutiles. Introduite de manière douteuse[111], *GEAR* est aujourd'hui perçue comme une des mesures les plus impopulaires du gouvernement élu en 1994. Si *GEAR* a bien permis d'atteindre une stabilité économique globale, pour la majorité de la population sud-africaine, le gouvernement n'est pas parvenu à répondre aux défis de la transition, notamment la question de l'emploi et de l'insécurité[112].

Selon les sondages d'afrobarometer.org, le passage à la démocratie était loin de faire l'unanimité. En 2000, 79% des Noirs plébiscitaient le régime en place, contre 49% des « *Coloureds* », 30% des Blancs et 26% des Indiens[113]. Les auteurs du rapport mettent en évidence l'augmentation d'une nostalgie des années d'apartheid (de 8 à 17% pour les Noirs, 39 à 59 % pour les Blancs, 11 à 41% pour les « *Coloureds* », et 13 à 56% pour les Indiens, entre 1995 et 2000[114]). Seuls 10% de la population sud-africaine étaient satisfaits des performances du gouvernement en regard de l'offre d'emploi et 18% en regard de la lutte contre la criminalité[115]. Car si l'Afrique du Sud a réussi son pari de s'insérer dans l'ordre mondial (insertion symbolisée, par exemple, par l'organisation de la Coupe du Monde de football en 2010), le ressenti national à l'aube du nouveau millénaire était celui d'un pessimisme largement partagé.

Au niveau local, le Cap Occidental n'échappe pas à ce schéma. Chef-lieu de la province, Cape Town est considérée, comme une ville relativement dynamique et globalement riche. Toutefois, l'augmentation des chiffres du chômage indiquent que le Cap et sa région, entre 1996 et 2001 sont restés largement inégalitaires. En 1996, 39,7% des Noirs étaient au chômage, contre 49,7% en 2001. En 1996, 17,7% des « *Coloureds* » étaient au chômage, contre 24,5% en 2001. Ces chiffres étaient respectivement de 4,1% et 4,5%

[111] Selon Ben Turok, membre du Parlement et de l'ANC, vingt membres du Parlement venant de la majorité furent convoqués dans le bureau du ministre des finances Trevor Manuel et informés qu'une nouvelle politique économique serait adoptée. Ben Turok, cité par Tony Roshan Samara, déclare que le nouveau programme aurait été pensé par Richard Ketley, haut fonctionnaire à la Banque Mondiale (Samara, Tony Roshan : 28). Mise en place dans le secret, la *GEAR* fut notamment la cible de critiques par l'union synidcale COSATU (*Congress of South African Trade Unions*), pourtant alliée à l'ANC.

[112] Ce qui encouragea le président Thabo Mbeki à abandonner les mesures les plus agressivement néo-libérales en 2004 (Reitzes, Maxine : 14).

[113] Mattes, Robert, Yul Derek Davids and Cherrel Africa, *Working Paper No. 8: "Views of Democracy in South Africa and the Region: Trends and Comparisons.*" 2000 : 27. http://www.afrobarometer.org/index.php?option=com_content&view=category&layout=blog&id=24&Itemid=100

[114] Ibid : 29.

[115] Ibid : 49.

pour les Blancs[116] aux mêmes dates. A cette augmentation du chômage viennent s'ajouter les chiffres de l'immigration. Celle-ci provient d'autres provinces (100 000 personnes de la région du Cap Oriental ont immigré à Cape Town entre 1996 et 2001) mais également d'autres pays d'Afrique. Entre octobre 2001 et février 2007, les immigrés d'autres pays africains représentaient le deuxième contingent migratoire après celui des personnes originaires du Cap Oriental[117]. L'arrivée de nouveaux venus, en Afrique du Sud et à Cape Town entre 1996 et 2007, est un des facteurs d'augmentation statistique du nombre de personnes noires au Cap (+10% en 9 ans). En outre, elle légitime, selon la géographe Charlotte Lemanski, un discours sur l'insécurité et la compétition pour les ressources dont l'une des manifestations fut les émeutes xénophobes de 2008 :

> [L]à où les Blancs voient l'augmentation de la criminalité comme la preuve de l'incapacité du nouveau gouvernement (noir) à gouverner (…), les Noirs attribuent la délinquance accrue à la jeunesse de la démocratie et aux immigrés africains. Les Blancs ont depuis longtemps utilisé la peur du crime comme un euphémisme de la peur des Noirs ; le *swart gevaar* de l'apartheid et la *skollie menace* justifiaient la ségrégation, et l'incertitude des années post-apartheid étend cette peur à celle de « leur » gouvernement. Pour les Noirs, le crime n'est pas nouveau, mais sa montée en puissance est liée à l'afflux d'étrangers africains noirs (…) après l'ouverture des frontières en 1990[118].

Le sentiment d'insécurité exprimé dans les statistiques d'Afrobarometer est une donnée nouvelle des années post-apartheid. Le passage du régime autoritaire, totalitaire et hermétique d'apartheid, à une démocratie participative, soutenant une gestion néo-libérale des affaires économiques et une ouverture à la concurrence et aux flux migratoires internationaux a contribué à accroître le sentiment d'insécurité face à l'avenir des sud-africains dans leur ensemble. L'augmentation des chiffres de la criminalité a été perçue, à tort ou à raison, comme une des conséquences de la transition démocratique. Il convient donc de s'interroger sur le bien-fondé de cette perception.

Au Cap, l'augmentation de la délinquance est visible dans les statistiques. Toutefois, la comparaison avec les années d'apartheid s'avère difficile sur ce point, à cause du manque de données disponibles[119]. Les liens entre criminalité et immigration sont également

---

[116]Small, Karen "*Demographic and Socio-economic Trends for Cape Town : 1996-2007", Strategic Development Information and GIS Department*, Décembre 2008 : 5.
[117] Ibid : 4.
[118] Lemanski, Charlotte, « *A new apartheid ? the spatial implications of fear of crime in Cape Town, South Africa* », *Environment and Urbanization*, Octobre 2004: 109. C'est moi qui traduis.
[119] Il est intéressant de noter que la montée en flèche des statistiques de la criminalité et du sentiment d'insécurité ont poussé certains commissariats à trafiquer leurs résultats. Le scandale sera mis au jour en 2009. Le gouvernement ayant indexé l'évaluation des districts de police sur la baisse ou l'augmentation des chiffres de la criminalité, les doutes pèsent sur leur véracité. Pour plus d'informations sur la question, voir Samara, Tony Roshan : 125-128.

difficiles à établir et ne nous concernent pas directement ici. Tout au plus pouvons-nous supposer, avec Irvin Kinnes, que Cape Town s'est ouverte à la compétition internationale aussi bien dans le secteur légal que dans le secteur illégal[120]. Pour le criminologue, les chiffres de la délinquance s'expliquent par une montée en puissance des gangs locaux, notamment « *Coloured* » comme les *Hard Livings*, les *Sexy Boys* ou les *Americans* qui ont profité de l'incertitude inhérente au processus de transition démocratique pour étendre leur influence et leur légitimité dans leurs communautés. Ce que cette hypothèse avance, c'est que les nouvelles formes de criminalité dans les *Cape Flats* s'inscrivent au contraire dans la continuité des formes de criminalité antérieures à la transition. Ainsi, comme l'indique Tony Roshan Samara, c'est la capacité des gangs à s'adapter au changement qui leur confère tout leur pouvoir en Afrique du Sud et notamment au Cap :

> Le résultat de la capacité dont font preuve les gangs à s'adapter à et à capitaliser sur les changements politiques, sociaux et économiques, c'est que le gangstérisme reste un trait socioéconomique caractéristique du Cap (et un défi pour le développement) (…).[121]

Au niveau national, au contact de la mondialisation, ces gangs ont porté leur regard au-delà des frontières sud-africaines. Toujours selon Irvin Kinnes, ils auraient renforcé leur organisation interne et amélioré leur fonctionnement afin de se prémunir contre l'implantation de syndicats du crime étrangers en Afrique du Sud. Au niveau local, l'influence combinée de politiques de lutte contre la criminalité inefficaces, d'une police corrompue et d'une violence accrue du fait d'attaques portées par des milices, auraient contribué à augmenter leur pouvoir. L'épisode dit de « la guerre des *Cape Flats* » en est l'expression la plus spectaculaire. C'est vers lui que nous tournons notre attention désormais.

b) La guerre des Cape Flats a eu lieu

La « guerre des *Cape Flats* » fut l'un des phénomènes les plus marquants et les plus violents du passage à la démocratie.

Comme l'a souligné Irvin Kinnes, la transition politique donna lieu à un « réajustement structurel » des activités de gangs avec, notamment, une pression accrue sur le contrôle du

[120] Kinnes, Irvin « *From urban street gangs to criminal empires : the changing face of gangs in the Western Cape* » Monographe No 48, juin 2000 : 7.
[121] Samara, Tony Roshan : 95. C'est moi qui traduis.

trafic de drogues. L'année 1993 fut particulièrement meurtrière. A la veille du passage à la démocratie, le criminologue indique que les gangs utilisaient l'incertitude inhérente à la transition pour commettre des crimes au nom de la liberté :

> Comme il y avait à l'époque beaucoup d'incertitude dans le pays, de nombreux assassinats et soulèvements politiques, les membres des gangs ont interprété l'incertitude sociale et politique comme une opportunité de commettre des crimes (au nom de la liberté) et de s'en tirer à bon compte. On a ainsi avancé que les gangs ne voyaient sans doute pas de différence entre les crimes qu'ils avaient commis et ceux commis par les membres des mouvements de libération. Ils ont notamment expliqué qu'ils devraient également bénéficier des notions d'amnistie et de protection contre les poursuites, puisqu'eux aussi étaient des victimes de l'apartheid. [122]

C'est dans ce climat houleux que deux gangs, les *Hard Livings* et les *Americans* sont parvenus à s'imposer comme deux forces incontournables des Cape Flats. Selon les sources disponibles, il apparaît que ces deux gangs faisaient déjà la loi dans les townships « *Coloured* » avant la transition. L'enjeu était alors de contrôler le trafic, mais aussi l'approvisionnement en drogues face à un marché en pleine explosion (la demande allait bientôt s'étendre aux quartiers blancs riches). Les violences se multiplièrent et poussèrent les gangs à recruter et à modifier leur structure en décentralisant leurs activités.

Face à l'escalade de violence dans les townships aux abords et dans la continuité de la transition démocratique et l'incapacité des nouvelles forces de police d'y mettre un terme, les communautés se sont souvent tournées vers l'auto-défense. Cette stratégie a culminé avec la création, en 1996 du groupe *People Against Gangsterism and Drugs* (*PAGAD*). Comme l'indique en substance Tony Roshan Samara[123], *PAGAD* représentait une menace pour le nouveau gouvernement, au moins sur deux niveaux : le groupe s'affichait comme un concurrent de l'Etat pour le monopole de la violence légitime d'une part, et mettait publiquement en avant l'incapacité du gouvernement à répondre aux maux qui affligeaient alors les citoyens. Toutefois, comme dans le cas du Globe (le groupe d'autodéfense implanté dans l'ancien quartier de *District Six* et devenu un gang), *PAGAD* tourna vite au crime organisé. La violence dont il a fait preuve a culminé dans la nuit du 4 juillet 1996. Regroupés à Salt River autour de la maison du chef des *Hard Livings*, Rashaad Staggie, des membres de *PAGAD* ont ouvert le feu. Staggie, qui était absent à l'ouverture des hostilités, s'est présenté sur les lieux par provocation. Tandis qu'il tentait de sortir de son véhicule, on lui tira une balle dans la tête. Selon un article du *Sunday Tribune* daté du 11 août 1996 :

[122] Kinnes, Irvin.
[123] Samara, Tony Roshan : 112.

> Son corps, apparemment mort, a été roué de coups de pieds, on lui a sauté dessus, on l'a frappé avec la crosse d'un fusil et tiré dessus plusieurs fois avant de jeter sur lui un cocktail molotov. Par miracle, cela a réanimé l'homme, pourtant mortellement blessé, qui s'est levé pour tenter de s'enfuir, mais a été achevé par une rafale de coups de feu provenant de la foule.[124]

On peut noter, outre les niveaux de violence des attaquants envers la dépouille de Staggie, que celle-ci s'est exprimé en présence de la police et des médias. L'impunité dont *PAGAD* avait jusqu'alors bénéficié ne tarderait pas à s'estomper. Officiellement non-confessionnelle, l'organisation regroupait cependant en majorité des personnes musulmanes. Rapidement, *PAGAD* en vint à être considéré comme un groupe islamiste, notamment après l'explosion de bombes dans des commissariats du centre-ville de Cape Town en 1999. Toutefois, selon Tony Roshan Samara, la radicalisation de *PAGAD* si elle est en partie explicable par la thèse du fondamentalisme religieux, semble découler de l'attitude des autorités envers les *vigilantees*. Dès 1996, ces derniers reçurent le même traitement que les gangsters qu'ils prétendaient combattre.

Parallèlement à la montée en puissance de *PAGAD*, les gangs attaqués à son initiative se regroupèrent en un lobby, le *Community Outreach Forum* ou *CORE*. Créé par le cartel de la *Firm* qui regroupait depuis la fin des années 1990 les gangs responsables du trafic de drogue dans les *Cape Flats*, CORE s'est présenté comme un groupe de pression et a appelé le gouvernement à intervenir dans la guerre qui secouait alors les *Cape Flats*. En septembre 1996, pas moins de 3000 personnes marchèrent jusqu'au Parlement de Cape Town pour réclamer du gouvernement qu'il reconnaisse ses responsabilité dans l'explosion de la violence dans les Cape Flats. Comme l'indique Wilfried Schärf, les moyens de négociation de *CORE* laissaient toutefois à désirer. Ils demandaient notamment la libération de Colin Stanfield, patron de la drogue, membre des 28s et fondateur de la *Firm*, sous peine de provoquer des émeutes dans les prisons[125].

Le gouvernement refusa de coopérer avec l'une ou l'autre des organisations. Quatre opérations de type militaire furent lancées dans les townships avec pour objectif de mettre un terme à la violence. *Operation Recoil* (octobre 1997), *Operation Good Hope* (janvier 1999), *Operation Crackdown* (avril 2000) et *Operation Lancer* (septembre 2000)

---

[124] *Sunday Tribune*, 11 août 1996, in Desai, Ashwin, "*The Cape of Good Dope ? A post-apartheid story of gangs and vigilantes*" Center for Civil Society, University of Kwazulu-Natal, 2004.
[125] Schärf, Wilfried, *« Re-integrating Militarized Youths (Street Gangs and Self-Defence Units) into Mainstream in South Africa : from Hunters to Game-keepers ?" Urban Childhood Conference*, Trondheim, Norvège, 1997.

cherchèrent successivement à éliminer la menace de PAGAD et des gangs, et d'imposer l'Etat comme unique détenteur du monopole de la violence légitime[126].

En conclusion il apparaît que l'épisode de la guerre des Cape Flats est représentatifs des formes de la criminalité telles qu'elle s'est exprimée à partir de la transition démocratique. L'incapacité ressentie de la police (accusée de corruption) à agir contre la violence des gangs a poussé les communautés à prendre en main leur défense. Dans un contexte de violence toujours accrue, les organisations qui ont émergé au moment des hostilités et auraient pu servir d'intermédiaires dans sa diminution ont été négligées, sans doute à tort, puisque ce positionnement a résulté dans un accroissement toujours plus spectaculaire de la violence, allant jusqu'au terrorisme urbain. Face à cela, les autorités ont choisi d'adopter une stratégie dissuasive de répression sur le court terme, imposée d'en haut. Un autre fait est notable ici, ce sont les liens tissés entre les gangs de l'extérieur et les gangs de prison, illustrés par les réclamations de *CORE*. Des communautés frustrées face à l'inertie des forces de l'ordre, des gangs de plus en plus puissants et aux ramifications toujours plus complexes et étendues (entre les gangs de l'extérieur comme les syndicats du crime étranger et les gangs de l'intérieur comme les gangs des prisons) et des autorités prêtes à utiliser la force mais réticentes à négocier les termes d'une réduction progressive du crime dans les Cape Flats, sont autant de traits caractéristiques de la violence telle qu'elle s'est exprimé au Cap à partir de la transition politique et économique. Il conviendra donc de s'interroger plus avant sur les mécanismes actuels de cette violence en se demandant comment ces différents éléments s'articulent entre eux.

II. Espoirs et désespoirs : la question du crime dans le passage à la démocratie

En mars 2012, je me rendis à Lavender Hill pour écouter le récit d'Ellen Pakkies. Accompagnée par un travailleur du centre de réinsertion de Pollsmoor, j'empruntai la route qui mène de la prison au township, nommée, comme par une ironie cruelle « *Military road* ». Situé à quelques kilomètres de la banlieue riche de Tokai, Lavender Hill est, à l'image d'autres banlieues pauvres du Cap, un alignement aride de maisons et autres immeubles à plusieurs étages, devant lesquels des aires de jeu désaffectées donnent au

[126] Samara, Tony Roshan : 116-122.

quartier des airs de ville fantôme. Au croisement entre l'artère principale du township et une des nombreuses voies qui s'enfonce dans le cœur du quartier, un signe stop est orné d'un nombre « 28 » pour rappeler à celui qui y pénètre qu'on a déjà clamé ce territoire. Le Nombre a pris possession de l'extérieur et la vie des habitants du township se fait au rythme des altercations entre les gangs. Çà et là, des groupes de jeunes garçons se tiennent aux croisements des rues. Ils ne doivent pas avoir plus de seize ans. Selon mon accompagnateur ces jeunes sont des gangsters. Voyant mon étonnement, il m'explique que les gangs recrutent des personnes de plus en plus jeunes :

> Pour beaucoup de gosses, ça se passe mal à la maison. Les parents sont violents, ils ne leur donnent pas à manger. Et puis les gangsters les accueillent, les nourrissent, écoutent leurs problèmes. Mais ils ont autre chose derrière la tête et comme ça ils les recrutent.[127]

Arrivée au lieu de rassemblement hebdomadaire de la *Ellen Pakkies Foundation*, qui apporte du soutien aux victimes de violence dans le township, j'écoute le témoignage de Melvin dont la fille de quatorze ans est à l'hôpital depuis trois mois. Elle a déjà subi onze opérations mais les médecins sont toujours réticents à l'idée de lui recoudre l'abdomen, sa situation étant encore trop critique pour le permettre. C'est avec une douceur résignée que Melvin me raconte l'horreur qu'il a vécu ces trois derniers mois. Car sa fille a été victime d'un tir égaré pendant une bataille entre des gangs rivaux. Comme c'est souvent le cas, Melvin et sa fille connaissent la personne qui a tiré sur la jeune fille. Le masque de calme inquiétant qu'affiche Melvin ne s'anime réellement que quand il évoque le comportement de la police lors de l'enquête réalisée après l'évènement. Selon lui, le policier en charge de l'enquête a tenté d'intimider sa fille pour lui faire modifier son témoignage :

> Il lui a dit « Vous êtes sûre que c'est lui ? Comment pouvez-vous en être sûre ? » Et nous, oui, on est sûr, on connaît le type. Comment on peut faire ça ? A une enfant ? Il l'a traitée de menteuse alors qu'elle était couchée sur son lit d'hôpital. C'est nous les victimes et on nous traite comme des criminels. Non, vraiment il y a quelque chose qui ne va pas.[128]

Pour Melvin, les liens entre la police et le gang en question ne font aucun doute, d'où la réaction de l'enquêteur. L'histoire de Melvin n'est pas un cas isolé. Dans les quartiers « *Coloured* » comme Lavender Hill les histoires similaires ne manquent malheureusement pas. Violence et défiance font partie du quotidien de ces communautés aujourd'hui. Suite aux promesses de la transition politique, un pessimisme semble s'être installé dans les quartiers « *Coloured* » pauvres qu'il semble difficile de déloger. Il convient de s'interroger

[127] Conversation du 2 mars 2012.
[128] Conversation du 2 mars 2012.

sur les conditions qui ont contribué à forger cette atmosphère tout en s'interrogeant sur les processus qui l'entretiennent.

A. La désillusion démocratique

2012.

Il y a 18 ans, l'Afrique du Sud changeait de régime politique en élisant Nelson Mandela à la tête du pays. Depuis 2010, la Nation Arc-en-Ciel fait officiellement partie des « BRICS[129] », symbole, s'il en est, de sa réussite économique.

Pourtant, au niveau national, les défis sociétaux demeurent. L'Afrique du Sud peine à se défaire de sa réputation de « pays dangereux » entretenue par des évènements comme le très médiatisé assassinat d'Eugène Terre'Blanche, dirigeant de l'AWB (« *Afrikaner Weerstandsbeweging* » ou Mouvement de Résistance Afrikaner), par deux employés de son exploitation agricole en mars 2010. Survenu quelques jours après que Julius Malema, figure polémique à la tête de l'ANC *Youth League*, a chanté « *Kill the Boer*[130] », une chanson perçue comme un appel à la haine raciale. A quelques mois de la Coupe du Monde de Football, ces deux évènements laissaient voir l'Afrique du Sud comme une nation divisée dans laquelle plane la peur d'une violence qui épouserait les antagonismes raciaux hérités de l'apartheid[131].

Pourtant si la violence apparaît effectivement comme une réalité de l'Afrique du Sud post-apartheid, dans laquelle les tensions raciales persistent, il apparaît qu'elle est avant tout un phénomène intra-communautaire. Selon les données citées par le *SAPS Crime Report* de 2011, au cours des dix dernières années en Afrique du Sud, dans 70% à 80% des cas de meurtres répertoriés, la victime et l'agresseur se connaissaient. Il peut s'agir de membres d'une même famille, d'amis, de connaissances, ou encore de collègues. C'est également le cas dans 60% des tentatives de meurtres, 75% des viols et 90% des agressions en général. Le rapport nous apprend également que l'alcool et l'usage de drogues jouent fréquemment un rôle dans ces types d'agression[132]. On peut noter que le pays a malgré tout enregistré une baisse de 6,5 % du nombre d'agressions ayant trait au « *social contact*

[129] Alliance regroupant le Brésil, l'Inde, la Chine et l'Afrique du Sud.
[130] « Tuez le fermier ». C'est moi qui traduis.
[131] Certains médias n'ont à l'époque pas hésité à les présenter comme des preuves du « génocide » subit par la population blanche en Afrique du Sud, raccourci aussi révoltant qu'inadapté à la situation.
[132] SAPS Crime Report 2010/2011 : 8.

crime[133] » entre 2009 et 2011. La région du Cap Occidental a en revanche connu une augmentation de 4,2% de ce type d'agressions sur la même période[134].

Dans le cas de la communauté « *Coloured* », une étude menée par JDS Thomson dans le « *Crime Quaterly* » indique que le taux moyen d'homicides s'élève (depuis 1980) à 60 pour 100 000[135] - ces statistiques ne prennent pas en compte le nombre d'agressions qui n'ont pas mené à la mort de la victime dont on peut estimer qu'il est également très élevé. Croisées avec les données du *SAPS*, il semble possible d'affirmer que les premières victimes de la violence de la communauté « *Coloured* » sont les populations « *Coloured* » elles-mêmes.

En outre, il est important de noter que l'augmentation de la violence est un phénomène ressenti à toutes les échelles de la société et symbolisée par l'érection des fameuses « *gated communities* » dans les quartiers aisés du pays. La question, toutefois, reste celle du rôle de la transition politique dans l'augmentation perçue et statistique de la violence en Afrique du Sud. Selon Irvin Kinnes :

> Lors des périodes de transition politique, les liens du contrôle social se relâchent invariablement. Ce fut également le cas en Afrique du Sud en 1994. Le relâchement des contrôles sociaux, s'ajoutant à la désorganisation de la société et à l'incertitude politique, est d'autant plus propice à l'augmentation de la criminalité.[136]

Les propos du criminologue semblent se confirmer quand on les compare aux statistiques de la criminalité. Il semble en effet que depuis le passage à la démocratie, la violence soit une donnée quotidienne de la vie des sud-africains. Entre 1997 et 2000, le taux d'homicides en Afrique du Sud s'élevait à quelque 56 pour 100 000. En 2009, ce taux a toutefois baissé pour atteindre 39 pour 100 000, ce qui demeure malgré tout un des taux les plus élevés au monde[137].

Cependant, il semblerait que cet élan ne soit pas uniquement une donnée de la transition politique. Comme l'indique le chercheur Mark Shaw, on enregistre une montée du nombre d'homicides dans les townships sud-africains dès les années 1950. Selon lui, ce phénomène serait à la source d'une augmentation de plus de 76% de la population carcérale

---

[133] « Crime de proximité sociale ». C'est moi qui traduis.
[134] SAPS Crime Report 2010/2011 : 30.
[135] Thomson, JDS, « A Murderous Legacy » in *Crime Quaterly* n°7, 2004.
[136] Kinnes, Irvin : 2.
[137] Fourchard, Laurent : « *The Politics of Mobilization for Security in South African Townships* » in *African Affairs* (16 août 2011) : 2.

sud-africaine entre 1959 et 1969[138]. Cette tendance aurait continué, atteignant un pic entre le début des années 1980 et le milieu des années 1990[139].

Il convient donc de s'interroger sur ces chiffres. La violence enregistrée aujourd'hui est-elle le fruit de la transition démocratique ou s'inscrit-elle dans la continuité d'une violence propre à la société d'apartheid qui aurait du mal à se dissiper ? Nouveauté ou héritage, il semble toutefois que l'angle d'approche de la criminalité s'est transformé. D'une menace à confiner, il semble s'être changé en bête noire à combattre. En outre, il conviendra d'étudier la gestion du crime dans la Ville-Mère, entre nécessité sociale et besoin économique.

1. L'arc en ciel entaché : la violence comme bête noire de la démocratie sud-africaine

a) Criminalité et transition démocratique

L'enthousiasme mondial ressenti au moment du changement de régime est à la mesure des défis qui s'annoncent. Dans son discours inaugural prononcé à Pretoria le 10 mai 1994, Nelson Mandela déclare :

> Nous comprenons bien qu'il n'y a pas de voie facile vers la liberté. Nous savons bien que nul d'entre nous agissant seul ne peut obtenir la réussite. Nous devons donc agir ensemble en tant que peuple uni, pour la réconciliation nationale, pour la construction de la nation, pour la naissance d'un nouveau monde.
>
> Que la justice soit présente pour tous!
>
> Que la paix soit là pour tous!
>
> Que le travail, le pain, l'eau et le sel soient à la disposition de tous!
>
> Que chacun sache cela, car tant le corps que l'esprit et l'âme ont été libérés pour leur plein épanouissement!
>
> Que jamais, au grand jamais ce beau pays ne subisse l'oppression de l'un par l'autre et ne souffre l'indignité d'être le pestiféré du monde.
>
> Que règne la liberté!
>
> Le soleil ne se couchera jamais sur une réussite humaine si glorieuse.
>
> Dieu bénisse l'Afrique.[140]

[138] Shaw, Mark, *Crime and Policing in Post-Apartheid South Africa : Transforming under Fire*, David Philip Publishers (Cape Town, SA), 2002 : 2.
[139] Ibid : 17.

La rhétorique chrétienne qui émane du discours de Nelson Mandela ne cache pas les enjeux qu'il expose : justice, paix, réconciliation nationale et internationale, amnistie, réalisation des capabilités de chacun… Les enjeux sont de taille. Comme l'indique le président un peu plus haut dans son discours, le passage à la démocratie s'est effectué dans un climat de « paix relative »[141](comprendre, sans guerre civile). Toutefois, comme nous l'avons déjà indiqué, les niveaux de criminalité n'avaient cessé d'augmenter au cours des années 1980 jusqu'au moment de la transition. Les émeutes à caractère politique, comme celle de Soweto en 1976 et, plus tard, celle des étudiants au Cap en 1985[142], se mêlaient à une instabilité dans les quartiers sous le coup des activités de gang. Selon Tony Roshan Samara, ces dernières ont été soutenues, au tournant des années 1990, par le régime d'apartheid lui-même, qui utilisait les gangs comme des forces anti-insurrectionnelles. En outre, le gouvernement considérait les problèmes associés au trafic de drogue et à la violence des gangs comme des problèmes ne concernant que les populations noires et « *Coloured* » et donc de peu d'intérêt[143].

Aussi, au moment du passage à la démocratie, comme l'explique Dirk Van Zyl Smit, on reconnaissait l'existence d'une violence, mais celle-ci était comprise comme une conséquence de l'apartheid. De cette manière, on peut saisir l'amalgame réalisé par Joybelle S. et John P. qui interprétaient leurs actes comme étant essentiellement politiques : la criminalité dans son ensemble était comprise comme un acte de rébellion contre un état autoritariste violent. Les ajustements de la structure de gouvernance devaient donc apporter la solution au problème :

> On croyait alors que dans une Afrique du Sud démocratique, les taux de criminalité déclineraient progressivement et que la délinquance résiduelle pourrait être traitée avec un

[140]Discours inaugural du 10 mai 1994. http://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20090427.BIB3351/nelson-mandela-le-temps-est-venu-de-panser-nos-blessures.html (consulté le 5 juin 2012).

[141] Ibid.

[142] Suite au référendum de 1983 instituant un parlement tri-caméral laissant aux Indiens et aux « Coloureds » le droit d'élire leurs représentants, le pays s'embrase en 1984. L'atmosphère émeutière atteint Cape Town où le révérend « Coloured » Allan Boesak, militant de l'UDF et activiste anti-apartheid, tente le 28 août 1985 d'entamer une marche jusqu'à la prison de Pollsmoor pour réclamer la libération des prisonniers politiques. La manifestation est réprimée mais les combats continuent pendant plusieurs jours, provoquant la mort de 28 personnes.

[143] Samara, Tony Roshan : 93-94.

> système pénal juste, aligné sur les préceptes de la nouvelle Constitution et en imposant des peines relativement modérées.[144]

L'abolition de la peine de mort, en 1995 lors de l'arrêt S v Makwanyane prononcé par la Cour Constitutionnelle d'Afrique du sud est un symbole fort de la transformation du système pénal sud-africain vers une prise en compte des Droits de l'Homme.

Toutefois, la persistance et l'augmentation enregistrées de la criminalité laisse place à un pessimisme fondé sur une perception partagée, à tous les étages de la société sud-africaine, que la criminalité échappe au contrôle de l'Etat. Des faits divers, relayés par les médias, s'accumulent et contribuent à donner l'impression que le pays est submergé par une vague d'insécurité diffuse, mais bien réelle. Il semble que la violence qui n'a pas explosé au moment de la transition démocratique est bien présente mais s'exprime de manière plus latente, au quotidien. Jonny Steinberg retranscrit, par exemple, le procès du gang des Fleurs. En septembre 1996, cinq hommes dont quatre anciens prisonniers de Pollsmoor et un immigrant zambien, firent irruption dans une ferme de la banlieue de Niewoudtville (à la frontière entre les provinces du Cap Occidental et du Cap du Nord) et tuèrent trois personnes, dont une enfant de trois ans, et laissant un homme gravement blessé. Comme l'explique le journaliste, l'évènement a fait scandale non seulement pour la violence des exactions perpétrées, mais surtout pour l'aspect racialisé du crime. Sur les agresseurs, quatre étaient « *Coloured* » et un noir et les victimes étaient blanches :

> Dans l'imagination publique, les meurtres étaient vraiment choquants pour ce qu'ils laissaient envisager pour l'avenir. Les victimes n'étaient pas seulement blanches : il s'agissait de propriétaires fonciers. Les agresseurs étaient noirs et de soi-disant bandits. (…) Pour les personnes enclines à la dépression et au pessimisme, de tels meurtres suggéraient que nous devrions payer chèrement l'accord politique ordonné qui mit fin à la domination blanche ; le prix ne serait pas une guerre civile ouverte, mais un élan incessant, silencieux et inintelligible de piques envoyées depuis les marges de la nouvelle démocratie.[145]

Le procès du gang des Fleurs est également intéressant pour l'autre interprétation qu'en donne Jonny Steinberg, sur laquelle il conviendra de revenir. Toujours est-il que des faits divers de telle envergure ont contribué à maintenir un climat de relative peur de l'autre dans une Afrique du Sud en reconstruction.

Cependant, comme nous l'avons déjà évoqué, les forts taux de criminalité affectent également, voire plus, les populations désavantagées au sein des communautés elles-

[144] Van Zyl Smit, Dirk, « *Swimming against the Tide : Controlling the Size of the Prison Population in the New South Africa* » in Dixon, Bill et Van Der Spuy, Elrena (eds) : *Justice Gained ? Crime and Crime Control in South Africa's Transition*, UCT Press (Cape Town, SA), 2004 : 231.
[145] Steinberg, Jonny : 55. C'est moi qui traduis.

mêmes. Selon les chiffres des *National Injury Mortality Surveillance System* de 2000, 2002 et 2003, indiquent que la cause principale de mort chez les personnes noires et « *Coloured* » était l'assassinat, par balle dans plus de 50% des cas, tandis que chez les personnes blanches, il s'agissait d'accidents de la route[146].

Steffen Jensen fait état d'un autre fait divers représentatif de cette autre réalité du crime en Afrique du Sud. Il s'agit du kidnapping d'une enfant de quatre ans dans un township de Cape Town, Renata Ismail, enlevée à ses parents en mars 1999 alors qu'elle dormait dans sa chambre. Selon le sociologue :

> Le kidnapping symbolisait, d'une manière extrêmement concrète, la profondeur du ressentiment exprimé par les gens face aux taux de criminalité.[147]

Plus encore, c'est le profil supposé du kidnappeur qui intéresse l'auteur. Comme il l'indique, les affiches d'avis de recherche placardées à travers la ville représentaient la petite Renata souriante et en couleur, avec en contrepoint une copie du portrait-robot en noir et blanc d'un homme « *Coloured* » à l'air menaçant. Sous la photo de l'enfant, la légende était en anglais et sous le portrait de l'homme, elle était écrite en Afrikaans. Steffen Jensen y voit la perpétuation du stéréotype du *skollie* par-delà la transition politique. Selon lui :

> Dans la tête de beaucoup de personnes, l'enlèvement de Renata Ismail et les anxiétés de la transition ont convergé pour devenir un marqueur de l'Afrique du Sud après 1994 : un miracle arraché par des personnes dangereuses, l'innocence tuée à l'aube de la vie par des gens représentés par l'homme de l'affiche.[148]

L'analyse de Steffen Jensen est extrêmement fine et nous donne à voir le climat dans la période de l'après-transition. Elle offre un portrait d'une nation alertée par la hausse d'une criminalité touchant potentiellement tous les membres de la société. Si le pays a changé, il semble toutefois que le danger soit resté le même. Le *skollie* qui était une menace pour la société blanche sous l'apartheid continue de représenter un danger après 1994, mais cette fois pour l'équilibre de la démocratie. Le criminel essentiel continue de menacer l'intégrité de la nation, mais pour des raisons différentes. Si le *skollie* était la figure « maudite », mulâtre tragique résultat de la miscégénation sous l'apartheid, il est ici devenu cet être qui compromet l'idée même de la démocratie sud-africaine. « Le » criminel, et la « criminalité » (incompréhensible, puisque non liée à l'oppression d'apartheid) devinrent

[146] Données citées par Turrell, Rob : « *Murder and Capital Punishment after Apartheid* » in Dixon, Bill et Van Der Spuy, Elrena (eds) : 90.
[147] Jensen, Steffen : 20. C'est moi qui traduis.
[148] Jensen, Steffen : 20. C'est moi qui traduis.

rapidement les « bêtes noires » de la Nation-Arc-en-Ciel, allégories impalpables d'un désordre inintelligible et autodestructeur.

Lors de ma visite à Lavender Hill, je m'étais présentée comme une personne étudiant la criminalité dans la région du Cap Occidental. Au nom des personnes présentes à la *Ellen Pakkies Foundation*, Ellen Pakkies m'avait demandé de préciser ce que je voulais dire par « criminel ». Je me suis rendue compte de mon erreur, mais trop tard. J'avais adopté ce que je pensais être un vocabulaire académique, que je considérais comme relativement neutre. Pour les personnes présentes, je venais non seulement d'employer un terme « clinique », comme pour nommer une pathologie, mais qui les incluait presque nécessairement en tant que personnes « *Coloured* » vivant dans un township. Puisque « le criminel » est nulle part et partout à la fois, il était important pour eux que je reconnaisse qu'ils ne faisaient pas partie de cette catégorie. Avec le passage à la démocratie, « le criminel », représenté par la figure antithétique du *skollie*, est devenu l'ennemi public numéro un, car son comportement ne peut être compris que comme un comportement antisocial et non plus comme un geste de rébellion. Aussi, le comportement des autorités s'est également modifié rapidement. D'une compréhension politisée et historisante de la criminalité, le nouveau gouvernement en vient à considérer une approche populiste de type « tolérance zéro » face à un phénomène jugé incompréhensible.

b) « War ! » : l'Etat en berne face au crime

En mars 1997, le premier *Commissioner of Correctional Services*, Khulekani Sithole désigné par le gouvernement pour traiter la question des prisons a déclaré lors d'une conférence de presse que les criminels endurcis étaient des « animaux » qui « ne devraient plus jamais revoir la lumière du soleil ». Il avait alors proposé d'utiliser les mines désaffectées comme des prisons de sécurité maximum, un rappel amer des liens entre l'industrie minière sud-africaine et l'institution carcérale dans l'histoire du pays[149].

En 1999, le Ministre de la Sécurité Steve Tshwete, quant à lui, a répondu en ces termes à la question d'un journaliste qui souhaitait connaître son approche de la criminalité :

[149] Extrait de l'article « *Mineshafts mooted as super-prisons* » paru dans *Mercury*, le 5 mars 1997, cité dans Van Zyl Smit, Dirk, in Dixon, Bill et Van Der Spuy, Elrena (eds) : 232.

> La guerre ! Nous devons former un front uni par-delà nos rangs, car notre ennemi commun est le criminel, là, dehors.[150]

Ces propos illustrent l'attitude rapidement empruntée par le nouveau gouvernement face à la montée de la délinquance. La violence qui émane de ces quelques lignes peut être comprise comme une marque du populisme croissant d'un gouvernement en quête de légitimité. Ce qui choque ici, c'est la ressemblance entre la rhétorique populiste de ce responsable du gouvernement et celle, à l'époque, du gouvernement d'apartheid. Les efforts réalisés pour réformer le système judiciaire ont bien été mis en place, mais ils résistent à l'épreuve du terrain. Comme nous pourrons le voir, beaucoup d'éléments semblent indiquer la continuité des pratiques répressives de l'époque d'apartheid dans l'Afrique du Sud contemporaine.

En outre, les paroles de Khulekani Sithole et de Steve Tshwete montrent bien le revirement conceptuel opéré par l'ANC au pouvoir en quelques années à peine. En mai 1992, la conférence nationale de l'ANC menait à l'adoption d'un programme intitulé « *Ready to Govern*[151] » censé répondre aux défis auquel le nouveau gouvernement serait amené à être confronter une fois arrivé au pouvoir :

> La sécurité nationale était assurée par des moyens essentiellement militaires et para-militaires. Les effets de cette approche de la sécurité sont évidents : de hauts niveaux de violence et de criminalité, un déclin économique, des courses aux armements dans diverses régions, la déstabilisation et l'insécurité perpétuelle dans tout le sous-continent. (…)
>
> On considère ici le sous-développement, la pauvreté, le manque de participation démocratique et le bafouage des droits de l'Homme comme des obstacles graves à la sécurité des personnes. Et puisqu'ils donnent lieu de manière systématique à des conflits entre individus, communautés, et pays, ils mettent également en danger la sécurité des Etats.[152]

En 1996, le gouvernement nouvellement élu a mis en place la *National Crime Prevention Startegy*[153] (*NCPS*) comme partie intégrante d'un programme plus large intitulé la *National Growth and Development Strategy*[154] (*NGDS*). Le lien entre criminalité et sous-développement était alors clairement établi, et la *NCPS* devait mener à une réforme du système judiciaire, à un remaniement urbanistique visant à réduire la criminalité, à une

[150] Leggett, Ted : « *Mr Fix-it Tackles Crime : An Interview with Steve Tswhete* », Crime and Conflict, 17 (Printemps 1999). Cité dans Samara Tony Roshan: 36.
[151] « Prêt à gouverner », c'est moi qui traduis.
[152] C'est moi qui traduis. *African National Congress*, « *Ready to Govern* » (recommandations adoptées à la National Conference du 28 mai au 31 mai 1992), cité dans Samara, Tony Roshan: 34.
[153]« Stratégie nationale de lutte contre la criminalité », c'est moi qui traduis.
[154] « Stratégie nationale de croissance et de développement », c'est moi qui traduis.

action ciblée au sein des communautés pour lutter sur les causes profondes de la délinquance et à lutter contre le crime organisé. La *NGDS* sera abandonnée presque immédiatement dans le passage de la *RDP* au *GEAR*, et *NCPS* sera ajustée aux besoins du nouveau programme économique. La criminalité n'était plus comprise comme une conséquence du sous-développement mais comme un obstacle à la croissance et au développement économique du pays. L'enjeu était donc devenu de traiter la question de la criminalité dans l'optique de créer un environnement sûr pour l'épanouissement économique et d'attirer des investisseurs étrangers.

Comme l'indique Tony Roshan Samara, la *NCPS* a été mise en place de manière inégale, certains des objectifs, comme la réforme du système judiciaire ou le contrôle des frontières se voyant attribuer la priorité par rapport à d'autres, comme la gestion de la violence faite aux femmes et aux enfants. Selon lui :

> Après avoir compris que les forts taux de criminalité ne pourraient pas être abaissés de manière nette dans le court ou moyen terme, les élites politiques, que les pressions diverses les forçaient justement à réaliser cet objectif, commencèrent à mettre en place et promouvoir le *contrôle* du crime (…). Cela revient, ni plus ni moins, à une désolidarisation de la réduction de la délinquance et du développement social, le but étant à la place de minimiser les nuisances causées par la criminalité dans certains lieux et dans certains processus.[155]

Il convient donc de s'interroger sur les conséquences au niveau local de cette nouvelle approche nationale. Comment a-t-elle affecté les dynamiques sociales du Cap ?

2. Les politiques publiques de lutte contre la criminalité dans une métropole mondiale, entre populisme et agenda néo-libéral.

a) Sur le terrain : conséquences des politiques de lutte contre la criminalité chez les populations fragilisées

Richesse et pauvreté au Cap

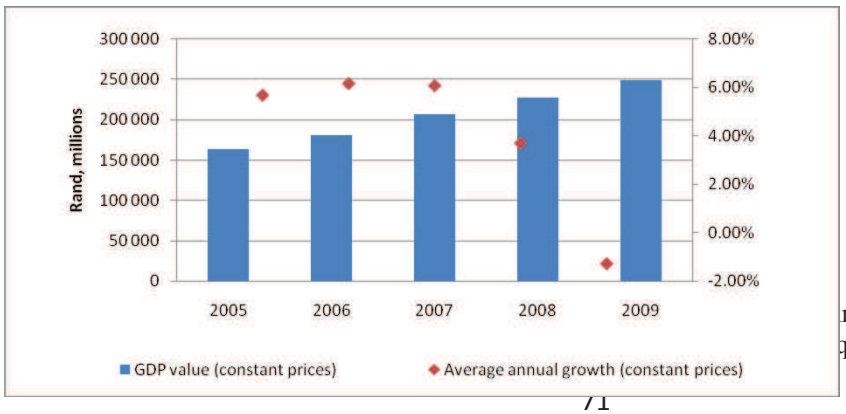
En septembre 2009, je pris le train avec des amis étudiants internationaux pour me rendre à Stellenbosch, petite ville touristique à quelques kilomètres de Cape Town, connue pour ses exploitations viticoles. Nous étant trompé de train sur le chemin du retour, nous sommes arrivés à la gare centrale du Cap après la tombée de la nuit. La gare était presque

[155] Samara, Tony Roshan : 37.

déserte alors qu'il ne devait pas être plus de 19h. Nous cherchions un moyen pour rentrer à notre résidence dans les quartiers sud près de l'Université du Cap. Une personne à qui nous avions demandé notre chemin nous a regardés avec des yeux effarés, avant de nous dire avec une voix alarmée qu'il fallait que nous rentrions vite, que le centre était un endroit dangereux après la tombée de la nuit : « C'est Cape Town ici, vous ne pouvez pas faire n'importe quoi ! » Il appela un taxi pour nous avant de héler une personne en charge de la sécurité qu'il somma d'attendre avec nous que notre taxi soit arrivé.

De retour à Cape Town en 2012, le « climat » dans le centre a grandement changé. La gare de Cape Town est aujourd'hui un bâtiment blanc et rutilant, on y marche sans se faire arrêter par des mendiants ou des enfants vous demandant à manger. Le centre-ville, s'il n'était sans doute pas aussi dangereux en 2009 que l'homme le suggérait, n'en est pas moins relativement sûr aujourd'hui. La présence de touristes, de cafés, et autres commerces et surtout l'absence de personnes pauvres (en comparaison avec 2009) renvoient au visiteur une image d'aisance et de sécurité.

Serai-ce là le résultat de l'enrichissement global du pays ? Rien n'est moins sûr. Si le Cap reste aujourd'hui une des villes les plus riches du continent africain, les inégalités demeurent. Au niveau national, l'Afrique du Sud a connu, entre 2005 et 2009 une croissance économique de quelque 3,5% par an. La région du Cap Occidental a connu à elle seule une croissance de plus de 4,5 % (4,1% pour la seule ville de Cape Town)[156]. La contribution de la ville au PIB réel de la région et du pays est plus grande que la part de population (avec plus ou moins 3,5 millions d'habitants en 2009, la ville représentait 66% de la population du Cap Occidental, et 7% de la population totale du pays). En 2009, sa contribution au PIB réel régional et national était respectivement de 71,10% et de 10,58%. Avec le passage de la Coupe du Monde de football, on peut émettre l'hypothèse que cette contribution persiste, si elle ne s'est pas accrue.



ronique, sans doute par un effet que de 2008.

Fig. 2 : PIB de la ville du Cap (en Rands) et croissance économique (en pourcentage) entre 2005 et 2009. Source : Quantec Research (Pty) Ltd. [157]

Toutefois, comme nous l'avons déjà évoqué, les chiffres du chômage restent extrêmement hauts (plus bas que la moyenne nationale actuelle de plus ou moins 25% mais supérieurs dans une perspective internationale). En outre, Cape Town possède des écarts de richesses très élevés. Son coefficient de GINI (indice permettant de calculer les écarts de revenus) en 2005 était de 0,67, ce qui est relativement moins haut que la moyenne sud-africaine, mais encore une fois bien supérieur à la moyenne des autres BRICS.

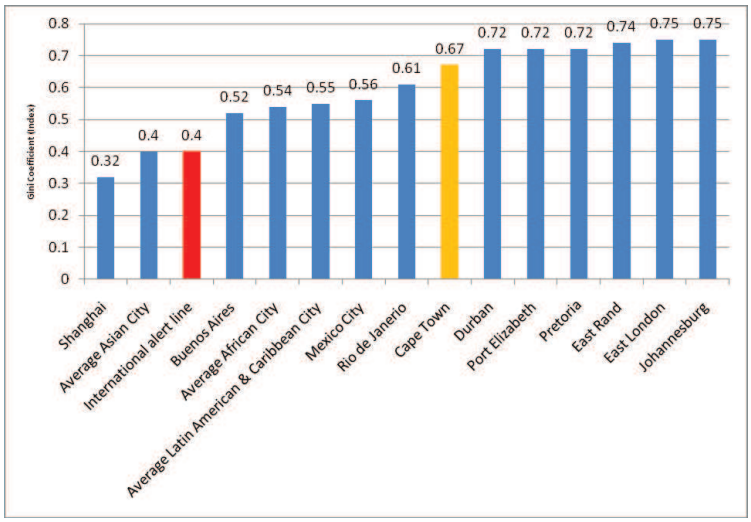


Fig.3 : Coefficient de GINI de la ville du Cap en 2005. Source : UN-HABITAT, Global Urban Observatory, 2008[158]

Selon le rapport cité, l'inégalité des revenus se fait sur une base raciale. Le revenu moyen d'une famille blanche est sept fois supérieur à celui d'une famille noire et trois fois supérieur à celui d'une famille « *Coloured* »[159]

Enfin, il semble que les niveaux de pauvreté enregistrés minimisent également les performances économiques de la ville, dont la majeure partie de la population ne profite pas des richesses produites chaque année. Selon un rapport de l'OCDE datant de 2008, 32% de la population vit sous le seuil officieux de pauvreté, établi à moins de 1 199 ZAR par mois

[157] http://www.capetown.gov.za/en/ehd/Documents/EHDEcon.pdf. Consulté le 6 juin 2012.
[158] Ibid.
[159] Ibid.

(plus ou moins 120 euros)[160] et 16% étaient atteints du Sida. Si la municipalité du Cap a permis, via des programmes d'amélioration ciblés sur l'accès aux services de base (93% des habitants avaient accès à l'eau courante en 2005 et 95% à l'électricité[161]), de diminuer la pauvreté, elle n'en demeure pas moins un souci constant pour la ville. L'amélioration des conditions de vie est une réalité statistique.

Sur le terrain, le ressenti est quelque peu différent. Les personnes interviewées continuent, par exemple, de vivre dans un grand dénuement. Peter John C., vivait dans l'annexe de la maison de son frère aîné, à Fisantekraal (un quartier pauvre de la banlieue de Durbanville) un abri en bois qu'il avait lui-même baptisé « ma maison à trous ». Il y vivait avec sa compagne et leur jeune bébé, et n'avait pas de toilettes. Jacky C. vivait quant à elle dans un bidonville :

> Et ils m'en ont donné, dans un bidonville, une place. Un endroit où on peut faire du feu, et où il faut faire du feu tout le temps. Pour manger, tu dois faire du feu tout le temps quand t'as besoin de quelque chose, de l'eau pour te laver, sinon tu dois mettre l'eau dans un seau et attendre au soleil, peut-être une heure, et après l'eau est…pas si chaude que ça, mais du moment que tu peux te laver…[162]

Des cinq personnes interrogées, seuls Tania et John P. avaient un travail stable et rémunéré. Joybelle S. travaillait comme bénévole auprès du *Hope Prison Ministry*, Jacky C. faisait partie du programme d'emploi des anciens prisonniers mis en place par la structure, elle travaillait comme couturière, et Peter John C. peinait à trouver un emploi pour soutenir sa famille. Leur condition d'anciens prisonniers jouait en leur défaveur, comme nous pourrons le voir, mais leur situation n'était sans doute pas isolée.

Pauvreté et criminalité : comment gérer la ville ?

Comme nous l'avons suggéré plus auparavant, la rhétorique du gouvernement face à la criminalité s'est modifiée. Cette dernière n'est plus considérée comme une conséquence du sous-développement mais avant tout comme un obstacle à la santé économique du pays. Au niveau local, l'étude de Tony Roshan Samara offre une analyse de la gestion de la criminalité dans l'agglomération du Cap. Selon lui, l'amélioration des conditions de vie des habitants de Cape Town est loin d'être un phénomène également réparti. Selon lui, la mairie du Cap aurait ciblé en priorité les aires géographiques bénéficiant d'une aura

[160] OCDE, *OECD Territorial Reviews : Cape Town, South Africa 2008*, OECD Publishing. Cité dans http://www.capetown.gov.za/en/ehd/Documents/EHDEcon.pdf. Consulté le 6 juin 2012.
[161] Ibid.
[162] Interview n°2, Annexe 2.

internationale. La controverse autour du stade de Cape Town construit à l'occasion de la Coupe du Monde de football en est un exemple frappant. En 2007, le bruit avait couru que le stade pourrait être construit dans le township de Khayelitsha. La mairie aurait préféré l'emplacement actuel dans le quartier de Greenpoint, plus près du centre-ville et du centre commercial V&A Waterfront, autre lieu fort de l'activité touristique du Cap. Toute anecdotique qu'elle soit, la polémique illustre la thèse de Tony Roshan Samara, qui discerne les traits d'un agenda « néo-libéral » dans la gestion de la ville. Selon le sociologue, les politiques de lutte contre la criminalité menées par la marie du Cap aurait adopté deux lignes de conduite - d'un côté un « assainissement » du CBD et de l'autre une politique courtermiste de type tolérance 0 dans les townships. Le *Integrated Development Plan* (IDP) un plan quinquennal lancé en 2002 (et reconduit depuis) met en évidence les secteurs prioritaires : la prévention de la criminalité, la lutte contre le sida, la promotion du développement économique et du tourisme, et l'accès aux services de base. A l'époque, le chef de la police du Cap, Mark Sangster avait souligné que la priorité revenait à la lutte contre la criminalité, elle-même divisée en quatre stratégies, soit l'assainissement du CBD, l'encouragement des investissements dans le CBD, l'optimisation des forces de l'ordre à disposition et l'augmentation de leurs capacités avec la création d'une police municipale (à ne pas confondre avec le SAPS national). Pour Tony Roshan Samara, les propos de Mark Sangster :

> [N]e font que refléter les priorités clairement établies par les documents d'urbanisme, soit l'accent mis sur la criminalité quand elle impacte le développement du centre mieux loti de la ville.[163]

Selon lui, cette politique est visible à l'œil nu, notamment avec le cas de la gestion du « problème des enfants des rues ». Au cours des années post-apartheid, l'ouverture des frontières au cœur même de la ville a rendu le centre-ville accessible à tous, notamment à des enfants venus des périphéries pauvres. Associant la peur de ces enfants voyous à celle plus ancienne du « *swart gevaar* » et en ce qui concerne le Cap, de la « *skollie menace* », il écrit :

> La réponse aux enfants des rues dans le CBD découle d'un affolement généralisé qui réarticule les tensions de race et de classe dans les termes d'une menace à l'ordre et mobilise des ressources (émotionnelles, organisationnelles, et financières) pour lutter contre cette menace. [164]

Le centre-ville aurait ainsi été peu à peu vidé de ces enfants, de manière parfois brutale (intimidations, coups, incarcérations) pour répondre aux besoins d'attractivité du CBD.

[163] Samara, Tony Roshan : 51. C'est moi qui traduis.
[164] Samara, Tony Roshan : 88. C'est moi qui traduis.

Pour le sociologue, le problème des enfants des rues n'aurait pas été réglé mais plutôt redirigé en « expulsant » presque littéralement les « éléments criminels » du centre-ville.

Si la grille de lecture de Tony Roshan Samara est presque uniquement orientée autour de la question économique et idéologique du néo-libéralisme, le constat empirique de « l'assainissement » du centre-ville s'impose. En outre, il trouve son écho au sein des communautés reléguées à la périphérie de ce centre. De leur côté, en effet, les habitants des Cape Flats accusent le coup de l'attitude « *tough on crime* » adoptée par les autorités. C'est vers elles que nous nous tournons désormais.

b) « They think we are the norm » : défiance face aux autorités dans les townships "Coloured"

Ma première rencontre avec Peter John C. a eu lieu dans le village de Fisantekraal, dans la banlieue de Durbanville, où il habite avec son frère depuis sa sortie de prison. Peter John C. est un homme de 27 ans. Comme beaucoup de jeunes « *skollie* » de la région du Cap, il s'est fait enlever les incisives supérieures[165]. Il porte à l'intérieur de son bras droit un tatouage d'une toile d'araignée au centre de laquelle se trouve le numéro 28. Quand il monte dans ma voiture pour me diriger vers chez lui, je me rends compte qu'il a un pansement à l'arcade sourcilière, qu'il peine à cacher avec une casquette. Il a également des points de suture au menton. Il me demande de l'excuser pour son état et m'explique qu'il n'a pas pu aller travailler à cause de ses blessures.

> Ça c'est ma rue, Langevaart. Tu sais cette bagarre, c'est parce qu'il y a ce gars qui terrorise les gens (…). C'est aussi un gangster, il vient aussi de sortir de prison. Ca faisait une semaine que j'habitais ici, et les gens ont commencé à venir se plaindre à propos de ce mec. Et…tu peux voir ça comme un acte de vigilance…ou vigilantisme…mais je suis allé voir le gars, on a commencé à s'engueuler, on s'est battu. Je l'ai amoché pas mal et puis son oncle est arrivé, il m'a attrapé par derrière et m'a maintenu à terre pendant que l'autre me tabassait. (Silence) Mais… je lui ai prouvé quelque chose. Parce que je me suis planté devant lui et je lui ai dit qu'il n'allait plus terroriser les gens. Les gens ici travaillent dur pour gagner leurs sous…tu vois ?...alors va gagner les tiens. Va terroriser les gens autre part. (…) Je dis pas que c'était bien de faire ce que j'ai fait, mais je sentais que je devais faire quelque chose. [166]

[165] Les raisons de cette pratique restent aujourd'hui assez obscures. Il semblerait que les jeunes hommes et les jeunes femmes « *Coloured* » l'utilisent en référence aux temps de l'apartheid où les « *Coloureds* » n'avaient pas accès aux soins dentaires. Comme les tatouages, l'absence de dents de devant serait un moyen d'afficher son appartenance à une catégorie sociale particulière de la population. Ces explications ne sont qu'une interprétation possible du phénomène et restent sujettes à caution.

[166] Interview n°1, Annexe 1.

Comme on peut le noter ici, Peter John C. n'est pas allé voir la police. Plutôt que de s'en remettre aux autorités, il a préféré aller voir le gangster pour en découdre, au risque de se faire sévèrement blesser. L'affaire lui aura coûté une nuit à l'hôpital et une semaine de travail, mais selon lui, il a fait son devoir de citoyen. Il poursuit :

> Si j'avais eu le titre de maire, j'aurais jamais pu faire ce que j'ai fait. J'aurais eu les tabloïd, genre : « Le maire de Fisantekraal tabasse un gangster ! » (rires) Mais j'ai l'impression que les maires ou les je-sais-pas-quoi d'aujourd'hui, ils parlent beaucoup mais ils ne font pas grand-chose.[167]

Réelle ou enjolivée, l'anecdote illustre néanmoins une réalité des Cape Flats : les habitants préfèrent se rendre justice eux-mêmes plutôt que de s'en remettre à la police ou aux autres autorités compétentes. Le sentiment exposé ici par Peter John C. est celui d'un désarroi face à l'incapacité perçue des représentants et des forces de l'ordre à agir pour le bien des communautés. Lors de ma visite à Lavender Hill, Melvin m'a également averti :

> Nous avons essayé d'écrire aux autorités. Nous sommes allés voir la police. Mais ils ne veulent pas nous aider, ils pensent que nous sommes la norme, et donc ils ne font rien.[168]

Comme nous l'avons déjà évoqué, Melvin se disait désemparé face au comportement de la police et la manière dont les enquêteurs avaient traité sa fille. Il semble que la défiance caractérise les relations entre les communautés des Cape Flats et les autorités appelées à les protéger. Ces deux témoignages, couplés avec celui d'Ellen Pakkies, donnent corps à la thèse du criminologue Rob Turell, quand il explique que la plupart des meurtres en Afrique du Sud sont commis au nom d'une justice personnelle, le recours à l'aide de la police étant considéré comme inefficace, voire contre-productif[169]. Cette hypothèse nous informe sur l'état des relations entre les communautés des Cape Flats, identifiées comme des zones indissociablement criminogènes et des forces de police critiquées pour leur inefficacité et leur violence.

Dès le passage à la démocratie, les Cape Flats furent pointés du doigt comme des zones à risques, qui requéraient des interventions particulières. Une des initiatives les plus précoces, en 1996, fut l'instauration des *Community Police Forum*. Cette dernière visait à encourager les résidents des townships à collaborer avec les forces de l'ordre, en créant des conseils d'habitants au sein des stations de police locales. Selon Steffen Jensen, elle se révéla rapidement inefficace :

---

[167] Interview n°1, Annexe 1.
[168] Conversation du 2 mars 2012. C'est moi qui traduis.
[169] Turell, Rob, in Dixon, Bill et Van Der Spuy, Elrena (eds) : 106.

> La police se plaignait que les résidents « ne se font pas entendre » et qu'ils « protègent les criminels ». Les résidents se plaignaient que la police ne faisait pas attention à leurs problèmes et qu'une grande partie des forces de l'ordre étaient corrompues. Les représentants du gouvernement se plaignaient que la police n'avait pas compris le principe de l'ilotage.[170]

Le sociologue relate même un cas, en 1997, où le frère d'un baron de la drogue de Heideveld devint président du CPF ce qui lui permit de lui transmettre des informations de première main.

Une autre initiative, la *Cape Flats Renewal Strategy* (*CFRS*), lancée en 2001, visait également à traiter le problème de la criminalité en profondeur en encourageant encore une fois la participation des membres des communautés à participer par le biais d'associations ou de groupes religieux et mettant l'accent sur les jeunes, vus comme des victimes potentielles plutôt que comme les auteurs potentiels de crimes. Ici encore, toutefois, une impression d'échec domine. Si la *CFRS* tentait dans sa théorie de remédier au crime par une action de long terme, en mobilisant les organisations de la société civile, il semblerait que la priorité ait été donnée à l'action de la police :

> Des critiques s'élevèrent venant des communautés des townships et de nombreuses organisations de la société civile concentrées sur la réduction de la criminalité, la réhabilitation et le développement, qui déclarèrent que l'exécution était dès le début orientée en faveur des priorités de la police, et que les efforts de prévention sociale de la criminalité perdaient face à des tactiques policières agressives et dissuasives qui s'appuyaient trop lourdement sur un usage massif de la force.[171]

Dix ans plus tard, les problématiques demeurent. Les cas d'abus attribués aux forces de l'ordre continuent d'alerter les autorités et témoignent des mauvaises relations qui persistent entre la police et les communautés qu'elle sert. Selon Tony Roshan Samara, ce symptôme est attribuable à une absence de changement entre la période d'apartheid et l'époque contemporaine :

> Les partisans d'une réforme de la police pointent du doigt le manque troublant de changement au sein des forces policières par rapport à l'époque précédente. (…) Dans la région du Cap Occidental, la continuité a été particulièrement prononcée car le National Party est resté au pouvoir bien après la période de transition.[172]

Sans pour autant minimiser l'importance des évolutions conjoncturelles subies par l'Afrique du Sud depuis la fin de l'apartheid, il semble en effet possible de mettre en évidence la rémanence de pratiques policières héritées de la période d'apartheid. La gestion de la criminalité en Afrique du Sud, que ce soit par le biais d'interventions

[170] Jensen, Steffen : 144. C'est moi qui traduis.
[171] Samara, Tony Roshan : 105. C'est moi qui traduis.
[172] Ibid : 148. C'est moi qui traduis.

policières ou dans le système pénitentiaire, est perçue comme un système punitif (trop ou pas assez selon les opinions) inadapté à résorber la violence qu'il semble encourager. Peter John C. raconte son expérience sous liberté conditionnelle :

> A un moment, j'ai dû aller faire une interview pour une chanson que j'avais enregistrée, *Gospel Gangster*, qui était dans le top 20 de la radio locale, mon chargé de liberté conditionnelle m'a refusé le droit d'y aller. (…) Il a dit « Ecoute, t'es pas ici pour enregistrer des disques. T'es ici pour faire ton temps. » Et moi j'étais là, mais nom de dieu, *man*, tu vois ? J'essaye de t'aider toi, à faire ton boulot ! (silence) J'essaye de faire de la prévention, parce qu'il vaut mieux prévenir que guérir. C'est pas nécessaire…ma façon de voir les choses c'est que c'est pas nécessaire pour les jeunes de ma communauté ici d'aller en prison, de vivre tout ce que j'ai vécu, puis de sortir et d'essayer d'être meilleur…de galérer pour avoir des choses meilleures dans la vie. (…) Pour moi ça n'avait aucun sens et ça m'a vraiment énervé, ça m'a rendu insouciant…ouais…les choses sont un peu allées de mal en pis à partir de là.[173]

Les appels contre les abus, la corruption, l'incompétence des policiers continuent d'alimenter la polémique, à tel point qu'en février 2012, le maire de Cape Town, Dan Plato a annoncé la mise en place d'une *Western Cape Community Safety Bill*. Cette dernière a pour but de détecter les schémas de conduite et pratiques des policiers, en identifiant les problèmes systémiques et en faisant des recommandations sur comment améliorer l'action de la police dans la province. Selon le maire du Cap, Dan Plato :

> Dans une démocratie constitutionnelle, il est capital que la police agisse en vertu de la loi et s'assure que les droits des citoyens sont respectés et protégés, et il est tout aussi important que la police soit responsable par rapport à la société qu'elle sert.[174]

Défiance et désarroi continuent d'alimenter les relations entre les communautés et la police. Cette dernière semble peu apte à faire face aux problèmes endémiques des Cape Flats et, devant la menace des gangs, l'usage de la force et l'incarcération massive s'imposent comme des solutions de court terme. Il convient donc de s'interroger sur les dynamiques qui mènent des Cape Flats aux prisons et de la prison à la réinsertion. C'est sur ces questions que nous nous portons à présent.

B. Le défi carcéral

Le « braai » est l'essence de la convivialité sud-africaine, dont le terme internationale de « barbecue » ne rend compte que trop partiellement. On « braai » dans les riches jardins du quartier de Sandton, dans la banlieue de Johannesburg, comme dans les

[173] Interview n°1, Annexe 1.
[174] « *New Bill will Boost Police Efficiency* », *Cape Argus*, 12 février 2012. http://www.iol.co.za/capeargus/new-bill-will-boost-police-efficiency-1.1238219#.T9cTC7Dr52B . Consulté le 12 juin 2012.

townships les plus défavorisés du Cap. Ces moments de socialisation s'avèrent être des lieux idéaux où « laisser traîner l'oreille » pour récolter du matériel sociologique, comme nous l'intime Denis Constant Martin dans son article « A la quête des OPNI (objets politiques non identifiés) »[175].

Lors d'un de ces braais, qui était tenu par un des membres de la société blanche aisée de la banlieue de Newlands, au Cap, je pus récolter les réactions mitigées que provoquait la mention de mon sujet de mémoire. « *So interesting* » pour certains, « *quite a complicated topic* » [176] pour d'autres, tous me témoignaient leur soutien avant de s'en retourner vers le buffet. Parmi toutes ces réactions polies, celle d'un jeune homme d'une vingtaine d'années retint mon attention. Arborant le mulet, coupe de cheveux à la mode chez les jeunes capetowniens « branchés », il me fixa d'un regard mêlé de défiance et d'incrédulité, comme pour voir si je n'étais pas en train de lui raconter un mensonge. Voyant mon sérieux, il enchaîna : « *Oh, wow, I would be too afraid* »[177]. Un de ses camarades de lycée, membre d'un groupe de rock chrétien affilié à une église protestante charismatique de la région, lui avait relaté l'histoire du concert qu'il venait de donner à la prison de sécurité maximum de Pollsmoor, figure emblématique de l'univers carcéral sud-africain :

> Ils y sont allés et ils ont tenu le coup. Ils ont tenu le coup tout le long de leur concert, pendant près d'une heure. Les prisonniers étaient accrochés aux barreaux et essayaient de les intimider en lançant des projectiles, des couteaux, et tout. Et eux ils ont tenu. Moi je n'aurais jamais osé. J'aurais eu trop peur.[178]

La façon dont ce dernier m'a raconté l'anecdote me semble illustrer la place symbolique qu'occupe la prison dans la société sud-africaine post-apartheid. L'institution y apparaît comme une zone de non-droit. Les prisonniers y règnent en maîtres et l'on s'y aventure à ses risques et périls. A aucun moment ce jeune homme n'a évoqué la raison pour laquelle ces jeunes rockeurs avaient décidé de donner leur spectacle. Considérant la difficulté matérielle et administrative de cette initiative, elle devait provenir d'un projet caritatif longuement muri, par ses organisateurs comme par les autorités en charge de la prison. On peut imaginer qu'elle pouvait même répondre à une demande de la part des prisonniers. Pourtant, ce qui transparaît dans ce récit, c'est bien l'impression que ces

[175] Martin, Denis-Constant : « À la quête des OPNI (objets politiques non identifiés). Comment traiter l'invention du politique ? », *Revue française de science politique*, 39e année, n°6, 1989 : 793-815.
[176] Conversation du 16 février 2012. « Très intéressant », « Un sujet très compliqué ». C'est moi qui traduis.
[177] Conversation du 16 février 2012. « Oh, dis-donc, moi j'aurais trop peur ». C'est moi qui traduis.
[178] Conversation du 16 février 2012.

artistes bénévoles ont réalisé un acte à la fois fou et courageux, tels ces dresseurs de lions qui, pour distraire les foules, allaient mettre leur tête dans la gueule de l'animal. Ces prisonniers « accrochés aux barreaux » (« *clutching the bars* ») sont en quelque sorte à l'image du fauve, des animaux dangereux et imprévisibles, qui, bien que domestiqués, pourraient à tout moment retrouver leur nature primitive et décider de mordre leur maître. Peur, désordre, animalité. La prison apparaît ici comme le point de cristallisation des angoisses d'une société en transition depuis une vingtaine d'années.

L'histoire ne s'arrête pas là, puisque je me suis rendu, une semaine plus tard, à la prison de Pollsmoor, l'une des cinq plus grosses prisons du pays, rebaptisée « *the notorious Pollsmoor* » (« la tristement célèbre »). Après que j'eus passé plusieurs barrières, puis éteint et confié mon téléphone portable à un gardien, on m'a introduit dans les bureaux de la prison pour mineurs – Medium A. J'avais, pour m'accueillir, le gardien Christopher Malgas et une de ses collègues, Maureen Benn, assistante sociale. Au détour de la conversation, je me suis aventurée à évoquer l'anecdote afin d'en connaître le fin mot. Ils avaient été témoins de la scène et ne se souvenaient pas d'un tel déferlement de violence. Qui plus est, le concert avait eu lieu à la prison pour mineurs, là où le jeune homme avait laissé entendre que le groupe s'était produit devant des prisonniers aguerris et assoiffés de sang.

Leurs commentaires n'en furent pas moins désabusés. En effet, je pus distinguer une forme d'indignation quant aux propos rapportés. Maureen Benn – interrogation toute rhétorique – me demanda si ce jeune homme était blanc. Je répondis que oui. Elle poussa alors un soupir agacé avant de poursuivre : « *that is typical* [179]». Selon elle, la prison pâtirait, en Afrique du Sud, des clichés raciaux qui lui sont rattachés. A l'entendre, ses « clients » (c'est ainsi qu'elle désignait les jeunes incarcérés) ne sont ni plus ni moins que des jeunes un peu chahuteurs et en manque de cadres (familiaux, moraux, institutionnels). Et de conclure : « *Besides, Coloured people don't listen to rock.*[180]».

Ainsi, on voit bien les tensions qui se dessinent au travers de ces rencontres. La prison en Afrique du Sud continue de représenter un point de cristallisation des questions raciales et sociales et à alimenter les peurs face à une criminalité en roue libre. Il convient donc de

[179] Conversation du 24 février 2012. « C'est typique ». C'est moi qui traduis.
[180] Conversation du 24 février 2012. « De toute façon, les personnes « Coloured » n'écoutent pas de rock'n'roll ». C'est moi qui traduis.

s'interroger sur les raisons de ce statut par-delà la transition démocratique en se penchant sur l'état de l'univers carcéral sud-africain.

1. Réformer les prisons ?

a) Justice réformée, prisons bondées

Comme nous l'avons déjà évoqué auparavant, la prison en Afrique du Sud a eu un rôle historique majeur dans les années de ségrégation et d'apartheid. Plus qu'un garde-fou, elle servit de réservoir de main d'œuvre, d'instrument d'oppression politique et d'institution de redressement dans le cadre du « Welfare State punitif » vis-à-vis des populations « *Coloured* ». Au sortir de l'apartheid, la prison représentait le lieu de toutes les conquêtes. La libération de Nelson Mandela laissait envisager aux personnes derrière les barreaux qu'une liberté était possible. Selon une personne interviewée par Jonny Steinberg :

> Quelques jours avant la libération de Nelson Mandela (…) les prisonniers d'Helderstroom ont commencé à se préparer pour leur propre libération. Ils pensaient vraiment que quand le vieil homme sortirait, les portes des prisons s'écrouleraient.[181]

John P. fait part d'une autre expérience. Après s'être fait arrêter pour vol, il fut condamné à trente ans de prison en 1991. Quand je lui fis remarquer la proximité avec le changement démocratique qui s'annonçait, il me répondit :

> En fait, mon ami m'a dit qu'il y allait y avoir un gouvernement intérimaire…et…de nouvelles choses vont se produire…et…tous les prisonniers vont être libérés…Mais je savais que j'allais rester parce qu'on m'avait condamné après avoir été attrapé sur le fait (…) donc je savais que ce n'était pas pour moi. Je me suis dit que je pourrais avoir du sursit ou peut-être être amnistié, mais je ne serais pas libéré.[182]

John P. avait fait preuve de plus de discernement quant à la réalité de la situation. Pour beaucoup de prisonniers, ces espoirs ne se réalisèrent pas.

Comme l'indique Dirk Van Zyl Smit, le gouvernement d'apartheid avait pris pour habitude, aux abords de la transition politique, de manipuler les nombres de prisonniers pour les maintenir à des niveaux maîtrisables, et cela via deux « techniques ». D'une part, les autorités carcérales bénéficiaient d'un droit d'ingérence leur permettant de mettre en place des politiques de libération des prisonniers plus ou moins structurées. D'autre part, des

[181] Steinberg, Jonny : 247. C'est moi qui traduis.
[182] C'est moi qui traduis.

campagnes d'amnisties, à l'occasion d'évènements politiques, comme l'élection d'un nouveau président, ou l'anniversaire de la République d'Afrique du Sud. On apprend ainsi que pas moins de 30 179 prisonniers furent relâchés grâce à une amnistie prononcée le 10 décembre 1990[183]. On pourra également citer l'emploi de châtiments corporels pour remplacer les petites peines de prison. John P., aux commencements de sa carrière criminelle a, par exemple, été condamné à recevoir six coups de bâtons.

Les espoirs entretenus par les prisonniers de voir leurs condamnations révoquées ou amnistiées s'avéraient donc justifiés par les pratiques de l'ancien régime. Si des processus d'amnistie eurent bien lieu, notamment en 1994 au moment de la mise en place du nouveau gouvernement ou encore du quatre-vingt-quatrième anniversaire de Nelson Mandela, ceux-ci ne résultèrent pas dans la « mise à mort » programmée de l'institution carcérale d'apartheid. L'amnistie des prisonniers, au moment où la montée de la criminalité commençait à alimenter une angoisse nationale, ne fut pas ou peu soutenue par l'opinion.

En outre, comme l'indique Amanda Dissel, les procédures d'amnistie ou de pardons exceptionnels, de par leur nature ponctuelle et erratique, ne purent avoir de conséquence sur l'autre démon qui se profilait au moment de la transition politique : la surpopulation carcérale[184]. Dès 1994, la surpopulation des prisons s'impose comme une donnée de la nouvelle ère politique. Le 31 janvier 1995, la population carcérale totale d'Afrique du Sud était de 116 846 personnes, pour une capacité totale de 96 361 personnes. Le 31 juillet 2002, elle était de 177 620 personnes, pour une capacité totale de 110 175 personnes. Ainsi, il apparaît qu'en 1995, les prisons sud-africaines étaient surpeuplées à 121% et en 2002, à 161%[185]. Cette surcharge pondérale chronique du système carcéral sud-africain est, selon les avis partagés de spécialistes comme Dirk Van Zyl Smit, Amanda Dissel ou encore Lukas Muntingh imputable à l'orientation prise par le système judiciaire dans son ensemble, plus qu'à la seule hausse de la criminalité.

Il est indéniable que le processus carcéral a bien été perçu comme un enjeu de taille au moment de la transition démocratique. En 1995, un livre blanc alternatif sur la réforme des prisons publié par le *Penal Reform Lobby Group* pour discuter des propositions de réforme

[183] Van Zyl Smit, Dirk, in Dixon, Bill et Van Der Spuy, Elrena : 234-235.
[184] Dissel, Amanda, et Ellis, Stephen : « Ambitions réformatrices et inertie du social dans les prisons sud-africaines », *Critique internationale* n°16 - juillet 2002 : 147.
[185] Van Zyl Smit, Dirk, in Dixon, Bill et Van Der Spuy, Elrena : 229. Ces chiffres sont une moyenne nationale, c'est-à-dire qu'ils ne rendent pas compte de la réalité des prisons au cas par cas. La seule prison de Pollsmoor est actuellement surpeuplée à plus de 200%, par exemple.

avancées par le *DCS* un an auparavant. Il proposait notamment d'orienter le système vers des peines moins lourdes et de promouvoir la réinsertion des prisonniers comme objectif principal du *DCS*[186]. L'article S 35(2) de la Constitution de 1996 édicte que les personnes incarcérées ont droit à « des conditions de rétention compatibles avec la dignité humaine » et constitue une base de la reconnaissance des droits des détenus. L'abolition de la peine de mort, la suppression des châtiments corporels, de l'isolement et la déségrégation des établissements constituent également des avancées sur ce point. En 1998, une Inspection judiciaire indépendante des prisons, présidée par un magistrat-inspecteur fut créée pour s'assurer du respect des droits de l'homme au sein des prisons et récolter les plaintes des prisonniers. Ainsi, on voit bien que l'importance de modifier la matrice idéologique du système carcéral a été prise au sérieux dès les premières années de la transition. La prison sud-africaine est officiellement passée d'un système dissuasif et punitif vers un système plus doux et orienté vers la réinsertion et le respect des droits des prisonniers.

Dans les faits, cependant, ils semblent que les réformes et les moyens mis en place pour les appliquer n'ont pas permis d'améliorer le système carcéral. Le *Correctional Services Act* de 1998 visant à réformer dans son ensemble le système sud-africain ne fut réellement adopté qu'en 2004 et beaucoup de clauses de l'ancienne loi de 1959 sont restées en activité entre temps. En outre, la diversité des orientations prises à partir de 1994 rend la situation parfois illisible. Entre volontés réformatrices et populistes, les gouvernements de la période post-apartheid ont peiné à mettre en place des mesures claires quant à la réforme du système carcéral. La gestion des dates de sortie de prison en est un exemple et illustre de la complexité du système législatif qui la concerne. En 1993, l'ancienne méthode de libération des prisonniers - qui pouvaient jusqu'alors prétendre à être relâchés après avoir servi les deux tiers de leur peine - fut remplacée par un système de points pour bonne conduite, dont la valeur serait décidée par un conseil de fonctionnaires de l'administration pénitentiaire. Fortement critiqué pour sa nature arbitraire, la méthode par crédits fut abolie par le *Correctional Services Act* de 1998, mais continuera d'être utilisée jusqu'en 2004. Aujourd'hui, les crédits sont abolis mais peuvent être sollicités sous certaines clauses. En outre, on enregistre un allongement des peines minimum requise avant la demande de liberté conditionnelle pour les peines à perpétuité, de dix ans avant 1987, à vingt ans en

[186] Van Zyl Smit, Dirk, in Dixon, Bill et Van Der Spuy, Elrena (eds) : 231.

1994 puis vingt-cinq ans depuis 2004[187]. Cette augmentation est imputable à une perception partagée par l'opinion sud-africaine que la Justice ne serait pas assez dure avec les condamnés.

Ces vas et viens et multiples subtilités rendent la lecture du système de liberté conditionnelle compliquée voire indémêlable pour les non-juristes. Elles nous informent toutefois sur les difficultés représentées par la réforme des lois pendant la transition. In fine, le constat réalisé par les spécialistes cités, est que la réforme du système correctionnel a mené à une complexification du système de liberté conditionnelle, à l'origine du maintien d'un nombre croissant de personnes en prison depuis 1994. D'autres freins, comme l'incarcération systématique – ce que Lukas Muntingh décrit comme une « obsession » sud-africaine – même dans le cas d'infractions mineures contribuent également à l'augmentation des effectifs dans les prisons sud-africaines. La lenteur de la Justice ainsi que le prix de la caution (fixé à 1000 ZAR, soit 100 euros) ont été dénoncé pour leur influence, à l'augmentation du nombre de prisonniers en attente de jugement dans les prisons, cette attente pouvant parfois dépasser deux ans. Si la personne emprisonnée n'avait pas ou peu de lien avec la délinquance, le passage en prison ne peut que contribuer à accélérer la situation, car, comme l'indique Lukas Muntingh :

> Les prisons sont des institutions violentes et il n'y a aucune preuve qui indique que l'emprisonnement contribue à réduire la criminalité ou le risque de récidive. Au contraire, tout tend à montrer qu'il a l'effet inverse.[188]

C'est vers une étude de ces « institutions violentes » que nous tournons désormais notre attention.

b) Le DCS en détresse

Au niveau national, le Cap Occidental fait figure de « mauvais élève » de la question carcérale sud-africaine. Selon les estimations démographiques de milieu d'année pour 2011, avec 5 287 863 habitants recensés, représente 10,45 % de la population nationale totale[189].

---

[187] Pour plus d'informations, voir Ballard, Claire, « *Parole in South Africa : understanding recent changes* », cspri newsletter, n°40, janvier 2012. http://cspri.org.za/publications/newsletter/CSPRINewsletter-No40Jan2012.pdf. Consulté le 13 juin.

[188] Muntingh, Lukas, « *Youth crime and violence – some perspectives from the prison reform sector* », HSRC Roundtable discussion on youth crime and violence, 13 mai 2008 : 3. C'est moi qui traduis.

[189] *Statistical release*, "*Mid-Year Population Estimates*", *South Africa Statistics* : 2.http://www.statssa.gov.za/publications/P0302/P03022011.pdf (Consulté le 14 juin 2012).

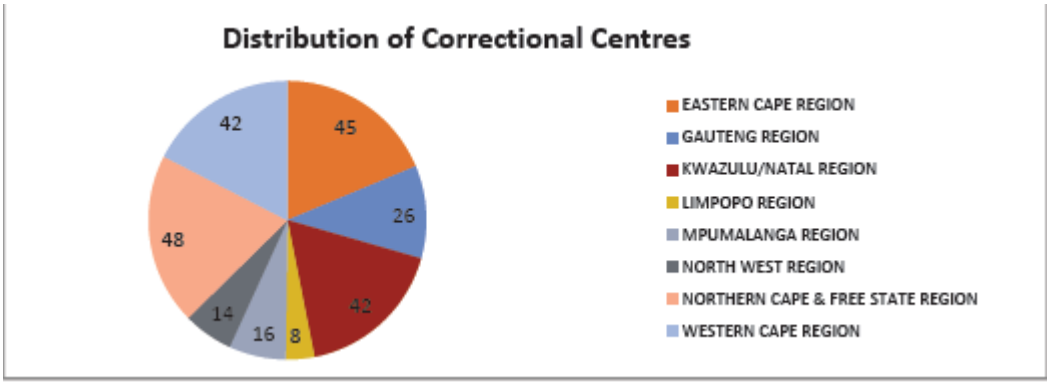


Figure 4 : Distribution par région des établissements pénitentiaires. Source : *Judicial Inspectorate for Correctional Services Annual Report 2010/2011.*

Or, comme le montre ce diagramme tiré du rapport du *Judicial Inspectorate* de 2011, la région abrite 42 établissements pénitentiaires, sur un total de 241 établissements, soit plus de 17% au niveau national. Le Cap Occidental se trouve à la troisième place derrière le Cap Oriental et le Gauteng.

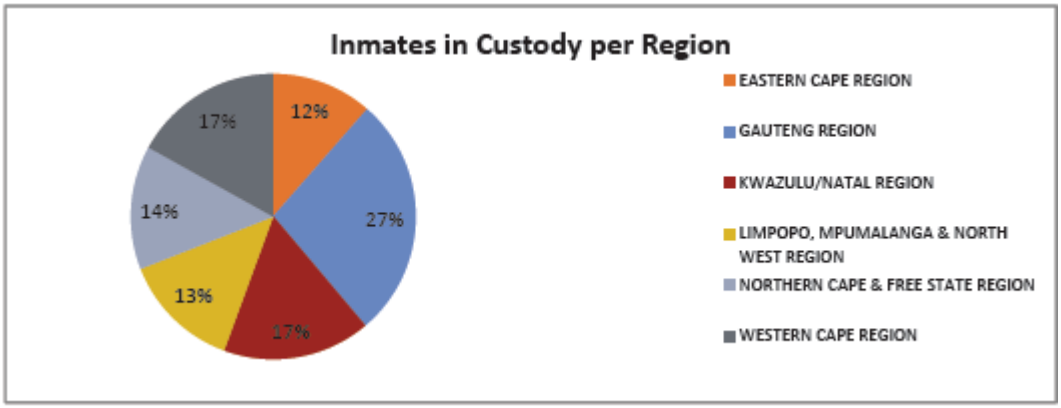


Figure 5 : Pourcentage de détenus par région. Source : *Judicial Inspectorate for Correctional Services Annual Report 2010/2011.*

En outre, elle regroupe 17% de la population carcérale nationale totale. On pourra remarquer que dans les deux graphiques présentés ici, le Cap Occidental présente des chiffres égaux à ceux du Kwazulu-Natal. Cependant, cette région représente 21,39% de la population sud-africaine totale, soit dix fois plus que le Western Cape [190]. Ainsi, il semble que la région du Cap Occidental présente une sur-proportion de personnes emprisonnées[191].

On sait également que les « Coloureds » représentent une majorité écrasante de la population carcérale dans la région du Cap Occidental. Selon une étude datant de 2002, entre 1994 et 2000, 77% des personnes emprisonnées étaient « *Coloured* », alors qu'ils

[190] Ibid.
[191] Cette conclusion ne tient pas compte du nombre de prisonniers condamnés et transférés depuis ou vers d'autres régions.

représentaient 54% de la population totale dans le Western Cape[192]. Les raisons de cette surreprésentation seront discutées plus avant dans la dernière section de cette étude.

La question ici est de connaitre les conditions de vie des détenus et leur expérience de la vie en prison. Comme nous l'avons déjà évoqué, la prison de Pollsmoor est une prison notoirement connue pour la dureté de ses conditions de vie. Sur les cinq personnes interviewées, toutes ont fait part des difficultés qu'ils y ont connues. Pour Joybelle S., les conditions de vie en prison sous l'apartheid étaient meilleures que celles d'aujourd'hui :

> La prison reste la prison…mais ouais, apartheid ou pas apartheid (...). C'est juste que maintenant…les noirs aussi ont du pain, tout le monde est dans une même cellule, il y a tout ce truc des droits des prisonniers maintenant…*ag* ! C'est tout ce qui a changé, en fait. Ils n'ont pas le droit de te tabasser, ils n'ont pas le droit de te mettre au régime, de te priver de nourriture, et tout ça…mais il n'y rien de différent. La prison, c'est toujours la prison. On t'enlève tes privilèges, on t'enferme à la même heure, tu manges à la même heure…Je veux dire, maintenant, de retourner à la prison, je ne voudrais plus y être. Dans la section où je restais, tu pouvais voir ce qui se passait dans les couloirs, maintenant c'est tout barricadé, une fois que t'es dans ta section, tu peux plus bouger (…) Sous l'apartheid, on avait un service religieux tous les matins avant le petit-déjeuner, on mangeait dans un réfectoire, aujourd'hui ils savent même pas ce que c'est. (…) [I]ls n'ont même pas de table sur laquelle manger. Ils mangent dans les cellules, c'est pour ça qu'elles sont pleines de cafards ! Nous on avait pas le droit de rapporter de la nourriture dans nos cellules…sous l'apartheid…la prison était propre ![193]

On peut distinguer dans les propos de Joybelle S. cette sorte de nostalgie du temps de l'apartheid mise en évidence par les sondages d'afrobarometer.org cités précédemment. Toutefois, ce qu'elle décrit des conditions de vie dans les prisons semble soutenu par les témoignages des autres personnes interviewées. Tous, hommes et femmes, s'accordent à dire que la prison est un univers particulièrement violent malgré les réformes et l'orientation idéologique prise par le *DCS*. Cette violence peut être mentale - Joybelle S. m'a raconté que certaines détenues femmes, qui n'ont pas le droit de fumer dans leur cellule, cachent du tabac dans leur vagin au retour de leur procès et son forcées de s'accroupir nues pour vérifier qu'elles n'ont rien sur elles, au risque de se faire taper dessus si elles n'obéissent pas. Mais la violence est surtout physique. Tania raconte :

> T : Un jour, en prison, on m'a tapé dessus. Une femme m'a frappé la tête à coups de balais. J'ai toujours la cicatrice quelque part sur mon crâne … j'ai trois points de suture ici.
> LP : Que s'est-il passé ?

[192] Dissel, Amanda, et Kollapen, Jody, « *Racism and Discrimination in the South African Penal System* » Rapport de recherché rédigé pour *Penal Reform International* et le *Centre for the Study of Violence and Reconciliation*, Avril 2002 : 31.
[193] Interview n°3-b), Annexe 3.

> T : Ma mère m'a rendu visite, et quand je suis revenue j'avais pas mal de cadeaux dans les mains, des paquets et tout … et elle voulait savoir ce qu'il y avait dans les paquets. Et moi je lui ai dit « Non, je ne vais pas te dire ce qu'il y a dans ces paquets » et elle voulait que je lui donne des trucs, et moi je lui ai dit « Pas question, je ne vais pas te donner des trucs à moi, c'est ma mère qui me les a apportés ». Et puis (silence) avant que j'ai pu dire ouf, elle m'a attaqué par derrière avec un balais et elle m'a tapé sur la tête, donc on a commencé à se battre. Et…euh…quand la gardienne est arrivée…c'est moi qui avais le dessus donc la gardienne a pensé que c'était moi qui avais commencé la bagarre et donc ils m'ont enfermée et ma tête saignait et ils l'ont laissée partir. [194]

Tania fait ici part d'une expérience qui est loin d'être exceptionnelle. Dans les cellules bondées des prisons (les prisons du Western Cape sont surpeuplées à quelques 142 % et Pollsmoor Max à 227%) les altercations entre détenus sont monnaie courante. Jacky C. décrit quant à elle les violences subies par les nouvelles détenues quand elles arrivent en prison et se font voler leurs chaussures et leurs bijoux. Dans les sections masculines, cette violence est accrue par le problème des gangs. Aussi rationnalisée et institutionnalisée qu'elle soit, la violence exercée par le Nombre continue d'empreindre l'atmosphère des prisons. Le témoignage de John P. sur une bataille ayant eu lieu dans les années 1980 illustre la violence qui peut être déchaînée au nom du Nombre :

> On m'a poignardé, j'ai cru que j'allais mourir. Les 26 et les 28 se sont battus. Dans les années 1980 (…) Yo…c'était…je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé. Je me suis évanoui. Et le centre de la cellule et les couloirs, étaient pleins de sang et les gardiens sont venus avec leurs chiens, et, yo ! Je me souviens, un chien m'a mordu. Par derrière il m'a mordu. Yo, c'était…c'était un vrai massacre ce jour là.[195]

Il raconte également l'assassinat d'un membre des 28 par deux 26 lors d'un transfert de prison à prison :

> Il y avait un gars du gang des 26, John Jagers, il a aussi été condamné à mort. Lui et son ami Troptrop, ils ont tué un gars, de la prison de Worcester…de Pollsmoor à Worcester…à Brandvlei. Et ils ont tué le gars avec une brosse à dents taillée en pointe et ils l'ont poignardé à mort, un membre du 28. Et quand le camion est arrivé à la prison de Brandvlei, ils ont vu le sang couler du van, et ils ont même pas ouvert le van, il est retourné direct à Pollsmoor et ils l'ont ouvert là. Et le gars était déjà mort.[196]

Les personnes interviewées font également état d'une violence dirigée contre les détenus par les gardiens. Selon Joybelle S., les gardiens noirs feraient preuve de racisme envers les détenus « *Coloured* » et blancs :

[194] Interview n°4-b), Annexe 4.
[195] Interview n°5-b). Annexe 5.
[196] Ibid.

> Juste avant Noël, j'ai eu cette gardienne, une gardienne « Coloured » elle m'a raconté que quatre gardiens noirs ont frappé une fille « *Coloured* », ils l'ont tabassée avec une tasse derrière l'oreille. On a dû l'envoyer en urgence à l'hôpital pour des points de suture.[197]

Cette perception semble validée par les recherches d'Amanda Dissel et Jody Kollapen mais ne serait pas uniquement le fait des gardiens noirs :

> Tous les prisonniers [interviewés] ont reconnu qu'en cas de besoin ou dans une situation de stress émotionnel ils iraient plus volontiers voir un gardien de leur propre groupe ethnique ou racial. Ils attribuent cela à en grande partie à leur envie de parler à une personne qui comprenne leur culture et leur langue. Mais ils font également tenir ce comportement au fait que les gardiens sont plus enclins à favoriser des membres de leur propre groupe.

Ce qu'Amanda Dissel et Jody Kollapen décrivent, ce n'est pas la naissance d'une « nouvelle » forme de racisme exercée par la nouvelle majorité, mais plutôt une perpétuation de fidélités selon les catégories raciales du temps de la ségrégation et de l'apartheid.

Ainsi, ces témoignages font bien état de changements au sein de l'organisation de la vie dans les prisons (démilitarisation, déségrégation, droits des détenus) mais aussi du maintien de certaines « habitudes » (comme la violence des autorités et le racialisme qui prévaut aux interactions entre les personnes) et l'avènement de réalités nouvelles comme la violence entre détenus et les conditions de vie délétères dans les cellules bondées.

Ces témoignages dressent donc un portrait peu flatteur de la prison dans le Cap Occidental. Tous ont confié les émotions vives qu'ils avaient ressenties au moment de rentrer en prison. Jacky C. décrit les larmes qu'elle a versées, Joybelle S., pourtant une femme au caractère d'acier, m'a dit avoir eu peur sa première nuit en prison, tout comme John P.. Pourtant, il semble également que les personnes interviewées, notamment Peter John C. qui dit avoir commis l'acte qui l'a envoyé en prison avec l'intention de se rendre à la police, ont également fait part d'un sentiment paradoxal : malgré la « peur » de la prison, ils étaient tous plus ou moins préparés à l'idée de s'y rendre. La conscience de participer à des activités répréhensibles par la loi peut servir d'explication, mais elle il existe sans doute des raisons plus profondes qu'il convient d'étudier.

[197] Interview n°3-a), Annexe 3.

2. La prison comme horizon, et après…

a) La prison, étape obligée ?

La question de savoir pourquoi autant de « *Coloureds* » se trouvent en prison reste ouverte. Les données statistiques ne parviennent pas à rendre compte des processus qui mènent à la criminalité, puis à la prison, puis de la prison à la réinsertion et au risque de récidive. Il convient donc de s'interroger sur les raisons discernables dans les données récoltées.

Il nous faut tout d'abord nous défaire de notions qui impliqueraient une interprétation essentialiste du phénomène. Nous reconnaissons ici que l'identité « *Coloured* » est une construction sociale, comme toute identité individuelle ou collective, et ne saurait rendre compte d'une « nature » ou d'une « essence » attribuable à un groupe ou une personne distincts. En revanche, il est possible d'affirmer que l'identité, toute construite qu'elle fut, est bien vécue comme une réalité par les personnes interviewées. De même, la catégorie de « criminel » ou « délinquant », comme nous l'avons montré avec le cas du « *skollie* » correspond également à une construction socio-légale et ne saurait définir la « nature » ou « l'essence » d'une personne ou d'un groupe de personnes.

Le but recherché est de comparer les trajectoires de ces hommes et de ces femmes, et de mettre en évidence un ou des processus semblables. L'hypothèse ici, est que les personnes interviewées, si elles reconnaissent avoir agi de manière volontaire et assument les conséquences de leurs actes, n'en ont pas moins été influencées par des phénomènes sociaux et historiques particuliers. Toutes semblent avoir subi des traumatismes d'enfance particulièrement violents et avoir été confrontées à la criminalité ou à d'autres « comportements déviants » de manière précoce. Enfin, il semble que la prison, notamment chez les hommes mais également chez les femmes, leur est apparu dans une certaine mesure comme un horizon plausible, voire évident.

Les personnes interviewées ont tout d'abord fait part des conditions de vie pendant leur enfance. Toutes sont nées sous l'apartheid, mais seuls Joybelle S. et John P. ont connu l'univers carcéral d'avant la transition politique. En outre, seuls Joybelle S., John P. et Jacky C. (respectivement nés en 1951, 1961 et 1963) ont vécu les années dites « silencieuses » de l'apartheid, la décennie entre le massacre de Sharpeville en 1960 et les

émeutes de Soweto en 1976. Ils ont connu la domination par le biais du travail de leurs parents qui travaillaient tous pour des personnes blanches. John P. raconte les sentiments ambigus qui ont animé son enfance :

> (…) J'adore les Blancs, mais…c'était juste ce truc politique que je…Parce que je travaillais pour les Blanc, je travaillais…quand j'étais jeune garçon je travaillais dans leurs jardins. Ma grand-mère travaillait pour des personnes blanches à Pinelands. Et…et…et…Je les adorais tout simplement, parce qu'ils étaient si gentils. Mais dans mon cœur, plus j'allais vers l'adolescence, plus je sentais juste que je devais voler les Blancs.[198]

Tania et Peter John C. n'ont pas connu ces années et n'ont pas partagé les mêmes souvenirs. En revanche, les cinq personnes ont en commun d'avoir eu des enfances extrêmement mouvementées. Les parents de John P. étaient tous deux dépendants à l'alcool et au *mandrax* (l'ancêtre du « *tik* »). Joybelle S. n'a pas connu son père et sa mère l'a confiée à deux membres différents de la famille entre lesquelles Joybelle devait aller et venir, jusqu'à ce qu'elle s'enfuie pour vivre dans les rues. Le traumatisme de se voir enlever ses enfants à la naissance doit également être pris en compte, même si selon elle, son « esprit rebelle » a débuté bien avant cet épisode. Peter John C. fait état, quant à lui, de la violence conjugale dont il a été témoin et victime. Son père, très strict, le battait ainsi que sa mère et ses frères et sœurs. En outre, comme Joybelle S., il a été confié à d'autres membres de la famille (en l'occurrence, sa grand-mère) ce qui l'aurait à terme, comme Joybelle S. l'a évoqué, poussé à fuir le domicile familial à l'adolescence. Tania, qui, selon Joybelle S. vient d'une « famille décente », a également été confiée à son oncle et sa tante. Violée par son cousin, elle s'est enfuie de chez elle et a également commencé à vivre dans les rues et à consommer de la drogue. Enfin, Jacky C. est la seule à décrire une enfance heureuse. Elle n'a jamais connu son père, qui est mort d'un accident dans la mine où il travaillait, mais raconte s'être très bien entendu avec sa mère jusqu'à sa mort. C'est cet évènement qui, selon elle, l'a mené à débuter sa « carrière » criminelle. Ainsi, les personnes interviewées ont toutes fait part d'évènements potentiellement traumatisants qui se sont produits dans l'enfance ou à l'adolescence. Abandon, violence conjugale, viol, perte d'un être cher ou encore exposition aux drogues font partie du passé (et parfois du présent) des personnes interviewées.

Toutefois, si ces facteurs facilitent sans doute le passage à la criminalité, ils ne permettent pas de l'expliquer. Un autre facteur serait celui d'une proximité avec des milieux propres à provoquer le passage à l'acte. Pour Joybelle S., la confrontation à

[198] Interview n°5-a), Annexe 5.

d'autres jeunes considérées comme potentiellement délinquantes à la *school of industry* l'aurait familiarisée au milieu des voleurs. Pour John P. et Peter John C., c'est la présence de personnes appartenant à des gangs dans leur entourage (familial, pour John P., social, pour Peter John C.) qui leur a permis de se sociabiliser aux techniques de vols. Le processus est moins clairement mis en avant chez Tania et Jacky C.. Si John P. décrit ses vols comme réalisés « en solo », le reste des personnes interviewées indiquent qu'elles exerçaient leurs activités avec le soutien d'autres personnes. En outre, ils décrivent tous le vol, la fraude ou le transport de drogue comme leur métier. Le témoignage le plus frappant à ce sujet est celui de Joybelle S. quand elle décrit les méthodes de vol utilisées par le « syndicat des voleurs » auquel elle appartenait.

Enfin, il apparaît que les personnes interviewées, pour une raison ou pour une autre, avaient toutes envisagé la prison comme horizon avant de s'y rendre. Ce phénomène est très frappant pour Joybelle S. qui décrit ses années à la *school of industry* comme des années de « préparation » à la prison :

> C'était des gens de tous les coins donc tu apprends beaucoup de choses là-bas (…) Il y des filles qui commettaient déjà des délits, elles me disaient comment elles faisaient. Mais je ne suis pas sûre que ce soit la seule explication pour mes crimes, parce que je pense que d'être enfermée, dans un espace confiné, ça aurait dû m'apprendre que la prison n'était pas bien pour moi…(…) on dormait dans des dortoirs, tu devais te réveiller à une heure donnée, te coucher à une heure donnée, prier à une heure donnée…Il y avait aussi des règles qu'il fallait respecter sinon, tu étais punies. Et là-bas aussi j'avais des soucis avec l'autorité[199].

C'est également le cas pour John P. et Peter John C. mais pour une raison toute autre, à savoir l'influence du Nombre en dehors de la prison. Les deux hommes disent avoir été « préparés » pour leur vie en prison, par des personnes y étant déjà allées :

> Ils [les membres des gangs à l'extérieur déjà passé par la prison] te mettaient au courant en disant « si tu finis en prison, tu dois leur dire à qui tu appartiens…tu opères avec ceux qui agissent au lever du soleil. Ceux qui agissent au lever du soleil. Le gang des 26. Parce qu'ils…ils…leur truc c'est de voler, de te prendre tes trucs, euh…te piquer ton argent, t'entourlouper, psychologiquement et tout, donc, tu sais que tu seras en sécurité auprès d'eux. Parce que le gang des 26 c'est tout ce que tu…tu en fais partie, tu connais ceux qui opèrent au lever du soleil, ils te prennent à leur côté.[200]

Ainsi, il semble que la prison ici, plus qu'une possibilité, devient un horizon, voire une nécessité, un rite de passage. La prison apparaît donc comme un lieu effrayant mais qu'il faut apprivoiser. Joybelle S., qui dit n'avoir jamais travaillé, m'a rappelé à plusieurs reprises qu'elle travaillait en prison, que l'institution était devenue « sa maison ». Peter

[199] Interview n°4-a), Annexe 4.
[200] Interview n°5-a), Annexe 5.

John C. quant à lui, m'a expliqué que son séjour en prison n'avait pas été le tourment auquel il s'attendait. Aujourd'hui, il affirme qu'il est plus facile pour lui d'aller se confier à des membres des 28s qu'à ses proches. Il semble que la prison créé une communauté d'expérience, celle-ci allant du pire au meilleur. Selon les propos de John P. :

> La prison c'est devenu comme une maison… parce que je sentais que mes amis…mes frères sont en prison. Et puis, tu vois…on est une famille. Donc, c'est comme ça que je voyais les choses. C'est pour ça que je…j'ai commis ces crimes. Quand je me fais attraper, je sais que Lucile est là, je connais ses problèmes et elle connait les miens. Donc tout va bien, tu vois, je ne pensais pas aux conséquences.[201]

L'institution apparaît ainsi, paradoxalement, comme un lieu où les cartes sont rebattues, où les derniers peuvent devenir les premiers, où l'on donne du travail à ceux qui n'en n'ont jamais eu. Si les interviewés ont tous signalé la peur qu'ils ressentiraient à se voir forcés de retourner en prison aujourd'hui, ce rapport presque affectif à l'univers carcéral demeure un des points d'interrogation de cette recherche.

La comparaison des parcours individuels a permis de mettre en évidence des similitudes qui offrent sans doute le début d'un élément de réponse à la question de savoir pourquoi tant de « *Coloureds* » se trouvent en prison. Il apparaît ainsi que toutes les personnes interrogées ont vécu des enfances relativement mouvementée et sont issues de familles peu riches mais ayant eu accès à l'éducation (la tante de Joybelle S. était professeure des écoles, la mère de John P. était infirmière, le père de Peter John C. était commerçant et insistait pour que ses enfants aillent à l'école). Si aucun n'a poursuivi d'études supérieures, tous sont allés jusqu'au lycée, puis ont abandonné. En revanche, le niveau social des familles ne dit rien sur la « qualité » des liens familiaux qui y règnent. Comme nous l'avons vu, abandons, viols, violence physique font partie du quotidien des personnes interviewées (les enfants de Joybelle S. sont devenus alcooliques, le frère de Peter John C. est un consommateur fréquent de *tik* et d'alcool, la fille de Jacky C. a eu un enfant d'un dealer de drogues). Les raisons de ce phénomène ne tiennent pas uniquement dans la pauvreté des communautés, bien que celle-ci ne contribue évidemment pas à créer un environnement sûr. La question d'une discrimination au moment du jugement est envisageable mais nécessiterait d'être vue plus en détails. Les données à disposition[202] ne permettent pas d'établir l'existence d'un biais discriminant au moment de la décision des juges.

[201] Interview n°5-b), Annexe 5.
[202] Voir Dissel, Amanda et Kollapen, Jody, et http://www.justice.gov.za/salrc/dpapers/dp91.pdf (consulté le 12 juin 2012).

Selon les avis récoltés, les raisons sont ailleurs mais à ce stade de la recherche, ces conclusions restent sujettes à caution. Les recherches de Don Pinnock, sur le traumatisme des déplacements de populations offrent un éclairage sur la question. Pour Elain Salo et Steffen Jensen, la continuation de la criminalité est à chercher dans le discours d'apartheid sur la « question » « *Coloured* ». Les années « d'émasculation » subies par les hommes « *Coloured* » auraient mis en place un système symbolique de compensation par le biais de la violence et du gangstérisme. L'aspect rituel des lois et des pratiques du Nombre instituent effectivement une forme de rite de passage, avec ses étapes et ses codes, par lequel le détenu doit passer pour devenir un homme. Plus encore, la loi du Nombre, comme le montre Jonny Steinberg, permet aux hommes, et donc aux « *Coloureds* » qui en font partie, de devenir des « Zulus honoraires »[203] et de prendre part à « l'africanité » qui leur est déniée, en tant que « race » hybride. En revanche, l'idée que le gang et donc le recours à la violence et à la criminalité pour asseoir son statut d'homme au sein de la société ne saurait servir d'élément d'explication pour la violence des femmes.

Pour Maureen Benn, sont travail d'assistante sociale dans la section juvénile de Pollsmoor revenait surtout à apprendre à ses « clients » que les « *Coloureds* » avaient bien une histoire et que celle-ci avait valeur à faire partie de l'identité nationale sud-africaine. John P. nous avait également expliqué que les « *Coloureds* » mimaient un comportement social imposé de l'extérieur, comme une « malédiction ». Ainsi, ces témoignages orientent la question du « pourquoi » vers l'existence de ce qu'on pourrait appeler un « trouble de la personnalité communautaire ». Cette idée reste encore à être interrogée.

Enfin, pour reprendre les mots de Joybelle S. et de Christopher Malgas[204], le recours à la criminalité peut être expliqué par une « avidité » proche de celle étudiée dans la théorie du « strain » de Robert Agnew. Ce dernier met en évidence l'existence d'un stress résidant dans le décalage entre les buts valorisés par la société et ceux atteints par le sujet, le poussant à utiliser la « voie rapide » pour les atteindre. Toutefois, cette théorie ne permet pas de rendre compte d'une spécificité de la communauté « *Coloured* ».

Tout au plus est-il possible de conclure que, par-delà les causes profondes de la criminalité et de l'incarcération, le cycle est loin d'être brisé. La marginalité des détenus se

[203] Steinberg, Jonny : 261.
[204] Conversation du 26 mars 2012.

perpétue par-delà l'expérience de la prison, dans l'expérience quotidienne de l'impossible réinsertion.

b) L'impossible réinsertion

Le centre Batho Pele se trouve sur le terrain de la prison de Pollsmoor. Pour s'y rendre, on doit traverser les rues de la petite ville qui entoure le bâtiment principal, où l'on peut voir, ici les logements des gardiens et de leurs familles, là un court de golfe, et partout, des hommes en habits oranges balayant les allées, taillant les haies ou défrichant des champs. Seule l'omniprésence des barbelés rappelle au visiteur qu'il se trouve bien dans une prison de sécurité maximum à la réputation calamiteuse.

Le centre sert de lieu de réunion pour les séminaires de formation de la prison. Mais il est avant tout utilisé par le *Hope Prison Ministry*, l'Eglise baptiste en charge des offices et des travaux sociaux au sein de la prison. Joybelle S., John P. Tania et Jacky C. y travaille de manière bénévole. Peter John C. se rend régulièrement aux réunions d'anciens détenus organisées par le Pasteur Clayton, lui-même ancien prisonnier, dans l'Eglise baptiste de Mowbray, située sur la Main Road, dans les banlieues sud du Cap. C'est dans les locaux de Pollsmoor, et par l'intermédiaire de l'Eglise baptiste, qu'est organisée le programme dit de *Restorative Justice,* au cours duquel les détenus qui le souhaitent peuvent suivre des ateliers sur la gestion de la colère, la confrontation avec leurs victimes et à terme, se préparer à rentrer chez eux. Le message asséné par Jenny Clayton, la femme du pasteur, est clair : tant que vous n'accepterez pas votre présence en prison comme juste, il n'est pas question de penser à sortir. Les sessions de *Restorative Justice* sont des moments difficiles où les personnes volontaires se confrontent à la réalité de leurs actes, dans ce qu'on pourrait appeler un rituel de contrition. Toutes les personnes interviewées y sont passées. Elles sont nées dans des familles chrétiennes ou ont trouvé la foi en prison. John décrit comment il a échappé à la punition des 26, et le « miracle » qui s'en est ensuivi :

> (…) Quand tu appartiens à un gang, les informations qu'ils te donnent, tu ne peux pas les répandre. Soit tu restes, soit tu meurs, et un de ces gangsters, Joha, il était inspecteur des 26, il a dit, nous devons nous arrêter, arrêtez tout maintenant, nous n'allons pas nous battre avec cet homme. Cet homme pleurait cet après-midi. Et je sais exactement ce qu'il ressent. Maintenant, ce qu'il doit faire, c'est qu'il doit nous prouver, à partir d'aujourd'hui, qu'il est un chrétien. (…) Nous lui donnons six ans ! Six ans, selon le Nombre, c'est une semaine. D'un samedi à l'autre. Quand les six ans seront…les six ans seront écoulés, s'il n'a pas fait ses preuves, alors nous pourrons le battre. (…) Et je sais ce que c'est que d'accepter Dieu dans sa vie. Et puis ils m'ont laissé. Le matin, ils m'ont dit, tu peux prier pour nous mon frère ? Pour toute la cellule…C'était

> le silence complet. (…) Peu à peu il y a des gens qui sont venus me demander, s'il te plait, tu peux prier pour mon mariage mon frère? S'il te plaît, *man*, prie pour moi, je vais au tribunal (…) je vais au conseil de liberté conditionnelle, s'il te plaît, prie pour moi. Et Dieu m'a exaucé ![205]

Toutefois, malgré la référence presque constante qu'ils font à leur foi, tous font également part des difficultés rencontrées au moment de la réinsertion. Tania a rappelé à plusieurs reprises la défiance à laquelle elle a dû faire face au moment de sa sortie de prison. Son frère ne voulait pas lui parler. Peter John C., quant à lui, décrit les gens autour de lui comme partagés entre ceux qui tente de l'amadouer pour son travail d'artiste et ceux qui essaye de l'impressionner - m'étant rendue un jour à Fisantekraal pour le voir, un homme s'est approché de moi pour me mettre en garde, me rappelant que Peter John C. était un gangster et un ancien prisonnier, et que je ferais mieux de m'en méfier. Jacky C., quant à elle, vit dans un camp de squatteurs et passe son temps à repousser les propositions de ses anciens employeurs qui tentent de l'utiliser à nouveau pour transporter de la drogue. Ainsi, les personnes interviewées décrivent la difficulté de la réinsertion, un travail jamais tout à fait terminé. Pour Peter John C. :

> Au début, tout le monde s'attendait à ce que je récidive, ou que je retombe dans la criminalité, donc ils ne pouvaient pas investir sur moi ou dans mes initiatives, ou visions, ou projets…Je suis toujours dehors. Toujours pas de nouvelles infractions, je ne suis toujours pas retombé dans la délinquance. Je suis occupé à vivre une vie simple, à essayer de joindre les deux bouts…Quand ma copine était enceinte de notre…de notre fils euh…je suis allé chercher du travail, parce que je voulais assurer pour mon fils. On m'a refusé des positions pour lesquelles j'étais…pour lesquelles je suis qualifié, à cause de mon casier judiciaire, et les gens ne se gênaient pas pour le dire. C'était clairement ce qu'ils disaient, je ne peux pas vous prendre à cause de votre casier judiciaire. Comme ça. Ils m'ont pas épargné. Il y a beaucoup de fois où j'ai voulu aller faire un braquage ou je sais pas quoi…tu vois ?[206]

Tous peinent également à trouver des emplois. Joybelle S., qui m'a expliqué à plusieurs reprises qu'elle n'avait « jamais travaillé », est employée par le *Hope Prison Ministry* et vit de la charité de donateurs. John P. est également travailleur bénévole. Jacky C. travaille comme couturière pour l'atelier mis en place par l'association religieuse et gagne ainsi quelques sous. Peter John C. ne trouve pas de travail. Il tente de vivre de ses disques et de quelques petits travaux saisonniers mais est surtout soutenu par sa compagne. « C'est de la fierté » m'a-t-il un jour expliqué, « si les gens récidivent, c'est par fierté. Parce qu'ils préfèrent voler plutôt que demander de l'aide. » Pour Joybelle, en revanche, c'est l'avidité qui pousse à la récidive. La question reste entière. Ces personnes interviewées font partie de ce qu'on pourrait qualifier des réinsertions « réussies ». Et pourtant, leurs difficultés, source

[205] Interview n°5-a), Annexe 5.
[206] Interview n°1, Annexe 1.

de frustrations et d'humiliations quotidiennes, posent la question de l'efficacité d'un système qui ne parvient pas à prévenir et préfère guérir, comme il peut.

CONCLUSION

Dans cette étude, nous avons tenté de comprendre les processus qui mènent la population « *Coloured* » en Afrique du Sud à être, comme l'indique Steffen Jensen, un des groupes les plus incarcérés du monde, notamment chez les hommes. Nous avons pour cela essayé de faire un état aussi exhaustif que possible des logiques historiques, culturelles, sociales et politiques qui peuvent être considérées comme des facteurs pouvant expliquer ce phénomène. Nous avons pris en compte deux données principales, d'une part les forts taux de criminalité qui continuent d'exister au sein de la communauté « *Coloured* », d'autre part le statut particulier de la prison en Afrique du Sud.

La recherche effectuée ainsi que les témoignages récoltés ont permis d'établir que la population « *Coloured* » possède une histoire de la délinquance intimement liée aux logiques de gouvernance de l'Etat d'apartheid. Les thèses de Steffen Jensen, d'Elain Salo ou encore de Don Pinnock, ainsi que les témoignages d'anciens prisonniers ayant vécu une partie de leur vie sous l'apartheid, ont mis en évidence l'existence d'une criminalité liée aux gangs avant la transition politique, ainsi qu'une intervention presque systématique des services sociaux de l'Etat dans la vie quotidienne des « *Coloureds* ». Les données de la nouvelle Afrique du Sud, l'augmentation de la criminalité, les difficultés de réforme du système pénal et judiciaire et les nouvelles exigences économiques ont quant à elles, modifié les logiques du crime dans la Ville-Mère.

En outre, la prison en Afrique du Sud possède un statut particulier au sein de l'histoire du pays. Réservoir à main d'œuvre pour l'industrie minière, elle a évolué pour devenir un instrument de contrôle et de retranchement des « indésirables », les opposants politiques et les criminels de droit commun. De fait, elle est rapidement devenue un des lieux symboliques de la résistance anticoloniale. Le Nombre et sa mythologie inscrivent l'incarcération au cœur de l'expérience de la résistance à l'oppression. La conséquence de ce phénomène est que tout acte « criminel » peut être interprété comme un acte politique, comme nous l'ont montré les témoignages de John P. et Joybelle S. . L'univers carcéral sud-africain a donc ainsi une aura particulière aux yeux de ceux qui y rentrent. En ce qui concerne plus spécifiquement la communauté « *Coloured* », l'accumulation d'un savoir « scientifique » sur les caractéristiques bio-sociologiques du groupe « racial » ainsi délimité, a soutenu un discours interventionniste dans lequel la prison jouait le rôle d'institution de redressement et de repoussoir à délinquance. Il est important de noter que

ce discours n'a pas aujourd'hui disparu, comme l'ont montré les propos des personnes interviewées. C'est en prison qu'elles ont été « changées », qu'elles sont devenues « meilleures », qu'elles ont compris tout le mal qu'elles avaient infligé à leurs familles, à la société et à elles-mêmes. Ainsi, la prison dans la communauté « *Coloured* » représente un horizon potentiel pour quiconque se livre à des actes « déviants », ce qui, dans les quartiers pauvres des Cape Flats, représente une partie non négligeable de la population. L'attractivité paradoxale de la prison est renforcée par l'influence, en dehors de la prison, des gangs du Nombre qui se sont peu à peu répandus dans les townships « *Coloured* » et ont clamé leurs liens avec des gangs de l'extérieur, ce qui n'était pas le cas sous l'apartheid. Aujourd'hui, le savoir populaire veut que les *Sexy Boys* deviennent en prison des 27, les *Americans* des 26 et les membres de la *Firm* des 28. Cette répartition reste sujette à caution mais indique toutefois que les liens entre l'intérieur et l'extérieur ne sont pas aussi étanches que l'on pourrait s'y attendre. Toutefois, l'omniprésence des gangs ne parvient pas à donner son sens à la criminalité féminine, que nous avons prise en considération dans la recherche effectuée. Des hypothèses peuvent être avancées mais il conviendrait d'en éprouver la validité par un autre travail d'investigation. Tout au plus peut-on avancer que l'attractivité des gangs dépasse les logiques de genre. La consommation de drogues, un trait saillant de la vie quotidienne des populations « *Coloured* » pauvres, pourrait également apporter un élément de réponse à la question de la délinquance des femmes. L'univers carcéral, quand à lui, a subit des remaniements divers afin d'aligner le traitement des prisonniers avec les exigences d'une démocratie moderne. Toutefois, comme l'indiquent les recherches effectuées ainsi que les témoignages récoltés, il existe une rémanence des méthodes d'apartheid au sein des prisons, aggravée par une surpopulation et des manques de moyens chroniques.

Ainsi, il semble possible d'affirmer que les logiques héritées de l'apartheid continuent d'influencer la gestion du crime et de l'univers carcéral sud-africains. De nouvelles données liées à l'ouverture internationale de l'Afrique du Sud, et à la transition politique qu'elle connait depuis près de vingt ans viennent se combiner à cet héritage pour faire de la prison sud-africaine ce qu'elle est aujourd'hui. Prise dans ces logiques, la communauté « *Coloured* » demeure marginalisée.

Des questions restent toutefois ouvertes. La question d'une potentielle discrimination au moment de l'arrestation et du jugement nécessiterait une étude quantitative des arrestations et des sentences. En son état actuel, la recherche n'a pas permis de mettre en évidence une

quelconque discrimination dont les « *Coloureds* » seraient victimes, à part sur le plan des stéréotypes culturels, cette population ayant une réputation pour la violence physique et verbale. La question des causes de la criminalité méritent quant à elle une recherche plus poussée notamment en s'appuyant sur les théories de la criminologie. La « *strain theory* » d'Agnew ou la « *labelling theory* » de Mead ou encore de Becker, ainsi que des travaux plus récents permettraient d'enrichir la compréhension des phénomènes observés. Le passage par la criminologie est donc à envisager dans la perspective d'un travail de thèse. Enfin, un des éléments que nous avons laissé de côté, puisqu'il ne constituait pas à mes yeux le centre de la problématique, reste le statut des organisations de la société civiles dans la gestion de la criminalité et de l'institution carcérale sud-africaine. Il conviendrait, par exemple, de prendre en compte le lien entre l'univers carcéral et la religion, notamment la religion chrétienne. Les personnes interviewées étaient toutes « *born again* » et, du moins dans la prison de Pollsmoor, les programmes de réinsertion sont gérés par l'intermédiaire d'une association caritative chrétienne. Les liens entre la NGK (Nederduitse Gereformeerde Kerk, l'Eglise Hollandaise Réformée) et l'institution carcérale constituerait à eux seuls un sujet de recherche qu'il me semble intéressant de considérer.

Le pasteur William Boonzaaier passe ses journées entre la prison de Pollsmoor, où il travaillait à la réinsertion des « *juveniles*[207] » et les appartements du township. Il s'y rend en faisant du porte à porte pour parler avec les habitants. Selon lui, la prison est un endroit où l'on « refourgue » les jeunes sans se soucier de prendre les problèmes à la racine. Ces problèmes sont avant tout sociaux et historiques. Il faisait le constat d'une population à l'abandon. En tant que pasteur, je lui ai demandé le rôle qu'il pensait pouvoir jouer au sein de la communauté. Sa réponse s'est révélée teintée d'un profond pessimisme :

> Même les personnes qui sont chrétiennes n'apprennent plus à prier à leurs enfants. De toute façon, les évangiles ne vont pas aider les gens. Pas à Lavender Hill.[208]

Il préférait ainsi reposer sur son expérience de travailleur social et évoquait le nombre de 95% de familles dysfonctionnelles[209]. Elevés dans des familles souvent monoparentales, les enfants manqueraient d'une figure paternelle qui fasse autorité. Il pointait également du

[207] « Délinquants juvéniles ». C'est moi qui traduis.
[208] Conversation du 2 mars 2012.
[209] Le nombre fut utilisé lors d'une conversation à bâtons rompus et ne possède pas de légitimité scientifique ou académique. Il donne toutefois une notion du ressenti d'un travailleur social face à la détresse des familles qu'il côtoie. Conversation du 2 mars 2012.

doigt les problèmes de communication qui impactent les relations entre les personnes. Pour William Boonzaaier, les gens souffrent de l'absence de communication « intime » et « transparente », ce qui pousserait les jeunes à la délinquance :

> Les enfants vont voir des gens qui ont envie de les écouter, même si c'est un gangster…[210]

Quand je lui ai demandé à quoi il faisait tenir ce manque de communication, il m'a répondu :

> C'est l'apartheid. On nous a appris à nous taire. Les gens ne savent pas comment arrêter le cercle vicieux. Et l'histoire a une fâcheuse tendance à se répéter.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux

Sur l'histoire de l'Afrique du Sud

Sources primaires

Rive, Richard, *Buckingham Palace*, David Philip (Cape Town, SA), 1986

Plaatje, Sol, *Native Life in South Africa* (1914)

Sources secondaires

Coplan, David, *In Township Tonight! South Africa's Black City Music and Theatre*, Second Edition, The University of Chicago Press (Chicago), 2007

Ross, Robert, *A Concise History of South Africa*, Second Edition, Cambridge University Press (Cambridge) 2008

Sur la question identitaire

Adhikari, Mohamed (ed), *Burdened by Race, Coloured identities in southern Africa*, UCT Press (Cape Town) 2009.

Adhikari, Mohamed, *Not White Enough, Not Black Enough, Racial Identity in the South African Coloured Community*, Ohio University Press, 2005.

Erasmus, Zimitri (ed), *Coloured by History, Shaped by Place: Perspectives on Coloured Identities in the Cape*, Kwela Books (Cape Town), 2001.

[210] Conversation du 2 mars 2012.

Goldin, Ian, *Making Race: the Politics and Economics of Coloured Identity in South Africa* (1987).

Lewis, Gavin, *Between the Wire and the Wall: a History of South African "Coloured" Politics* (1987).

Van der Ross, R.E., *The Rise and Decline of Apartheid : A Study of Political Movements Among the Coloured People of South Africa, 1880-1985*, Tafelberg (Cape Town), 1986.

Du Bois, W.E.B., *The Souls of Black Folk*, 1903, Stilwell, KS, (Digereard.com Publishing), 2005

Gilroy, Paul, *The Black Atlantic: Double-Consciousness and the Counter-Culture of Modernity*,1995 . Harvard University Press (Harvard, MA), 2000

Sur les mouvements sociaux

Robins, Steven L., *From Revolution to Rights in South Africa Social Movements, NGOs & Popular Politics After Apartheid*, James Currey, 2008.

Zuern, Elke, *The politics of necessity : community organizing and democracy in South Africa*, University of Wisconsin Press, 2011.

Sur la criminalité en Afrique du Sud

Dixon, Bill et **Van Der Spuy, Elrena** (eds), *Justice Gained? Crime and Crime Control in South Africa's Transition*, UCT Press (Cape Town, SA), 2004.

Jensen, Steffen, *Gangs, Politics & Dignity in Cape Town*, The University of Chicago Press (Chicago, ILL), 2008.

Kynoch, Gary, *We Are Fighting the World, a History of the Marashea Gangs in South Africa, 1947-1999*, (Ohio University Press), 2005.

Pinnock, Don, *The Brotherhoods : Street Gangs and Gang Control in Cape Town*, D. Philip, 1984.

Samara, Tony Roshan, *Cape Town After Apartheid, Crime and Governance in the Divided City*, University of Minnesota Press (Minneapolis, MN), 2011.

Shaw, Mark, *Crime and Policing in Post-Apartheid South Africa : Transforming under Fire*, David Philip Publishers (Cape Town, SA), 2002.

Sur la prison

Foucault, Michel, *Surveiller et punir*, Gallimard, 1998.

Giffard, Anthony C. "*Out of Step? The Transformation Process in the South African Department of Correctional Services*", unpublished MSc dissertation, University of Leicester, février 1997

Goffman, Erving, *Asiles : études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Les Editions de Minuit, 1968.

Parker Lewis, Heather, *Gods Gangsters? The history, language, rituals, secrets, and myths of South Africa's prison gangs*, Ihilihili Press, 2006.

Steinberg, Jonny, *Nongoloza's Children: Western Cape prison gangs during and after apartheid,* (*Monograph written for the Centre for the Study of Violence and Reconciliation)* : 2004.

Steinberg, Jonny, *The Number*, Jonathan Ball Publishers (SA), 2004.

Sykes, Gresham M., *The Society of Captives: A Study of Maximum Security Prisons*, Princeton University Press (Princeton, NJ), 1958.

Van Onselen, Charles, *The Small Matter of a Horse: The Life of 'Nongoloza' Mathebula, 1867-1948*, Ravan (Johannesburg, SA), 1984.

Van Zyl Smit, Dirk, South African Prison Law and Practice, Butterworth Publishers (Pty.) Ltd , (South Africa), 1993.

Articles scientifiques

Abrahams, Trevor, "*'Coloured Politics' in South Africa: the Quislings' Trek into the Abyss*" in *Review of African Political Economy* (1984)

Adhikari, Mohamed, « *Between Black and White, the History of Coloured Politics in South Africa* », *Revue Canadienne des Études Africaines*, Vol. 25, No. 1(1991): 106-110

Amberger, Martin, "*The Situation of the Couloureds in South Africa*" in *International Reports*, Konrad-Adenauer-Stiftung e.V, sept. 27, 2007

Ballard, Claire, « *Parole in South Africa : understanding recent changes* », cspri newsletter, n°40, janvier 2012 http://cspri.org.za/publications/newsletter/CSPRINewsletter-No40Jan2012.pdf.

Desai, Ashwin, "*The Cape of Good Dope ? A post-apartheid story of gangs and vigilantes*" Center for Civil Society, University of Kwazulu-Natal, 2004

Dissel, Amanda, et **Ellis, Stephen**, « Ambitions réformatrices et inertie du social dans les prisons sud-africaines. » *Critique internationale* n°16 - juillet 2002

Dissel, Amanda, et **Kollapen, Jody**, « *Racism and Discrimination in the South African Penal System* » Rapport de recherché rédigé pour *Penal Reform International* et le *Centre for the Study of Violence and Reconciliation*, Avril 2002.

Fourchard, Laurent : « *The Politics of Mobilization for Security in South African Townships* » in *African Affairs*, 16 août 2011

Fourchard, Laurent, « *The Limits of Penal Reform: Punishing Children and Young Offenders in South Africa and Nigeria (1930s to 1960)* », *Journal of Southern African Studies*, Volume 37, Number 3, September 2011: 517-534

Janet Gie, « *Crime in Cape Town : 2001- 2008 - A brief analysis of reported Violent, Property and Drug - related crime in Cape Town »*, Strategic Development Information and GIS Department, Strategic Information Branch, January 2009

Kinnes, Irvin, « *From urban street gangs to criminal empires : the changing face of gangs in the Western Cape* » Monographe No 48, juin 2000

Leggett, Ted : « *Still Marginal, Crime in the coloured community* » in *Crime Quarterly,* n°7, 2004.

Lemanski, Charlotte, « *A new apartheid ? the spatial implications of fear of crime in Cape Town, South Africa* », *Environment and Urbanization*, Octobre 2004

Martin, Denis-Constant, "Le poids du nom: Culture populaire et constructions identitaires chez les "Métis" du Cap" in *Critique internationale*, n°1 – automne 1998 : 73-100

Martin, Denis-Constant, « À la quête des OPNI (objets politiques non identifiés). Comment traiter l'invention du politique ? », *Revue française de science politique*, 39e année, n°6, 1989 : 793-815

Morse, Stanley J., and Peele, Stanton, "*'Coloured Power' or 'Coloured Bourgeoisie'? Political Attitudes among South African Coloureds*" in *Public Opinion Quarterly* (1974)

Muntingh, Lukas, « *Prisoners Views on Imprisonment and Re-entry* », *Civil Society Prison Reform Initiative, Community Law Centre*, 2009

Muntingh, Lukas, « *Youth crime and violence – some perspectives from the prison reform sector* », *HSRC roundtable discussion on youth crime and violence,* 13 mai 2008

Pinnock, Don, « *Gangs, Rituals and Rites of Passage* » http://www.stb.usiko.org/assets/Gangs-Rituals-Rites-of-Passage-Don-Pinnock2.pdf (Consulté le 09 juin 2012)

Posel, Deborah, "*What's in a name? Racial categorisations under apartheid and their afterlife*."in *Transformation*, 47, 2001

Reitzes, Maxine, « *The impact of Democracy on Development* », rapport de recherche du *Centre for Policy Studies* (Johannesburg, SA), décembre 2008

Trotter, Henry, *"Trauma and Memory: the impact of apartheid-era forced removals on coloured identity in Cape Town"* , in Adhikari, Mohamed (ed), *Burdened by Race, Coloured Identity in southern Africa*, UCT Press (Cape Town, SA)

Salo, Elain, « *Mans is ma Soe : Ganging Practices in Manenberg, South Africa, and the ideologies of masculinity, gender and generational relations* », Criminal Justice, conference du 7 et 8 février 2005

Schärf, Wilfried, *« Re-integrating Militarized Youths (Street Gangs and Self-Defence Units) into Mainstream in South Africa : from Hunters to Game-keepers ?" Urban Childhood Conference*, Trondheim, Norvège, 1997

Seekings, Jeremy et **Elridge, Matt**, "*Mandela's Lost Province: The African National Congress and the Western Cape Electorate in the 1994 South African Elections*", Journal of Southern African Studies, Vol. 22, No. 4 (Dec., 1996): 517-540

Thomson, JDS, « *A Murderous Legacy* » in *Crime Quaterly,* n°7, 2004

Turrell, Rob : « *Murder and Capital Punishment after Apartheid* » in Dixon, Bill et Van Der Spuy, Elrena (eds) : *Justice Gained ? Crime and Crime Control in South Africa's Transition*, UCT Press (Cape Town, SA), 2004

Van Zyl Smit, Dirk, « *Swimming against the Tide : Controlling the Size of the Prison Population in the New South Africa* » in Dixon, Bill et Van Der Spuy, Elrena (eds) : *Justice Gained ? Crime and Crime Control in South Africa's Transition*, UCT Press (Cape Town, SA), 2004

Presse

« *New Bill will Boost Police Efficiency* », *Cape Argus*, 12 février 2012. http://www.iol.co.za/capeargus/new-bill-will-boost-police-efficiency-1.1238219#.T9cTC7Dr52B .

Allen, Keren, « *How race still colours South African elections* », *BBC News, Cape Town*, 17 mai 2011 (http://www.bbc.co.uk/news/world-africa-13144324)

Caroll, Rory, "*The black woman with white parents",* The *Guardian*, lundi 17 mars 2003. http://www.guardian.co.uk/theguardian/2003/mar/17/features11.g2

Cessou, Sabine, « Les Métis restent sans voix », *Africulture*, 3 mars 2005 (http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=3718)

Clark, Erin, « *Mom's Last Resort* », interview pour VICE (http://www.vice.com/read/mom-s-last-resort-324-v17n1)

Russouw, Mandy, « *The colour of Manyi* », *Mail&Guardian*, 4 mars 2011

Autres

Donnée statistiques

« Quarterly Labour Force Survey (QLFS), 1st Quarter 2012 », 8 mai 2012 http://www.statssa.gov.za/PublicationsHTML/P02111stQuarter2012/html/P02111stQuarter2012.html

http://www.capetown.gov.za/en/drugs/Pages/default.aspx

Departement of Correctional Services, « *National Offender Population Profile in the Department of Correctional Services* » (*Using Statistical Data up to June 30 2008*), Report for the period 1 January 2008 to 30 June 2008

http://www.capetown.gov.za/en/ehd/Documents/EHDEcon.pdf.

Institute for Security Studies, Monographe n°64, Septembre 2001: *"Prison Privatisation in South Africa, Issues ,Challenges and Opportunities."* http://www.iss.co.za/pubs/Monographs/No64/Chap2.html

Judicial Inspectorate for Correctional Services Annual Report 2010/2011

Mattes, Robert, Yul Derek Davids and Cherrel, Africa, *Working Paper No. 8: "Views of Democracy in South Africa and the Region: Trends and Comparisons.*" 2000 : 27.

OCDE, *OECD Territorial Reviews : Cape Town, South Africa 2008*, OECD Publishing. Cité dans http://www.capetown.gov.za/en/ehd/Documents/EHDEcon.pdf.

SAPS Crime Report 2010/2011

Small, Karen "*Demographic and Socio-economic Trends for Cape Town : 1996-2007", Strategic Development Information and GIS Department*, Décembre 2008

Statistical release, "*Mid-Year Population Estimates*", *South Africa Statistics* : http://www.statssa.gov.za/publications/P0302/P03022011.pdf (Consulté le 14 juin 2012)

Webstatistics, Inmate Population, http://www.dcs.gov.za/WebStatistics/inmate-gen.aspx

Discours

Extrait du discours de Nelson Mandela datant du 11 février 1990.
http://www.nelsonmandela.org/omalley/index.php/site/q/03lv03445/04lv04015/05lv04154/06lv04191.htm

Discours inaugural de Nelson Mandela datant du 10 mai 1994.
http://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20090427.BIB3351/nelson-mandela-le-temps-est-venu-de-panser-nos-blessures.html

Sources audio-visuelles

« *Ross Kemp on Gangs* », émission réalisée pour la chaîne anglaise Sky 1. Saison 2, épisode 4 : *South Africa*.

Annexes

(1) Annexe 1

Interview n°1, avec Peter John C., le 16 février 2012.

LP : Can you tell me about your experience in prison?

PJC : Err...for me it was, err...a very adventurous experience (laughter). If I must put it in one word. Nothing that I expected. I never expected it to be that way. I was under the assumption that it was going to be just one (silence) journey of hell, you know? And, err...I went into Pollsmoor, after committing my crime knowingly, I knew that I was going there to spend maybe, minimum fifteen years there. So I was mentally and psychologically prepared for whatever came my way. Err...my first two years in prison was a lot of fighting, err...got involved in prison gangs, 28s, and...ja, it was just...adapting. The first two years and three years were basically adapting, surviving, you know, earning respect and stuff like that. Err...so...after the first two-three years, err...I started really...because all the time I had thinking, and reflecting on my life, on my abilities as a human being, err...I started writing a lot, like writing letters to my family, and stuff like that, putting my emotions into words and my thoughts, on paper. We as inmates had difficulties with the warders and stuff. You know, and then I took initiative to write...to draw up a petition, you know, for the injustice, or the unfairness we were experiencing...And we...we actually achieved a lot through that. And that's when I started realizing the power that lied in the pen and the paper, man, if you just use your mind to take a stands, against unjustice, or approach conflict constructively, in a positive manner...There also I earned a lot of respect from my fellow inmates and warders. I had an opportunity to do a personal development workshop with a guy...I was still in juveniles that time...I think I was about 19-20 years old, I went in when I was 18. And err...his name was Julian Thomas. And it was amazing the way he presented the workshop. It wasn't like a class where you were taught stuff, we just chatted among ourselves, inmates, young guys, youth still at that time. And he posed very...very...questions that made us think man. Like this one time he asked if we know what the word empathy means. And I had never heard the word but it had similarities with the sympathy, which I was very well acquainted with. And...he...he...he allowed us to brainstorm about the word, what we thought it meant. And...eventually, he was like that, very secretive...I mean not secretive, but brought out curiosity within us. With a...the lessons he...just as a good facilitator does, just facilitates the processes...the learning processes. So eventually when...I don't know what it meant to the rest of the workshop, to the rest of my inmates, but to me when we eventually came across the meaning of the word empathy...it...it...it was like, amazing, you know? I mean...not that I didn't implement it before in my life or anything, but really realizing that it's actually something that's so important, plays such an important role, or part in a person's life, you know? Especially with a peaceful life, and understanding one, of the people around you, your community or family...So, I think that was...err...err...I think the time that I...the short time that I spent with him ignited a fire, a flame in me, you know? And I wanted to know more. And he always used to tell me, I should try writing more you know? Yeah...but ! Prison was still prison. You spend one hour maybe two with this guy...once a week...maybe for a month or two...But you walk out there, you're still in prison. You know? But it was a little seed that was planted. And err...from then on...my last year, I think, at juveniles, before I was

sentenced...the last eight months was...a very violent time. Where I had three gang fights...you know, err...it was a crazy time at Pollsmoor juveniles prison then. Err...and...I got sentenced 2005, err, April 11...from court...I got sentenced 10 years, from ten, four were suspending, I only had to do six. Of the 10 years. From court I went straight to Pollsmoor maximum, where inmates 21 and up were held in custody and were serving their sentences. Went to Pollsmoor maximum. There again, it was a whole different experience for me, because the juveniles are very...chaotic...it's a lot of youngsters. Even though we have our rules and regulations, we knew, from what we heard from maximum, it's a whole other story there, you have to stack in line, you have to err...there...they're very strict on adhering rules and regulations and stuff like that, and to keeping the order and so...So, in preparing err...keeping my guts together, and trying to stay strong, I got directly to maximum that day when I was sentenced, cause I was 21, went there...and when I got there, it was...a whole different thing. You know, I mean, older, wiser men, you know? I didn't serve a lot of time at maximum, because at that time maximum...Pollsmoor maximum was changing. From...err...to more of a admission center, where you are admitted to and then discarded into other sections according to what your sentence is. And on other things they look at, in your file and so on. So...at Pollsmoor maximum, I met with men who were serving really really long sentences. You know? Some of them were in already for 12 years, 13 years and so on. And...it was a...a...very...humain and dignified environment, man. You know? It...it was a lot of respect for each other...you know it was just a bunch of men, from different backgrounds, different cultures, we together in a cell, and we had to get along despite what the world thought of us, what the warders thought of us, what our families thought of us, what our victims thought of us. Err...it was...the way I pictured it, it was the hell with whatever, we here now, so let's make the best of it. There were quarrels, there were...like with everything...pros and cons. Positives and negatives, but I viewed it as a very respectful environment you know, and there wardens had more respect for inmates at maximum than at juveniles. You know? And...and...very rarely when violence occurred there, at maximum...err...so my short time there, I actually got a lot of advice. From older guys, who were serving young sentences and stuff, and err...because, we talk, you know, we have a lot of time, sometime you can't sleep, we talk. You know, we share experiences and so on...and older guys used to tell me, look man, ja you're our brother and stuff like that, you've got a lot of potential, err...don't waste it, do something...err I remember this one guy, he took me to his cell. And in that cell, it's a single cell, he told me look, this is where F.W. De Klerk came to negociate with Mandela, before...before Mandela was drafted to Viktor Worcerster prison. And he was a inmate just like you, in this cell, and look what he achieved in his life. So he was saying, I mean, not be the president of your country, but be the president of your own life and your family, you know? Leading them into greener pastures or you can make prison your home like I did. You know? Stuff like that, so...I...then decided I would like to further my education. You know? Cause it was one of the things Mandela also did. And err...so I asked around...I asked to go to Pollsmoor medium B, where you can go to school there. There's prisons where there's schools also, but it's far away from Cape Town, and my whole family's in Cape Town, my mom, my dad, it would be very far for them to come visit me. So...I just hoped they drafted me to medium B, and fortunately now, they did. Got to medium B, Pollsmoor prison, and...that was a totally different environment. Prison is so big, it's like a whooole (laughter) country on its own, you know? And...so it was still in Pollsmoor but at a different section. You know, and it was so different, totally, the environment, the people, and there were all different ways of doing things there. You know, and...but...err...I believe God created human beings to adapt to any situation on earth. As long as you're on earth, whether you're in the desert, or in the North Pole, you know? Or wherever, you can survive, man. In the jungle even ! Because

there's people living there, as we speak. They adapted, you know? So, just basically, check things out, went on for a while there, and got into fights a lot. Because mostly when you come to prison your first time, really, there's always someone who's gonna try and take advantage of you, or, you know, check where's your weak spot. But once, naah, they see, this guy, he's ok, he's not a pushover, it's cool. So, and then, after a while, I've been to another section, also in medium B...but it's like, when you're admitted, you go to this one section, and from there on, you upgrade, so to speak, the longer you're there, and depending on your behaviour. And like you upgrade to another section, there's more privileges, you know...Went to another section, and ja, there it was completely different. Got into one big fight there, got segregated from the rest of the inmates, and there I had a lot of time reflecting and stuff, it was...now I had a record of fighting a lot in prison, and so on, and...err...I was basically treading on thin ice. Because I had a pending charge against me. That I caught in prison. And if...you get charged while you're in prison, you get years added to your sentence and so on. And err...it was around Christmas of ... 2005, very depressing time in prison...Cause, it's festive season...you know that everybody's partying outside. You're stuck here...and sometimes your family doesn't even come to visit you during that time. Sooo...it's not a time where people wanna step on your toes, you know? Err...so ja, and...then...I had a very radical experience, in that single cell. Err...New Year 2006...the new year...err...I started writing. I got advice from a...a...a guy, I spoke to him and I told him, what the hell man, I tried everything in my life ! You know? There's almost not a drug I didn't try, a kind of alcohol I didn't drink, err...went to Church and everything so...what the hell am I still supposed to do? You know? For things to work out for me in my life? And he told me, forget about all that, man, just do something you love, focus on something you love. And on that night, on New Year's, I prayed I got on my knees and I said, look God I'm tired of living like this...I want to try something different...help me through this time, cause I don't know what I'm doing anymore. It's like I'm responding to every action...every thing that's coming my way, I'm just responding automatically. You know, and...without thinking even. And so I lay on my bed and I thought, what am I good at? I'm a hip hop fan since...yeh high. You know? So...I started writing. Tried writing a song...about my life...I first took a few moments, trying to remember as far back as possible, and I just started writing in rime. Whatever I could remember. I think the first three-four pages were full. I don't know what the structure of a song was supposed to be like, or what's the first verse, what's it called, I don't know ! And for me, a full page was a verse. So that's why...from growing up with songs, I knew there's three verses in a song, and I wrote three full pages about my life and reflecting through and through it and over it. And What I noticed is that there was a lot of self-pity, because I only reflected on the negative things in my life. And then I reflected again, just time periods that I wrote about, but there was such a lot of good things happening too ! Why didn't I write about that ! (laughter) I'm like, no man, is this my life, now? Is this how I see life, is this how I perceive life? And ja, like I said, it was a radical experience. And err...from then on, I kept on writing. Whenever I got an idea, whatever happened, so much that I couldn't sleep...not that I was suffering insomnia or anything, but just that the creative juice was flowing. You know? That's how it started for me, and for a year...I also went to school during that year 2006, and I taught myself and said, this is the time I'm gonna try and do positive things...err...I went back to school...or I signed up for school, I did, err...a...workshops, personal development...alternative to violence, stuff like that...Just attended these workshop to learn more, you know? And eventually I got asked if I...I got approached by an organization called AVP, Alternative to Violence Project, err...and they...approached me to know if I wanted to become a facilitator...they would give me training and so on, and I thought not all...I took the training and I became a facilitator. I became a facilitator for my fellow

inmates. And I was still young at that time, you must understand, most...it's not like in juveniles, it's 21 up, so most of the men were old enough to be my father you know, elder brothers, or my uncles...and I felt really privileged, but also I tried to stay very humble. Because it's not all the inmates that are open to initiatives like that. Err...but fortunately now the DCS has made it compulsory, before you get considered for parole, for you to attend one of these classes. Before getting recommended for parole. So...ja, it also opened a lot of doors, in the sense of communicating with a lot of inmates that I wouldn't normally communicate with. You know? So it gave me a lot of options, and opened up my horizons in prison. Getting access also to a lot of facilities and resources. You know, in prison, so...But I still keep on writing my rap songs and so, and...ja, spiritual...spiritually I also grew a lot. Attended Church on Sundays. I studied a grade one in music also, and learned instruments, I played the flute...a very basic instrument, but yeah, it kept me busy and I just tried to stay positive and utilize my time wisely. Made a lot of new friends, and eventually, going on with the rap music, a warder heard me, from a recording I did on a little cassette, it was illegal, by the way (laughter) to do in prison, but ja, err...and the, he like...he came around everyday, listening to...he would ask "anything new?" and he even asked me to write a song for his youth group. Outside, at Church, he was a group leader. And...today that song is on my first album that I recorder. It's about Easter, the crucifixion of Christ. I wrote this gospel song for him...the Youth Group used it, but it was the first song that I wrote. Studies went well...at the end of that year, I got the best grades in the whole of the Western Cape. Other guys also approached me with interest in rap, and...eventually we started a crew, a rap crew and a dance crew and everything, you know, and we just...we just had fun man !And so...err...ja, from then on...

(In comes Sydney, Peter John's older brother. He's drunk. Peter John gestures me to turn off my tape recorder).

So...ja I got inspired to do more Gospel music, because my faith, also, I believe, was what helped me...through...my period in prison. And...Coming out on the other end a better man, you know, a bit wiser. So...in 2007, on the 21st of March, it was Human Rights Day. And some inmates approached the wardens so that we can organize a concert for that day. They said no it's fine, they approached our crew, to rap and to dance and so on. It was a highlight when in the courtyard, all of the inmates when we were finished with our performance, the inmates were screaming we want more...we want more...And inspired us a lot. Err...I served my sentence not thinking too much about coming out. Because I didn't know when I was gonna go on parole. I didn't know when the parole board was going to call me, I didn't put my mind on it, I didn't think about it at night. For me, that was my community. And didn't think too much even about what change I could do when I was gonna go outside. That I could make a change there or do...err...kept on writing to my family, had contact with friends outside, and so on...And, ja, I just tried to be a vehicle of change man...Or promoting change. Met a lot of people with the facilitating work I did. Got a lot of support from wardens, and so on. Stayed out of trouble, kept my nose clean...You know? And ja, prison was more...not like a prison to me anymore. Because I think I...I...I got...liberated from within. You know, and the walls, and the big keys didn't matter so much to me anymore. I felt like a free man. Err...I also did then a workshop called the Restorative Justice. With Pastor Clayton, that's when I met sister Joybelle and them...and what what and all those guys. That was also something very...That had a big impact in my life. Because...we look at restoring things, man...and we did some mediation between me and my family, me and my parents, actually, which helped a lot. And then...one day the parole board called you know, and I appeared before the parole board, they gave me a date...actually in 2007, they gave me a date for 2008, the 10th of September. And I was

like, wow, I'm going home in 10 months time. And that's when I started thinking about the world out here. How it's going to be like, how I'm going to adapt again, what am I gonna do, what work am I gonna do, you know? I went into prison, I was 18, I never worked...I'd done casual jobs and stuff, but not really worked...So all those things were through my head. But also trying to focus on tasks at hand. I got transferred to medium C, where everybody goes who has parole dates. There I perfected...I focused on perfecting my music skills. Writing, compiling music for a record once I came outside. It became for me...it's like...I was a role model, you know, err, wardens referred to me as a model inmate, you know, and whenever err...my fellow inmates had issues or problems, they would come to me, talk with me, speak with me, share things with me. You know and I would...not...I'm not to good at giving advice. But I found that listening helps a lot, when someone wants to talk...and...ja man, prison, just like I said...it...it didn't feel like prison to me anymore. I looked forward to coming out. For me now it was all about building momentum, for my life outside of prison. Never to return again. Yeah, I focused on several projects, did the documentary, called Incarcerated Knowledge. Incarcerated Knowledge is actually the name of the hip hop crew I started, that I founded in Pollsmoor. We called it IK crew. (Silence) Funny enough, now because you go on parole, your family must sign, err...saying that you can come stay with them, and they will take part of the responsibility for you, and for respecting the parole conditions and so on. And I was...it was with me...it made common sense I was going to live with my dad...when I came out of prison. But then, he didn't want to sign for me (laughter) I was like whaaat? Why not? And it's like...they weren't convinced that I changed...and they were scared that when I came out, I was going to commit crimes again, and so on. And...but then, err...when...that stressed me out a bit, because if you don't have a date, you can't come out, your parole date will then be...as they say, null and void. And they will look at it...as time goes on a gain, they will look at another date for you, until you sort something out. And I mean, no stranger was going to sign for me or friends or whatever...Err...eventually, but...luckily, my brother, my older brother Sydney, who stayed at Fisantekraal that time, where I'm living now, he signed for me, came to prison, he signed, he said now I can come live with him and so on, and...

(In comes Sydney again. Peter John asks me to turn off the recorder).

When I realized my family don't trust me, or...actually couldn't see all the things that I've been doing, you know...It kind of...I think that made me...very...distant towards them, when I came out. Even, until today, I'm not very close with my family and so on. I don't participate a lot in family activities and stuff. And, err...I came out and...got a job, my dad organized me a job. I just focused on my music, basically what I've been doing while inside of prison. Had that same routine, you know...but that went on like that for two years, err...focusing on music, doing the album, you know, got involved with woman, got a lot of girlfriends and so on...and...trying to stay on track finishing my parole. I had two years and one month parole. I also did a year community service at the police station, every other Saturday, I had to go clean the police station and wash the police vans and stuff like that...just trying to keep my nose clean. Did a few projects and stuff, a lot of work with organizations, NGO's NPO's, and err...but at some point it felt to me like I was becoming a slave to a system again. You know? Because the people I most expected to accept me and open their arms to me were like...I was a stranger to them and they were strangers to me. In retrospect, I would think it's because they didn't experience what I experienced. The workshops, the rehabilitation, they weren't part of that. Because that stuff it opens up your eyes to a lot of things, and a lot of people out here are...closed up to those things. You know? They don't see the possibilities that I see or the perceptions that I have and so on...So even sometimes make it difficult to communicate with someone. To talk about maybe a

problem or a conflict, you know, because some people are just so aggressive and offensive when it comes to things like that. That's why I chose to distance me from a lot of people. That, the consequence of that was that I became astranged to people I would like to be close with. Especially friends, I don't have a lot of friends. When...you're...in a community like this, where a lot of people are living in poverty and so on...don't see a lot of options, or have a lot of options. They just live from day to day till the end of the month... I somehow felt that I didn't fit in. And...it made me feel like a stranger in my own...community.

LP : Can you tell me more about this?

PJC : Err (silence) I got a lot of jealousy so to speak, from a lot of people...but I also got a lot of support. But as a young man, at the age of 26, who went to prison when he was 18 years old, I didn't see a lot of my youth. You know? And I wanted to have a piece of that...I wanted to have...a piece of that back. That's why I started to...can I say relax, or get sloppy, so to speak. Not focusing so much on the work that I had to do, just having a good time, you know, enjoying my freedom. Ja, I had a lot of highs and a lot of....(silence) I reached a lot of pinnacles that I never thought I could achieve...that I never dreamed I could achieve, that I never knew I could achieve, but...I also wanted to be...a regular Joe ! You know? Got songs on the radio and stuff like that, and this was like...when I...step into a neighbour's yard or walk in the street everybody's like, oooh, Peter John ! And...and...that was all good and well when I was doing the songs or something, but...I just wanted to fit in. Somehow, not being my old self before I went into prison, but...connect with people on that level. Because, being in prison, that's what I missed.You miss your friends, you missed chilling with a few beers, and making fun...and...chatting up girls, you know? Going clubbing. And I wanted to just connect with people on that level again. Not when I would step into a place and everybody is all somber and holy and...you know? Trying to impress me...or win my approval. Then, there were also a lot of disappointments from this system. That I thought would support my initiatives...Correctional Services, you know? Government...err, one of my big lows was when...I passed a lot of auditions, to perform at the Fifa, 2010 World Cup...at the...the...the parade in Cape Town. And then we had a meeting with all the artists that passed through the auditions and stuff, and I actually wrote a song called the 2010. Err...World Cup...Soccer World Cup. Then there was a memorandum that they red to us from Fifa that said, they had to do criminal background checks and all sorts for all the artists, because an event like that is a...hotspot for terrorism. And they wanted to block out any opportunity or any possibility for terrorists to...err terrorist attacks and all that...And because of that...My criminal background...I couldn't perform there. And that to me was very, very, very, very disappointing. All my hard work that I sacrificed and that I put in...So I was at a point when I had to go do a interview, for a song that I recorded, Gospel gangster. That was on the top 20 of a local radio station. My parole officer refused me to go to the interview, because...his exact words were look here, now look here, you're not here to record CDs, you're here to serve your sentence. And I was like, what the hell man ! I'm trying to help you with your work ! I'm trying to do prevention, because prevention is better than cure ! You know...it's not necessary...the way I see it, it's not necessary...it's not necessary for all the young people here in my community to go to prison, to go through what I've gone through then come out and then be a better...or try to live...strive towards better things in life, can I put it that way...I wouldn't say be a better person because there's no good people, there's no bad people...you know...err...so it didn't make sense to me, it infuriated me, it made me give...careless...and...things went a little downhill from there.

LP : Err...it was close to the end of my parole. And...I didn't get back into crime or anything, but like I said, became sloppy, I didn't care, I wouldn't pitch up for events, and

stuff, and...or refuse to go speak to people or kids and stuff, because I thought...why must I do all this hard work, when even the police gave me a lot of hassles with the initiatives that I tried doing...It was like, everybody was assuming, no, this guy, he's coming out of prison, he's a gangster and stuff. Not everybody, but a lot of people. The role...the key role-players who had the resources to support such initiatives, can I put it that way, because the people appreciated what I was doing, they still appreciate what I'm doing, even the little that I'm doing. I get a lot of love from my community, but it's the key role players that sitting in with the power and the resources to say look here, this is something that we...let's put things behind this guy, let's support this guy. You know? At the beginning everybody was expecting that I might relapse, or go back to crime, so they can't invest in something like that or in my initiatives, or vision or projects...I'm still outside. Still no new criminal record, still didn't go back to crime. I'm busy living now a simple life, you know, from hand to mouth...When my girlfriend was pregnant with our...with our son, err...I went to look for work again, because I wanted to provide for my son. I got refused positions that I was...that I'm qualified for, because of my criminal record, and nobody even made a secret out of it. That was plainly what they said, I can't take you because of your criminal record. Straight like that. No...sugar coating or anything. You know? There was a lot of times when I wanted to pull a armed robbery again, or something...you know ? Very frustrated, taking out my stress on people around me, who didn't deserve it...you know? Me and my girlfriend broke up, me and the mother of my son, we broke up a few times, you know, and...but ! Now I'm at a point in my life, where I'm just trying to hold on to that faith, and my believing in God, to take me through all those stuff that I'm going through right now. Because it was that, mostly, that helped me through my seven years in prison. You know and motivated me to be a vehicle of change. And, err...Ja, so...luckily I've got a job now, starting Monday, and things is looking bright in the future. You know, like I said I might not have made for the past three years and five months that I'm outside, all good choices or the best choices, you know? But...the...these key choices that I made, that's keeping me outside, keeping me...even if it's just a few right now...Then there's the gang relation, that I had. Err...

LP : Can you tell me a little more about this?

PJC : I was a member of...I can't say I was a member, cause you never...your membership never gets expired until you die. So...I'm a member of the 28s gang, but not an active member, because I don't participate in any of gang activities. I communicate with fellow gang members, who's living in the community, still in touch with a few who's still in prison and so on, but there's a mutual respect between us. Because they know my standing point, you know, and a lot of them...err...are inspired by the work that I do, or even promote it, if I can say that, or encourage it...that's the word I'm looking for, encourage it. You know...there's sometimes, which is so weird, but...at my lowest points, neh, when I feel at my lowest...It's more encouraging or motivating for me to go speak with one of...them then to, say, go to speak with a pastor. Or a community leader. It's so...so strange...and when I walk away from one of them, speaking to them about my problems, or my concerns, or...my you know...walking away I feel better than if I spoke with a pastor or a community leader. Because they just rent away and have no idea of what I'm talking about or where I'm coming from, or how I see things...So yeah...I just try to keep going. God created us to adapt. I firmly believe, you know, that I'm more than a conqueror, not only a survivor, I'm more of a conqueror. Christ lives in me, and I believe that everything works out for the better. For those who love God.

LP : Going back to before you went to prison. You mentioned that you'd thought of prison beforehand. Err...why is that? Did you know you were going to go to prison?

PJC : I'm...I'm a creative thinker, neh? As an artist...I never understood it, but I understand it now. Ever since I was a young boy, I never accepted things, or life, as just the...what I could see. I would always ponder on the story behind the story and the whys and the how comes, and you know...I was always a deep thinker. I was reading since I was six years old, joined the library, I would go to the library every week. And...even though I wasn't really outspoken as a young boy, I was a very deep thinker. And...I grew up in a Christian home, but saw a lot of injustice. You know? And that made me very rebellious. I was one of the err...best students in school. Had the best grades, in everything. Never third, I was always first, or second in my class. And it went on for a lot of years. But I was 10 years old when I committed my first crime...when I caught my first case, appeared in front of a magistrate. Vandalizing the school...Something was always...when I reflect on that, something I was always good at is...motivating people (laughter), whether it's doing bad or good. We were playing soccer in another primary school in my community, there were two, we were playing against them. Err...and I was the goal keeper, of our team, and we lost, by three goals...3-0. And we felt very bad, and we felt like the other team, the other school team like they were insulting us, after the match and stuff, and we didn't take it too well. I actually took it worst, because I was the goal keeper. I was the one...I felt responsible for the three goals (laughter) because the ball passed me! So in retaliation, I started to...to speak with...address my teammates, not being so outspoken as I am now at the time...but I said guys, no, we can't take this. And everybody was like, what, what do you mean? And I started planting devious thoughts in their heads, let's go show them a thing or two...and...That afternoon, after the match, after school, we went to their school, we vandalized the school, we broke all the school's windows, and I was amazed...when I reflect on it, I'm amazed at how I could...err...play with them...my teammates minds to actually encourage them to do something like that. Because we were just kids. And none of them, at that time, would do something like that. Even me ! But I took that guilt, you know, that I felt for losing the match and I turned it around even to others to do bad things. Soo...we got caught...we went in front the magistrate, we got a warning, and, the year after that, my father sent me away to live with my grandmother, in Plattenberg Bay, Knysna, there I got so in live with music...most of my cousins were DJs at the time, I would go clubbing with them...

LP : Is it a common thing to send your kid live with their grandmother?

PJC : No...well...ja, it depends where your grandmother lives. That's considered rural area and there there's more discipline, it's very strict, soo...It was a form of sending me to where my dad came from, so I could get the education he had. My dad is a very goal oriented person, when it comes to business and stuff like that. So I think in his head, he thought at that time that it would be best for me, because in Cape Town, life is too fast, there's a lot of gangsters, there's no gangsters there in the rural areas. So that's why he sent me there.

LP : What does your father do?

PJC : He's retired now, he used to be managing...err...managing...do management, business management. And he normally did err...storeroom management...

LP : Ok, so he sent you to Knysna...

PJC : Yes. There I fell more in love with music. Lived there for a year and a half, but came back to Cape Town, lived here for another year, he had another wife, my mother divorced while I was there in Cape Town, and me and my step mother didn't get along, and we got into a physical fight with her...and then I ran away to live with my mother who lived in Upington at the time. Then I was more a menace, because I felt that I broke free...I broke free from the chains cause my mother was also very...went through a lot of abuse with my dad, for 21 years. And so, she didn't even want to put too much pressure on my, because I also I had been oppressed and abused by my dad, so I think in her mind, she just wanted me to be free and live my life, you know? Err, so there, joined up with the wrong crowd, started using drugs, drinking, dropped out of school at the age of 15, came back to Cape Town, because my mother couldn't handle it...my mother couldn't handle me anymore...Came to live with my dad for a few months, ran away, and then just was on my own from the age of 16. Lived with friends in shacks and stuff like that, then went, like...into the world of crime. Making it my career. Doing various criminal activities. To survive. And to feed my drug habits. So...in a...when you live a life like that, you are, aware that sooner or later you're gonna get caught. So amongst our click of friends, there were guys who'd already come out of prison. So they like would prepare us...teach us or share things with us...look, man, go there one, this is how it works and so on...So, mentally I was being prepared, I would even be curious. Because even though I was very clever and cautious not to get caught, I knew you don't always get away with stuff. But at the end of the day, it wasn't even those criminal activities that made me end up in prison, it was something totally different. Err...a domestic dispute...you know? So...but I made my mind up before committing the crime. I said, ok, I'm gonna do this, and after that I called the cops myself. I was just sick and tired of being sick and tired. So I'd rather go to prison. You know? Cause this world outside here, it's no good for me.

LP : Growing up in the Coloured community, would you say that your story is representative of a trend within the community for young people in general, or rather that it stands out.

PJC : I would say a bit of both...Because throughout the times that I've worked in communities and schools and Churches, a lot of people...my way of sharing my story is basically through my music. People come to me and say, hey, that song you wrote...it really speaks to me...I really appreciate it, I really like it. You know? That's why people buy the CD...because they can relate with the story. And...because of my vast travels, and experiences, err...I...I experienced a lot. Whether it's peer pressure, whether it's physical abuse, you know, whether it's living on the streets, whether it's...drug abuse, you know? Errr...how do they say...what do they say, that saying? Been there, done that, got a tee-shirt. I say been there, done that, got the scars to prove it. Whether it's physical scars, you know, or emotional scars. So...but ja, I don't regret anything in my life, my choices...I made peace with...there's a lot of things I have remorse for. But I can't live in regret, cause then I'm not gonna progress. You know, for the better.

LP : How would you qualify yourself?

PJC : Err...President. That might sound arrogant. But the first time I came to Fisantekraal, this one guy said I'm gonna be the mayor of this place. And he just gave me a lift from Durbanville to Fisantekraal. We just spoke and he said, oh, you know, I have a feeling you're gonna be mayor of this place. Err...The reason I'm saying that...president...is because, I'm very very strict when it comes to work. When it comes ot things that need to be done. That is something that...it goes both ways. Neh? A person with these qualities, will

see something through, and when he does something, he does it properly. It goes both ways. When you're a murderer, you can be a very good murderer. You understand what I'm saying? When you're a thief, you can be a very good thief. It all depends what you choose to do and you choose to be.

LP : And would you be a mayor?

PJC : I don't want a title. I will do a mayor's work, and I think I'm doing it already, but I don't want a title. Not the way politics is now.

LP : What do you think about politics in South Africa?

PJC : I try not to follow up on it too much. But I also don't want to be ignorant towards it. Because ignorance is another bastard. There's no other way I can put it, you know? Err...so I also, I always try to be clued up on things, what's happening, and so on, who's doing what what...But politics is basic, man. It's day to day stuff. The guys that's got the title just got a lot of people behind them. We can be politics right now you know, we can be politicians. This is my street Langevaart. You know this fight I got in? Was because this guy who's staying here is terrorizing people. Also gangsters, also comes out of prison. I was in here a week, just living here a week, and...people came to complain, to me...about this one guy. And you may see it as a act of vigilance or vigilante, but I approached this guy, we got in a rumble, we got in a fight, I messed him up little good, and then this one uncle came in and cowered me from behind. And held me while he beat up on me. But! A point was proven. Because I stood in the middle and said, it's not gonna be terrorizing anybody here. People is working hard for their money, you know, so you go work for yours, or go terrorize somewhere else. This is the kind of person I am. I don't like to pull wool in front of somebody's eyes, I don't like to terrorize people, I don't like to steal from people...I used to be a thief and a very good one at that, and I was never caught. All the cases I got caught was other stuff. I'm not saying it's right that I did what I did, but I feel, something needs to be done. That's why if I'd had the title of mayor, I would have gone to prison, I would have been in the tabloids, "Mayor of Fisantekraal beats up on gangster"...(laughter). But I feel, the mayors and the what-whats of today, they speak a lot, but they do very little. They make promises close to elections time, and see to it that their people are faring, their supporters, not the minority, or the opposite.

(2) Annexe 2

Interview n°2, avec Jacky C., 25 février 2012.

LP : So, you've experienced life in prison, can you tell me about your experience

JC : Mmm, you know, the first time was 94 when I come in, when they catch us, and they, they let me lay for two years, two and a half years on awaiting trial in Kroonstad, and I wait for my sentence, while I must wait for my sentence, it's not nice when you think about your child, you leave outside, she was four years and until now when I come out she is nineteen. There is a lot of ups and downs, we don't come nice together because the family also interferes, they don't bring my child. There's an Imam who brings the children to the people who is far, they come and helps you, but I had a lot of experience and I'm busy writing my own book now, as times goes. And it was not... it was... in the first place it was very sad for me because people say it's like, like gangsterism when you come in. But when I come in there was no problem because I was on my...when you come in, and you expose you to a lot of stuff, activities inside, good or bad, it depends on you. So when I start my sentence, I start with every good, I go around, as long as you have an id book, you can go for every course, I got eighteen certificates for flowers, for needle work, cooking, em, painting, spray painting, but my passion is my needle work, dress making, because, I see myself err, for the next generation to bring them up, as needle workers, dress makers. And you know, it's nice to be... it's nice to get people like Joybelle, that always are there for you, err, no one comes with the the bad stories, you experience a lot of things besides your emotional... I did pee through my eyes for five years, because I didn't accept I'm inside and my child is outside and it was very bad, because there were people come to you, they want to make you a wifie, a woman now come inside, she want to make you a wife. And the members start teaching me from the start, so as a needle worker I had a machine inside my room...single cell...they give me permission, I make people's clothes, and not getting visits, I had everything the members buy me, people with a heart, there's those who see you need a roll on, you want to be nice, you want to look pretty, did you see how people look inside? You're gonna see, because they gonna take you, but they look very nice, you know there's no other such thing you can do besides to make yourself pretty and tell yourself I know I've got twenty or thirty years here, I have to save myself, let me make myself pretty, then I don't see the sentence is gonna pass you see? And it was for me nice to start with the restorative justice here, with the people, with Jenny Clayton, and they, bring you further to accept your sentence, you see? They help you to accept your sentence. They had a pastor Rossi, he's already under the ground now, and Don and Ellie, they are white people. They give me a Bible, I still got that Bible and you know it's a treasure. Because today, pastor Rossi, is not here with us, he's under the ground, and he was such a nice pastor, man, you know? When I come in they help me, they come to me and say Jacky, God got this in store for you, don't worry, everything gonna be ok, here's a Bible for you, and they go with me. For two years they go

with me in that sentence, before I take the draft to Worcester and end up in Worcester, I ask there for a transfer, they transfer me to Jo'burg. They take me first to Kroonstad, and from Kroonstad I take a draft to Jo'burg, and there I stay one year nine months, it was very nice, to meet people that you don't know, other religion, so, there I learn a lot of stuff, by then to make baskets, you see, fruit baskets and the picnic baskets...

LP : did you want to go to Jo'burg?

JC : yes, you can ask, you can ask any time ! You know what, when you got a long sentence...I can't mention the name to you, errr, you see, they want to sit on one place, and I didn't do this. The members inform me, hey, you can't sit here, man, just go, six months or one year there, then you gonna see your sentence go quick. When I ask again to come for three months to Pollsmoor, they tell me no, you're sentence is finished now, you go home to stay. So I stay in Wuste. Pollsmoor, man, it's not nice to be here. Because they don't smoke and I want to smoke, it make you relax, man. In Wuste, I was so familiar with the members, that I end up in the responsible's office to make tea. And so the first time I go to the parole board, I never, never, ever ask when I'm going home. I didn't do that. Because it's never nice every time to hear no you have to wait few years or so. So I go to parole board, the first time they tell me, yes, sure, you, err... when people see my name I didn't notice, because I didn't bother to go and see the... the...paper on the notice board. To me, I'm here, I must finish my sentence, I made a mistake so I must make right my mistake here. And then I sit and they say, yay, did you see your name there on the parole board, parole board says you're near go home. I say no, man, don't play with me, I'm not going now, I know I must till sit in for five years. And they say, no, your name is there. And When I go for food, I see my name. I ask God, is this what you have for me? I'm not going home because three times you have to go there by parole board before you know you go home. The first time I go there, they say to me, go out, so I go out and they had a discussion, and when I come in they ask me when do you want to go home, when you can go? I say, you know what, I don't want you to give me next year's date. Because it's gonna make me get crazy (laugh) I'm gonna get pimples from all the thinking. When do you want to go home? I say, you know, when you want to send me home, you must send me next month. And they say I must go out. So I go out and they have a discussion. When I come in they call me, they say Jacky, you go next month. And I scream REALLY? ME? You know, I was so dancing the whole day, but didn't tell people. I pray and I worship the Lord for my day, because it's the first time I go. The next morning, the head come, and I didn't want to say, her to come in and say to all the prisoners, "you know what? I have some example for you. Behave nice, behave good, look after yourself, help when you can help, and you gonna end up like Jacky. Jacky just go for the first time to parole board and they give her a date for next month." And she's gonna miss me. As from that time, you know, people... It's nice here, inside, people tell you, you can go home, you go home, they prepare you, those people prepare you for outside, but nobody go with you. Nobody stay with you. Nobody know what wait on you. You see ? And that's what I have to face my reality now, outside. Since, I'm oustide...

LP : How long ?

J. C. : 2009 I go out, and I strugg... I first go and stay by my auntie's daughter, because she look after me every month. You know, she go... when I get there, they got that big gates, and the parole officers, they want to monitor you, they want to see I'm home...and, maybe at night, they can't see me because they lock the gates, because of the vehicles they got inside, and so, I have to change my address from there and come to Belleville. And when I come here...in...you know? I got seven addresses where I stay, since I'm out.

LP : You moved seven times ?

JC : Yes, and you know I say thanks to God the members are so... so, they're patient, because when, when you come...when I come and stay by you, oh, you want to make me...you want to find me a man, or to make me a slave. I'd rather chose the slave part because I like to work. I like to work. So, it's not to say you...but, not men. When I go in, my child's father, he didn't look after me, he didn't even look after my child. I have to write here inside every month a report saying I want this for my child, this is her birthday, what I want for school for her. When she go to standard 9, she end up there. My auntie said that she can go and sleep with a drug lord. And they didn't tell me. My child's got a baby, I'm a grandmother, they keep quiet.

LP : With a drug lord?

JC : Someone who sells drugs.

LP : She...your aunt let her go...

JC : Yes, and then she got a child, a baby, this is this baby now (shows picture on her cellphone). And I tell her, you can give the child, I'm gonna grow it up, I'm gonna look after your baby, and you can go back to school. "No I don't want". Then I think, ok, there must be something I must see. Then I see she learned to drink...start drinking. And I say, ok, I'm not gonna worry, I leave her. And the next moment, I change my address here to Lavos and I go and ask for myself a place. And they give me, in a squatter camp, a place. A place where you burn, where you have to make fire every minute. To eat, you have to make fire every time when you need something, wash water, otherwise you have to put your water in a pale and wait there in the sun, maybe an hour, then it's...not so hot, but as long as you can wash... Now I want to show you my dog, I stay with a big dog, a nice dog, her name is Tosca. It's just the name, you know. She's so cute, she's very cute, look here (shows picture on her cell phone). And this baby (shows picture on her cell phone), this baby's mother give her away, because the mother is on tick, she says she can't look after the baby, so I take the baby. Look, Tosca's got every people who like to brush her, and look after her. Now she's pregnant. Look here, she's pregnant. Ooouuh, she's so sweet. She open the door, she close the door. She make everything. This one (shows a picture of a young child) also like to play with her. This is children in the squatter camp, I look after them when they run from violence at home. They run again and come and sleep by me, those two. So I let them sleep by me and make them right for school in the morning, because the mother don't care.

Here, look Tosca and Karen. She really loves Tosca. Aye, I love my Tosca. There she is. She eat my friend ! You see, I'm thin, I don't worry to eat. When there's no food, I can take this little food, give it to my dog, and I stay without food. Because she is waiting for me inside when I go and see my child. I got to face her, so let me just go and tell my auntie, I thank you for everything you do for me, thank you for watching nice after my child, I'm gonna come again. So on the weekend I go there and say hello to them and play with my grandchild. But I leave everything in God's hands.

LP : Ok, ok. So, I have several things I would like to ask you...

JC : No you can ask, sweetheart !

LP : What...Could you tell me about your life before prison ?

JC : My life before prison was so...err... My life was really protective, I didn't know I gonna end up in jail. My mother work err...for white, white... people, and we stay in the backyard of them here in Bellville. As my mother pass...as she pass away, things go...err...off road. I start making friends with the wrong...I can't say it's people do it, because the choice was mine. I start going with friends who's doing drugs and everything, start experimenting myself on the dagga, and there I start to get unfaithful. And as my unfaithfulness go, I come to do...make friends there, go with them, do every wrong thing with them. But I never... I do everything wrong, but not selling my body, or... like, to socialize with men. It was just me, and money. Ouh, I was so nice, but money ! Now I don't care. When I have it, I have it. When I don't have it, I don't have it. And, er... My life start going off road when my mother died.

LP : When did she die ?

JC : 83. 1983. And I became a rebel... I became really a rebel, I tell lies, then I hurt people's feelings, my own family's feelings. As they come and talk here, by restorative, they bring family victims here together. As they come here, I start to realize how much I had fear, when she express herself, and I said, thanks for the Lord I end up here, because, when I didn't end up here, I hadn't know what's wrong and what's right.

LP : Ok... So, but you had a child. How old were you ?

JC : I was 27.

LP : Ok, and so you said the father of the child doesn't care for her ?

JC : He didn't worry straight to care for her.

L. P. : And how old were you when you got in ?

JC : She was four, when I come in.

LP : May I ask - you cansay no - may I ask why you went to prison ?

JC : I went to prison for drugs. I were a courier. I take the drugs from here in Woodstock, I take it to Jo'burg. Take it from Jo'burg to Durban.

L. P. : So, you travelled.

JC : Yes, my friend, it was so nice. I know, you know, the other friends of mine's got HIV, because they think, ok, the money is there, everything is there, men is there, they can just make life the fullest to they...they want to live. I was just, go for the drugs, have my money, come back, I work for my child because I don't need someone to help me.

L. P. : But you got caught.

JC : Yes, I was so glad the day they caught me. That I can get rid of all those guilty feelings.

L. P. : So you were glad ?

JC : Very glad. The moment they catch me, I was crying a lot, but I said thanks to God, at the end of the day, that they catch me. Now I don't have to run away, because you can't come out of that. You don't get out of that. Either you must come to jail, or you... They kill you.

LP : And you said the people when you came wanted to make you a wifie?

JC : Yes, they want you to play this game. And I was not interested in this game.

LP : Is it normal for women in prison ?

JC : No, sweetheart, it's not normal, because there's a lot of stuff. When you get involved for these things, I see nice children come in, and they change when they get busy with that thing. They get, like, rude. They don't care because they have to show, I'm this one, and I can do that and I can do this.

L. P. : So, are you talking about gangs ? Are there women's gangs ?

JC : It's women, and no, there's no woman gangs... gangsterism in woman. It's only maybe now, when you come in, in the admission cells. They want to take your shoes, they want to take your earings, they was no things like this when I come in.

L.P. : Ok, that was in...94...

JC : People were very protective. When you come in, they say, don't cry man, they go over, they talk to you. Now there's no such a thing. Because the new generation, the youngsters, when you come in, here in Pollsmoor, they take all your shoes, your jewelleries, you can't have something there, not with the way they behave.

L. P. : Ok. Now, again, about your life before, under apartheid ? Which...I'm talking about racial classification...

JC : I was...I go to school where my mother worked, then straight to home, we play. You see, such things...like, I can sit next to the old people. We had a white granny, oh, she was so nice, when she had cake, she can teach us needle work that's how my passion came fo needle work. They start training me when I was 9 years old I start, with needle work.

LP : Were you classified as African or Coloured?

JC : I'm Coloured.

LP : Ok, err, did that influence your life in any way you think, and the fact that...

JC : No...well...sometimes when I sit and I look back I think, I see and I say, Lord, you first let me go that way, to get to jail, to know you better, and after that, I'm better now, I learned a lot, and what I get here, I give it to the children outside, I live at the camp, and I do everything for that children.

LP : Tell me more about your life now that you are outside of prison...

JC : You know, when I'm out I think life is going to be like roses, and when I come out, I realize, heey, I didn't leave this place like this. It's groing big and err, there's no one like here. You know? Now it's for you to decide what you're gonna do, you, you stay alone, you run for your own people, I told them, when you take my child and you let her go and not finish metric, ok, so which means, I can't stay here with you people. Because you didn't do something right, now, you let my child go and get a boyfriend, leave her school...So, I'm going to have my own place, and I go to Malawi camp, I ask a place, I stay now in a small place man, so small you can't come in an go. You just come in and come out. Because as you come in, then you have to come out with your back again, because there's no space. And I said, ok, I'm gonna stay on my own and I have a lot of...of...I lose a lot of stuff. Since I'm out, I lose clothes, I lose everything, no one is there to, say, buy you a bread today, to give you, you have to go on your own. And the parole is 24/7 house arrest. You stay at home. But when I have a job, I can go to my parole officer and say, I have a job, then they give you a letter, you give it to them and then they say ok, I have a job for 8 to 4 and so they don't worry to come and monitor you. But err it's nice here, they protect you, it's protection. But outside, you don't have someone protecting you, you're alone on your own, no one gonna say to you, I give you this 10 rand I give you that soap, you want to clean...see, we have everything here for free, they give us sometimes soap, toothpaste, shampoo, conditioner, things you need really in life, and I can say thanks to God. I'm not at that stage when I used pens because that's gonna be a real problem. But now I'm over this and I say thanks to God I don't have a lot of stuff, as I stayed here by my place, there's Tania here, Tania C. she also every day, when she sees me yesterday, today she bring me a plate of food and I take it home. I say thanks to the Lord, I can eat, go to my bed, wash myself, sleep, and I'm ok to work. It's...it's very hard, you know? For you to come and face reality, outside. When you come out and you were so long inside. There's no one to help you.You see, I don't get...I have skills my friend, I paint the Khoisans, I didn't bring it here because I'm busy diing my material because I'm making African outfits. I paint the Khoisans, I shape their (word in Afrikaans which means "butt");

LP : Why the Khoisan?

JC : I like them ! It's African. You see, I make the outfit, the long skirt, the waistcoat, and I make you the *doek* (scarf) you put like that and then the hat. And I draw the Khoisans, and I paint it nice, hand painting and it don't go away. And I know it's gonna be a nice treasure, but you have to give me your number. The day I got an outfit, I'm gonna phone you.

LP : (laughter) Again, about the Khoisan...why...

JC : It's African.

LP : How so?

JC : It states...it states this is African religion, you know? Like err...for instance say, err, it's...say...ok, Lesotho, it's a place, Lesotho, is where there is only Sutu's. And they have that colours of them, bright colours. And those homes with all the colours, they paint their homes, you see? Here, by us, in Cape Town, Khoisan, it's how do you say...(word in afrikaans)

LP : Oh, I'm sorry, I don't speak Afrikaans...

JC : Aye man...I know that thing but it don't want to bring it out...Take the Big Five, for instance. That is part of Africa. You paint, like, a duvet cover, err, table cloth, chair beds, clothes, I like to do everything.

LP : And the Khoisan is the same?

JC : And the Khoisan is the same because it's the Bushman. You know Bushman? Bushman, with the (word in afrikaans) - she mimics a round buttocks - (laughter).

L.P : Do you relate to the Khoisan, in a way?

JC : Err...people say we are related to the Khoisan.

LP : We? you mean the Coloureds?

JC : Yes. So, when they see you...when they see you've got a little bums, they say, there you go, the Khoisan.(laughter)

LP : Yes, but I'm pretty sure, there's more to it, right?

JC : Yes, there is more, it's part of Africa, man, you see?

LP : Yes.

JC : And I don't take it as like they say we are Bushmans, I don't care. I say I'm everything, you can say to me everything, I don't care, as long as I'm alive.

LP : Ok. So, if...for instance you...could identify as a Coloured woman?

JC : Yes sweetheart.

LP : But it's not important to you.

JC : It's not important to me, we are all people. Cause when I cut you it's only red blood coming out.

LP : But do you think that the fact that you were Coloured influenced your going to prison?

JC : Hey, no no no ! It's only the wrong make me end up in prison. It's because of wrong. It happened to everybody.

LP : Ok, so the fact that you were born in this community didn't...

JC : No sweetheart. It's just part of skills you come up with, when you grow up, getting in with wrong stuff, then you have to face reality. Go to jail ! Go to jail and get finished. Ag, I was so glad when they catch me. And now you know when I'm outside, there's still people come after me say, hey, why don't come again and work for us, I say, no! No, no, no ! I put a big no. They must believe that it's no. I don't care take the money they say, look here, they put the money out, you're not used to sitting here and beg for a piece of bred. I say that's nooooo problem. At the end of the day, God provide for me. And then, they must go. Aye, you're gonna come again, you know what the devil make me, the devil tell me, aye man, you're not used to this hard life. When you want something, you can just take the money and go. Then I tell myself I have to pray and say, Lord please, I ask you, to help me, to not put my mind on that money. Because, that money, it's not my money, that money, is the money they take from other people's life. I don't want to get involved again. Thank you for bring me here ! That's why I still stay with this people, I'm...2009, I can pass...I can leave them. When you're out, you can forget about them. But I don't want...I prefer to stay with them, because, they're nice, good in your life you have.

LP : Them, you mean...

JC : All this people here. They give you, they help, every single minute of the day. But when you come out and you want to go on your own, they leave you, it's up to you. When you want to stay with them, you can stay with them. When you want to go...There's lots of prisons outside where they don't care about you anymore, they don't worry. It depends on you. How you want to leave your life. To go on with your life, like cheeky lay lay, then you must be a cheeky lay lay.

LP : Cheeky lay lay?

JC : Yes my friend, when someone is nasty, you say "you cheeky lay lay!" It's not bad, you know, it's a song they made, cheeky lay lay, you know? (sings) "Eh, eh, cheeky lay lay". It's a song they got, that local artist. It's very nice! When the children pass and you say "hey" they say, "oh, auntie cheeky lay lay!"...you have to laugh. You can't get cross now and they go.

LP : Err, you were apparently, as you said, things started going bad...as long as, you know, your mother...You were very close to your mother?

JC : Oh, very...When she die, I feel there's nothing else left in life. I choose the wrong way, man. And I'm so...you know, until today, there are times when I sit and I say, no man, don't worry about the generator, I need a generator to make my sewing at home. Then I can teach the children also there but there is no money. My child's father come round and asks if we can start again, I say no, please, no, I don't want no man in my life. I'm allright like this. And he asks why I say, no, you wasn't there for me man, what's wrong with you? Just go your way. Take a woman and go. Forget about me.

LP : And how about your father?

JC : My father is dead in the mine. In the gold mines.

LP : And when did he die?

JC : Ouh, my friend, I don't remember, I can't remember.

LP : So it must have been a long time ago.

JC : It is. Cause I was still small.

LP : You don't remember your dad at all? And your mom, she worked...

JC : She was aaalways there.

LP : And working for white people? She was a maid?

JC : Yes, yes she do kitchen homework, and we grow up with the white children, and it was nice. Because they teach us a lot of stuff. There's things they don't know, but we...know. Here in South Africa, it's like this, you know? The Coloureds did know everything, the Coloureds and the Whites. The Black is just coming now, where they know what. Even the curls, when you put the curlers in your hair, they didn't...they put holes in your hair. Then we say, no, you can't put it in, it's gonna hurt you, in the morning they see your hair look nice, then they say, aye, you look very nice, then you say yes. But you have to sleep with the weight. We make jokes with them.

LP : Do you straighten your hair?

JC : Yes sweetheart, I'm with a relaxer. Yes I have to put relaxer on there and I have to lay like this my friend, man.

LP : Why do you want to have it straight?

JC : Oh, well you know when a woman has her hair look nice, she feels nice, neh? But when your hair get crim, neh? So you have to put something and make it look nice, then you feel nice. And I like to look after myself. Oh, you know, Saturday, I had a nice guy say to me, I want you, and I say, no man, don't bother with me, you see, I pass him at the station, because I have to wait there for the train now, to run to Mowbray. That's how I flea.

LP : Back to prison. Can you tell me about life in prison? How is it for a woman?

JC : It's very hard...you...you got children, it's no place for a woman, really. It's not a place for a woman who's got children, who's got a family, who want to look after her family, that place...It can break you, or it can build you up. It depend on you, how you gonna react on it.

LP : Do you have examples of people who it broke?

JC : You know, you come in there, it's a nice, a...a...person. You marry, then you come in, you forget about the place, you're coming out. You go for this game they play. Wifie. And a wife, be a man to you. You see? And that make life...aouh, I don't care what people think about me anymore, I don't worry what goes...I just go with the flow. But then, you came, and you don't do what they do, you don't worry, and then you gonna see...ok...Life still goes nice for you, because you don't do all those things...you don't have to do it!

LP : In total, how long were you in prison?

JC : 15 years.

LP : From 1994 to 2009. And, so now, you're telling me about life with your daughter?

JC : Life with my daughter is not so nice because she's telling me, now where were you all the years when I need you? Now you want to come and tell me don't do this, this is not right, that is wrong, you see? So I'm trying, still trying to build up me and my daughter's relationship.

LP : And she...the father of her baby is he providing for her?

JC : Yes, he looks nice after her and nice after the child, she also look by herself and her child cause she work by Pick&Pay. And, err...the father's child, the child's father go and married with a other lady. And that lady can't get children. Now, you see, she decide, he decide to marry the other lady. And I tried to put it in her head, look here, when a man do like this, don't go after him, because then, it's...he can say it's nothing, he don't worry about you, he worry about that lady. And he's got now a wife, you must try to make your own life...stabilize your own life. Now she don't listen to you, now that new generation want to do there own stuff, and you don't tell me because you were not there for me, all the years you were in jail, now you come to want to tell me and I start...eh, I got so close I can grab her. And hit her, but no, I must think again. Where were you, really, all the years, inside? You try to get out by her, you tried to send your child a letter every week, and then people just take the letter and throw it in a bin, and they don't give it to your child.

LP : Is that a normal thing to do?

JC : I...you know what? I'm busy making right now. I'm busy talking to my aunt and ask her, why you had to do this, why you had to go so far? What did I do wrong to you? And that's a whole lot of why's. But I think, neeeh, I say Lord, I'm not gonna ask again why, I'm not gonna worry about them, they have to see and decide when they want me in their lives, I'm going with my life...on. So, I start with my life, now, you know, it's nice for me every day to go and tell myself when I go here, I say thank you Lord, I'm going to my dog now.

That dog don't ask, why do you come late, why you don't have food for me, you see? She's just...quiet. She's just happy to see you, and you rob that head and that (word in Afrikaans) and you can go on. Ouh, I love my dog man. Ouh, I really got a passion for my dog, shame. She's cute man, I can look her up from this morning, I come home, 6 o'clock or 5 o'clock she did a mess, you know...

LP : And so you're also caring for the children in your neighbourhood?

JC : Yes, here in Malawi, oh, it's so nice, you know, to see the children come to you, late at night, past 12, past 2 (knocks on the table), Aunt Jacky, can I come to sleep by you please? Then I say my child, where's your mother? No, my mother and my daddy fight, I say ok. I wake up, make open, make them come in. Did you eat? No auntie Jacky. Ok, maybe I've got gas in my thing, gas is 70 rands to fill up, neh? So maybe I've got gas, I can make you, cook a little tea, make the porridge warm for you or something that you can eat, and when you eat I know when you come there, I know. People like that don't give children much food. To eat and...come. Sometimes it's 1, 2, 3, 4 with me in front on a 3/4 bed. And 1/2/3 and my feet lay like this. On a chair, because I have to put a cushion like this because there's no space, you know, the kids they sleep. The whole bed is theirs. So I decide, ok, you can take the bed. But it's nice to communicate with those children.

In comes someone from the Ministry, calling J.C.

LP : Should we stopp here? Do you have other things you would like to tell me?

JC : No, I just talk to you, it's nice to talk for a change, neh?

LP : I'd be curious...Where do you stand politically...do you vote?

JC : Yes, I vote...To me...last year I didn't vote, no, I didn't vote. We say we don't want that president of ours. He was a raper ! So why you going to vote for someone who rape and think it's good to rape a lady? You see? That's why we don't... that's why I don't care about that voting, because for me, we Coloureds, they throw us all over around, they blame us for them...now, we have to get our own way and just live life to fullest. That's how I see life here.

LP : Ok. Thank you very much.

(3) Annexe 3

Interview n°3-a), avec Joybelle S., le 28 février 2012.

LP : So Joybelle, tell me about your life, you've experienced prison, can you tell me about this, maybe start by your childhood and then move from there.

JS : Mmmmm, I grew up with...I never grew up with my mother cause my mother and father got divorced when I was 3 years old. I had a younger brother, and my mother was actually 7 months pregnant when my parents divorced.

LP : Do you know why they divocred?

JS : Err...I believe my father was a womanizer. My mother left him because he was going from one woman to another woman. And so my parents divorced. I don't have any knowledge of those years. And then I know...I grew up in the apartheid years, so I know my mother worked in service, you know, she was a domestic servant, for this white people that she worked for, and I know that she...raised me and my brother on the premises of those white people that she worked for. But when I had to go to school, I couldn't go to school on those white people's premises, so she...took myself and my brother to go and live with family members. Her aunt. And this aunt of hers had three daughters and all these three daughters were school teachers. So...err, my brother and I we go to live with that aunt of my mother, err...we were well looked after, we didn't lack anything, but I don't...I never know what happened in these years between my mother and that aunt of hers, but then, we will be sent to my mother's other aunt. And that aunt had 13 children. So for most of my...my brother and I's growing up years, we were shifted between these two aunts homes. The one with the 13 children, and the one with the 3 daughters.

LP : Were those people living far away from each other?

JS : Yes, they lived quite far, in very different areas, yeah.

LP : Were you born in Cape Town?

JS : Yes.

LP : Which year?

JS : 1951.

LP : Did you go through the process of the displacements?

JS : Yes, my family was displaced from District 6, one aunt with the 13 children, they were displaced to Bontheuwel, Silver Town and all those places. So yeah, I grew up between these two aunts and I was very rebellious. At the age of 13, I ran away from...the one aunt's house with the three daughters. And went looking for where's my mother. But in this...all these growing up years, I never actually saw my mother. I only saw my mother once a month, or twice a month, I can't even remember. I just knew that this woman coming there, she was my mother, that is my mother coming there. I don't know...I never knew a mother to put me to bed, to tuck me in at night, or comb my hair for school. My mother didn't even take me to school on my first day of school, one of the family members took me, so I never knew mother love and father love. I just grew up with these family members.

LP: So you ran away?

JS: I ran away, at the age of 13, I was in standard 6. Just didn't want to go to school anymore...just running around...so the other aunt with the 13 children, told my mother, my mother needs to send me away to a school of industry, and my mother did just that. First to a a place of safety, then to a school of industry. That's where they send children that don't want go...to go to school. And, err...I was 15 when they sent me there. From 13 to 14 I was just up and down doing all the bad err...wrong stuff, not going to school, running away from home and all that. So at the age of 15, I had a boyfriend already...And...and because of this boyfriend, they sent me away to this place of safety, and then when I was there they found out I'm pregnant...I'm pregnant with twins...I gave birth to the twins and the one twin died and the other twin lived, and the State took that one, took it away from me, without asking me yes or no, or can they, they just took the twin away from me at birth. And then from there I went to the school of industry to further my education, and there I met up with different types of people, different sorts of lives, there was the first time I started smoking dagga, and there I was exposed to alcohol for the first time, in the School of Industry, where I was supposed to better, I became worse. I also met up with people that were involved in crimes already, and I learned a lot of tricks. At the age of 18, I was released.

LP : Released...so it's not really a school.

JS : It is a school but you don't go home after school hours, and your parents can take you on school holidays or on weekends, but my mother never took me on school holidays till my time was finished...18...I was actually there for 2 years. So I turned 16 there, so I stayed there till I turned 18. And then I came out, I worked, I lived my own life, I fell pregnant again, I gave birth to another daughter...and that daughter I gave to my mother...and then I fell pregnant again and I gave birth to another daughter and I gave her to my mother too. And I just lived my life...my life...cause my mother never had...I never had a connection with my mother, she didn't know me, I didn't know her, so we didn't...get on living together.

LP : But she took care of your children.

JS : Yes, she took the children. I used to work...but since I was abusing alcohol, and abusing mandrax and dagga...

LP : Mandrax...

JS : Yes, it's a tablet, you smoke it with dagga. And err...so sometimes I didn't get up in the morning, I'd take a job and then I walked out. I never could hold on to a job very long. And also because I was abusing drugs and alcohol, I was stealing at places where I was working. I was never caught at one of my places where I stole. The one place, they had a small business, I would steal from them and then sell it at another place and I actually had people buy things from me. But because of…of my...drug use habits and my alcohol abuse and that, I didn't know hold on a job very long. And I was drifting between jobs, and when I wasn't working anymore, I met up with a syndicate of thieves, they are professional shop lifters...

LP : A syndicate of thieves...is that some sort of gang, or...

JS : It's a syndicate. Everybody in that syndicate, we got our driver, we had our cars, and used to go from shops to shops to steal. And we...And it's actually as if I worked, but we didn't work, we just steal from shops. You don't steal anywhere else, we only steal from shops.

LP : And to give to who?

JS : No, to sell.

LP : Ok, and who was organizing this?

JS : Oh, the whole of the syndicate. You go and pay the driver for the car, say he wants 200 rand for the day, so he will drive us up and down whichever shops we will go, for 200 rands a day, we pay, maybe he'll get a few nice stuff from the things we stole, but then that...you steal for the day, you take it to your buyer, and your buyer buys your stuff, and then you have cash. To pay you rent, to pay for everything you need. So you can go steal everyday, we say like, we go to work. You can go steal on a weekend if you want to steal on the weekends, you...err...you go from here, you go to Johannesburg by plane, and you come from Johannesburg down by car. And what you've stolen, you sell it here in Cape Town.

LP : Ok, that's the syndicate of thieves.

JS: Yes, shoplifters.

LP : And how many people were taking part in...Were doing this?

JS : Its...err...there was a lot of err...it's a lot of different syndicates. I belonged to this one, but it's a lot of different syndicates. Into the black community they got their group that they operate with there. There's a lot of...People even got names, for this different syndicates...

LP : Ok, so did yours have a name ?

JS : No no no no, but some people they called them the *doekie* gang. Because they always wear scarves like Muslims. They dress like Muslims.

LP : Was your family Christian?

JS : Yes, I was born a Christian. They were called the *doekie* gang. Then in the Blacks...they also had their...there's certain ways of doing shoplifting. Some steal on them, they...they...they use steppings. You know what is a stepping?

LP : No...

JS : How can I explain what is a stepping now...It is something that comes from there to there and it's very tight. Old people used to wear them to keep their buttock in shape. Now they put on that and they put on wide tops and wide skirts, so...err...one person can fit 16 bottles of fish oil around them in that thing. And you can walk out of a shop, and no one will notice that you've got 16 bottles of fish oil round you. Cause I know one of my friends opened her own tack shop, from stealing out of stealing from the shops.

LP : So you told me that you participated to this syndicate to feed your drug habits...

JS : Yes, to feed my drug habits, to dress myself, to buy my children's gifts when it's their birthday, and take food and money there. So for 15 years of my life, I was in and out of prison. My first prison sentence was a six month...

LP : For theft?

JS : Mmmm, I got about 15 records, it's all theft. I've got 15 charges against my name, all is theft. And my last prison sentence was 6 years. And when I got sentenced to that 6 years, the court also gives you a form, that you have to sign, they warn you, when you're a habitual criminal. You keep on reoffending with the same crime. So I had to sign, if I ever stood in front of the court again, I will be sentenced to 15 years.

LP : That was in?

JS : 2008...

LP : 2008?

JS : No, wait...1998.

LP : Ok, and your first sentence was under apartheid?

JS : Yes, I was sentenced in the apartheid years. Yeah I served times, lots of time in the apartheid, years.

LP : Did you see a difference?

JS : Yes, there was a difference, because, err...That time, the Whites that did the same crimes, they were kept aside, they ate different from us, they dressed different from us. Errr...There was a lot of discipline in prison. I was never beaten up in prison by the white wardens. It was very disciplined, the prison was clean, and I think, if I were to go back to prison now, I wouldn't like to be in prison now, because the state the prison is in...no no no no...I will die if I must go back to prison now, I won't be able to take it. In the apartheid years, there was discipline. And you knew what...what...what was expected of you. But there's too much corruption in prison now, and those people always sleep when they must work.

LP : Ok. So tell me more about your first time in prison.

JS : My first time in prison, I was a little bit scared, because I didn't know prison life. So I did everything that was expected of me to do. When they sleep, I slept, when they say get up for food, I get up for food, like that. I did whatever...and actually I served 4 months after the 6 months I was in prison, and then I was out. But on my second and my third and every other time...prison became my second home. I wasn't afraid of prison, I wasn't afraid of anything in prison. I was always in trouble in prison because of my...because of my rebellious spirit. I had...I...I...I actually taunted with...It was my greatest joy to start with authority. Catch me if you can. I would do everything I was not supposed to do in prison. And it's...It's catch me if you can.

LP : Do you have an example of that?

JS : Like I'm not supposed to smoke dagga, I will smoke dagga. I will make a way to smoke dagga. Err...in...in...the apartheid years, you were graded A, B, or C and D. I would never become a A group, I would always be a C group. When you become a A group you're entitled to have coffee, sugar, and have sweets and that. So I will smuggle with people that is there. So I will have sugar, I will have coffee, and if they searched my cupboard, I'll be charged. So I was always...I was always defending the ends of Justice inside, but if they say go this way, I will go that way. I don't fight with my fellow inmate, I fight with authorities. I was actually the main leader in a 3 day riot inside the prison. I became a political prisoner inside of prison. I was put in isolation, for actually 3 months, I wasn't allowed to

communicate with anybody outside...in prison. They brought a doctor to me, they brought a library to me, they brought a shop to me, they brought the...the...everything was brought to me. I wasn't allowed to leave that area I was living in. Even if I go to visit, I was escorted by 4 people. I wasn't allowed, because I could manipulate people to stand up against authority.

LP : Can you tell me more about that riot?

JS : Err...no, we just set fire to the place, and turned the tables upside down, and the...err...there was no food for the other inmates to eat, all that...So yeah, that is what we did.

LP : What started it?

JS : What started it was, err...because of my, err...always going against authority...if you sleep in my cell, nothing is to get out of my cell. They come and ask questions, whatever you see, you keep it to yourself, you don't speak out, you don't tell anybody outside my cell what is happening. You will be looked after and you will also get your dagga to smoke. You will also eat lekker when we eat lekker, but you're not supposed to speak out. And this one girl was speaking out of our cell, and then I...my other friend approached her, and smacked her. And she ran and go tell the authorities that she smacked her, and so they said my friend must leave the cell. I said no, my friend is not leaving the cell, she's leaving the cell. They said, she's staying, and my friend must leave. So we refused it, they had to fetch the men, to take my friend out, and that is was sparked it, and we turned the prison upside down.

LP : What year was that?

JS : Wooh! Now I must think...what sentence was I doing that time? 80's...it was sometime in the 80's. 1989 or somewhere there. It wasn't in the 90's.

LP : Ok, prison was your home?

JS : Second home.

LP : Ok, and were there gangs inside the women's prison?

JS : There wasn't gangs...but you'll get the lesbian men.

LP : Women who act like men? Is that a regular thing?

JS: That is err, yeah, it happens in the schools, it happens in the places of safety, where women act like men.

LP : Why do they do that?

JS : No, some of them come like that, they're gay. They're lesbians. So they kill their partners and then they come in.

LP : Ok...

JS : And then you'll find, err...women that just play this game inside.

LP : To...

JS : For the benefit. You know what's a benefit?

LP : I do, but if you can tell me more?

JS : Let's say you come into prison. I act a man, but I'm not a man. But I can't get visits. So I'll target you, because people can visit you. So, you will supply my toiletries, you will supply my...smokes...you...actually you're like...you're keeping me. I'm like a kept person, but I'm just playing this game. Because they got a say in prison, oh, I'm only taking her for the cupboard.

LP : For the cupboard. What does that mean exactly?

JS : So that my cupboard can be full with tobacco, and toiletries. I live that up type life back there, like a lawny, but all the time I'm living off you.

LP : OK.

JS : So I'm this man that lives off you. It goes as far as the women, the...lady of this man don't eat meat. And meat is very scarce. So she gives her meat to her man, she gives her bred to this man, she gives her fruit to this man. You see?

LP : What's that word you used, lawny?

JS : Like a boss, you wanna live like a boss, like a boss style.

LP : So, second and third time in prison, so that was under apartheid. Ok, and then after, apartheid was over, you got sentenced again, how many times?

JS : Twice.

LP : Twice. For theft?

JS: For theft. I only go for theft.

LP : And can you tell me about those other times?

JS : Oh, that...err...was it the last time...Where I was in prison, then we could walk with money in my pockets, we had our money in our pockets, you're allowed to have 200 rands, you can go to the shop, every day. And that was the time when I was at my worst of smuggling and all that...because that was legal. It was legal. They're not allowed ot charge you for anything. And...err...I mean, yo, if I were to come to Pollsmoor, I would be sitting maybe with a fifteen years now, because of the way I was handling dagga, by the bags...And I ran the shop. I ran the prison's shop. But the prison's shop is legal. But people coming by with money everyday, so if you're selling dagga, you come to me and you borrow a 100 rands from me, so you can buy your stock of 100 rand dagga. And wardens came and borrowed money from me. So now the wardens cannot pick me if they hear something about me, because I have them in the palm of my hand. They're not supposed to borrow money from me, from my shop...I never ate prison food, because now I have people working for me. So I can say...(snaps her fingers) what's on the menue, I want to get some lunch; I even had wardens that cooked for me ! Right? I would say, you cook me a big pot of bean soup, and you put it into icecream bowls, and then I'll freeze it. And you freeze it, and you bring me an icecream bowl at a time. So my people...where I lived it was twelve in the cell. Not more than that. And then my cell mates would have outside food. Every night

we will eat it...But yeah, prison became lekker...When apartheid years was over, prison became lekker. It was lekker to come to prison.

LP : It looks like it was a wonderful place to live...

JS : Yeees, yes, yes, yes...

LP : So why would you...

JS : Rehab?

LP : Yes...

JS : I didn't rehab, I was going on and on and on with my things. Then I was transferred here. Again. I didn't want to come here. I mean, when I came here, to Pollsmoor, I had two years left of my sentence. Yeah that was two years...or under two years left of my sentence. And then I, err...I was invited to a Bible study, and I started going to a Bible study, And I did the alpha course, and then I committed my life to the Lord. And then after the alpha course, I went into Restorative Justice, I did a Restorative Justice course. And my whole mindset was changed, and I didn't do crime ever again after that, because my children were grown ups, I was a grand mother and still living in prison, and I wanted to change, but I couldn't do it on my own, because, although I wasn't heavy into the stealing business anymore, I was still doing drugs, and I was still doing alcohol, and I was actually caught, I wasn't caught stealing for the last case I came to prison for. (Silence) It was a old case, they were looking for me for three years already.

LP : What was it?

JS : A old case. I couldn't believe I got caught. They gave me bail, I get out of bail, I don't go back to court, they must catch me...If they can. And it was a old case. They were looking for me for three years. That they caught me. Because, I didn't want to go to pris...I wanted to be a grand-mother for my chidren. I didn't do crime anymore. So I came and live with my mom. That's when they caught me. I was sentenced to 6 years. And of course, I wanted a change for my grand-children, ag man, I love my grand-children. Now I didn't have a chance to raise my own children, so I had a chance to raise my beautiful grand-children, I wanted to raise my beautiful grand-children ! And then these two ladies, (points at a picture on the wall), this one here, and this one here. They played a big part in turning my life around. And they walked the road with me, and I did Restorative Justice, and that is 10 years ago. And I'm still going strong. If it wasn't for me changing my life around, I would have been back in prison by now. Cause there's still people that served time with me in prison, that still can't come out of this habit. Still stealing...cause people don't give nothing for nothing outside...But I got God in my life, I work here, I don't earn a salary working here, it's a faith-based organisation, but I've seen God come through for me in so many ways...

LP : How has Restorative Justice helped you?

JS : To...to...to see that, if a person do crime, you're very selfish. It's all about you. But I never realized how crime, my crime affected my family. And it even affected me. I never knew...that...because everytime I do crime, hey? I used to stay on seperate entrances. When I go to prison, I got my fridge, my stove, I 've got a big bed, I've got everything. And when I get sentenced, I phone my mother and I tell her she must go to where we stay, and she must just sell all this stuff. Because I don't need this stuff, cause I've got no place to store it,

so them must sell it and use the money to sell food to my children. So, when I come out, I only have the clothes that I'm wearing, and I have to start from scratch again, and steal. So I was also a victim of my own crimes. Cause, when I came out, err...how long...err...I'll be out ten years in September. When I came out, ten years ago, I only had the clothes on I was wearing, and shoes on my feet. I didn't even have a bag. You know what I'm trying to say? So, err...Where I am today, it's grace ! Cause I'm leaving in a place where I have seperate entrance, I got everything I need and I never went back to stealing, and I never went...I never had a job ! I mean, to go to work as a person, earn a salary, because I don't earn a salary here, it's all faith-based.

LP : Ok, so how do you sustain yourself?

JS : Say now I...you see, you see these books? These books I print. So for five years, somebody in America supported me to print these books. For prison ministry. So for five years, they supported me to print these books, they pay into Good Hope account, 2200 rands for me. But that also just stopped now. You know what I'm trying to say. It's all people that feel that they want to sponsor the ministry in that way. So with aftercare, if someone says they can give a thousand rands a month towards my salary, for working with the ex-offenders, that is what I will get.

LP : OK. So how was it when you came out of prison, after you went through restorative justice? How was it going back to your family and your friends, how did you handle this?

JS : Ok. I went back to my family, my second daughter, was...is in the police, and I was living with her.

LP : She's a police woman?

JS : Yes ! She's 20 years, she's a police woman. And err...

LP : Where does she live?

JS : Where does she live? I live with her since I've been released, in Grassy Park. Oh the people were watching, did she change, when will she fall back... But eventually, no, they saw, I am changed. And, so I'm living with them, I'm also living with her.

LP : Your mother?

JS : Yes, my mother. My mother is 85. It's the first time in all my life that I've stayed with my mother for nearly ten years. And We can't still...We don't sit and see eye to eye (knocks on the table). Because she don't know me, and I don't know her. She don't know what I like, she don't know how I like stuff done. You see? And she still thinks I'm that child, I'm not that child anymore. So we don't really see eye to eye. But I live in my own seperate...my daughter...bought a place where I can have a seperate entrance. So I...I'm private, my mother don't have to be in my face every 24/7. Cause, you see, I keep her on a distance. And err...you see the one twin that was taken away from birth from me?

LP : Yes.

JS : (Sighs). She in the meantime, she grew up with forster parents and she came looking for me. And then in time she gave birth to two children, but she's an alcoholic. Her husband and her, both are mute, deaf and dumb. And she gave birth to two children, and the

daughter and her husband. So I took, her children from...I went to the court and I took the children away from her. When Leon was 3 months old, and Ronalda was 2,5 years old. That is one of the reasons I didn't want to steal anymore, I also wanted to give them...a good home. But in the meantime, I did go to prison, for for four years, but they stayed with my mother, and my two daughters looked after them for the four years that I was in prison. And then err...Leon just passed his metrics just straight to University, he got a University pass, he passed his metric last year, but this year he's doing one year at Bible College, and he's gonna see where he's gonna go, next year. To study.

LP : So first he wants to...

JS : It's like a gap year now, to see where he wants to really fit in. But he's doing Bible College for a year.

LP : So that's Leon.

JS : Yes, that's Leon, he's living with me. And his sister just moved out to move in with her boyfriend, and she's 21 already, so she's 21 years old. That is my two grandchildren that I reared from...except for the four years in prison when I was away from them.

LP : Do you get along with them?

JS : Yes ! Yes I get along with them ! I get along with all my grand-children ! They're on top of me ! I can't breath an I say, no man, go go, because my other daughter stay in a separate entrance and your mommy got her own house, and her mommy got her own house, please, go go go ! They're on me ! I will go for a weekend, and they will stand and wait until the gate opens for me to come in!

LP : And how about Leon and Ronalda's mother?

JS: Oh, I don't get along with them because they don't want to stop drinking. They never wanna come to me, plus they're always under the influence of liquor, and my middle-daughter don't...they can come here if they're sober. For Leon's metric ball, we invited them to come, on one condition, that they be sober, but they don't want to be sober. So they just don't come.

LP : How do you explain this omnipresence, in your life story, but other life stories that I've gathered, of alcoholism, and suffering, really..

JS : It's a vicious circle man ! These children grow up...that's why I didn't want those children to grow up and see their mother drinking and lack food and lack clothing. Because I never did all these bad stuff in front of my children when they grew up. You see? So I didn't want them to grow up...I'm so proud because Leon...neither Leon nor Ronalda are doing drugs, they don't even smoke cigarettes! And having a grand-mother with a background of...of...of...prison life, knowing that their grandma...this grand-daughter of mine, she's eighteen, but they don't do drugs! They go to Church with me. This is my grandson, (shows a picture). But the children grow up with swearing. There's a famous word in the Coloured community, a famous word in our society, *jo ma se puss* (laughter) you heard that word already? And *je se nai*, you're a whore, you're a slut, just another Coloured swear word. Now those two words, the children grow up with that. And their parents actually call them that, jo ma se puss, come here ! That is the way they speak to their children. The children grow up speaking like that. The mother and father, they're always drinking, or they take drugs. And the children grow up with that, they see it, in their

everyday life. So when they grow up they think that is life. I mean the one house, here, I had a friend, hey, we used to smoke, we smoked the joints in the house. It was normal for their children to walk in and see me and their mother doing the drugs. Don't you think the children will also want to taste what it tastes like? To do it? The cycle just goes on and on and on.

LP : But why do you think it is so common for people to do that?

JS : Err...what's that word say...illiterate...Err...say for instance my mother never went higher than standard five. In school, you know what I'm trying to say? So a lot of people, they never went further than primary school, got married, had children, and a lot of children suffer physical abuse from their parents, and they run away, they go live on the streets. Because of alcohol abuse. They don't get an education. They don't have an education. And they have children. You see what I'm trying to say? They don't empower their children to go for an education, because they don't have education.

LP : How long would you say this circle has been going on?

JS : For ever! Teenage pregnancies ! Now, I don't know, the new law if you're pregnant in school, you can have your baby and go back. But in that time, if you fall pregnant, you out ! You out of school. And, err...maybe you still had a bright future ahead of you, but because of one mistake, you couldn't go back to school. And then you fall into that rut. Maybe you get another child, you sit, and...and...because in our communities you sit like this all day, you start drinking, you start doing everything. People just go down in a rut man !

LP : You work in Restorative Justice. (In comes a person from the Ministry, asking Joybelle something in Afrikaans).

JS : We have an issue with something that disappeared. The ladies here they are making banners, ok? Now a whole year worth of banners are gone. Who took it? It's not the client. It's not one banner, it's a whole year worth of banners that the ladies make. And they don't want to give the banners to the ladies, so they make the banners and they give them to other ladies who store them when they go home. So at the end of last year we ask, where is the banners? No body could find the banners. And all this banners is gone. And now they ask everyone, and I think, I say the members stole the banners, and they sold the banners. That is the kind of correctional services we run in these days.

LP : Are you critical of the correctional services?

JS : Yes ! How can they do that !? How can expect people to rehab, if you yourself aren't rehabed. How can you steal from clients? That's what I think, but I'm not there. I just, err...just before Christmas, I had one of the wardens, a Coloured warden, and she told me of four black wardens, hit a Coloured girl, they smashed her with a cup behind her ear. She had to be rushed to the hospital, for stitches. and let me tell you, nothing is gonna happen of that case, because that girl that they attacked is mentally retarded. I know her, her name is Cheryl. That thing will be swept under the carpet, and how can people like that work in a...in a...in an environment like this, no...I'm just not into this...new system.

LP : She's mentally retarded and yet she's in prison?

JS : Yes, because she's always stealing! She steals, and I know cause she served twice time with me. She comes into your cell, she will speak to you, and when she walks out of that cell, your shampoo and your conditioner is gone ! She steals under your eyes ! She's sharp !

LP : She's good at it?

JS : (laughs) Yes, she's good at it. She's been for...for...she's been for observation at the psychiatric hospital. She's not a kleptomaniac, she's a thief. She steals, she knows what she does.

LP : You said you had issues with authority. How do you feel now in the new South Africa? About the government...

JS : I'm not into this new government. Hear it? I'm not. I...I...always say I'm not a racist, but maybe I am. But to me, this new government is oppressors. We as Coloureds, we are still oppressed. Because, err, if you look at...my daughter has been in the police for 20 years. Every time a promotion is due, she never gets a promotion, the Blacks get a promotion, that doesn't have her qualifications. They're fresh out of...but they're on top. The same happens in here in Correctional Services. Wherever you pick up your phone, to a government institution, people can't understand my name, I have to spell my name, the people is incompetent in all these positions, and they get it because their colour's right ! No man, I don't think that is the way a government should run. You must be taken into a job according to your qualifications, or...or whatever you can...if you, you've studied for six years, just your study, and you go for an interview, and you're the only White and there's four Blacks, and two Coloureds, the Black is gonna get the job, not you. Although you've got the best qualifications, because of equity? No no, no no...I don't go for that. It's not in my...We got freedoms on the beaches, we got freedom in the restaurants and all that, but when it comes down to basic things, you know how many Coloureds are walking around with metric certificates that can't get jobs ?! Because their colour's not right? In the apartheid years we were too black to be white. Now we too white to be black. So we still in the middle. And we stilll the oppressed. So when it comes to politics, I'm anti-ANC, and anti-Black.

LP : Are you more a supporter of the DA?

JS : Yes.

LP : Are you committed to the DA in any way?

JS : I vote, I must vote.

LP : But apart from that that's all?

JS : I'm not into politics.

LP : But as a social worker, you're doing Restorative Justice, so basically you're supposed to heal wounds?

JS : Yes. The wounds of crime. We heal the wounds of crime.

LP : But don't you feel something should be done to avoid the wounds to happen in the first place?

JS : Yes, but how can I do that? I can't do that. You know what, if I think especially of one black woman. Here she is (she shows a picture on the wall of her office). She was sentenced to 45 years.

LP : What for?

JS : I will tell you now. She was sentenced to 45 years. I was in prison when she was sentenced for that 45 years. That was she, and another lady. The other lady was sentenced to 30 years. I've a got a lot of compassion for that other lady, because when I met that other lady, she couldn't even speak a word of Afrikaans, she was fresh from the...their...they call it the land. They don't know, they're not streetwise like the other Blacks from here. This lady, she killed her boss. Her boss was in a wheel chair, and she thrust a dust-rag down her boss' throat. And the lady chocked...to death. Err...She, one day...she also became a Christian in prison, I wasn't a Christian that time, I was still very rude. And she would tell me she was hungry when she committed her crime. I went up to her and I said, you know what Dora, stop talking shit there from your pooper, you weren't hungry, you were greedy. Because you had a job man. And when you have a job, you're not hungry. And because of that she didn't smoke. And I smoked. Now in the apartheid years, you would get a pack of 30 cigarettes. So she don't smoke, so she used to sell her cigarettes to me, then I will buy her sugar and roll-on. She didn't get visits. And one day, she asked me...cause she couldn't write, she asked me if I could write a letter to this woman, and I wrote a letter to this woman, and she asked this woman to give her her earrings and a radio. And then the woman wrote back to her, and she brought the letter to me, and I read the letter, and the woman said in the letter, you got the audacity to write to me for a radio and earrings, I could have been the person you killed. Because she was working for that lady ! So let's say I'm working for you, and my mother is sick and I have to find someone to look after my mother, and I tell you, no but I have a good servant, my servant can go and look after your mother. And in the meantime, she goes and kills her friends' mother. You see? So, these people are all saying that apartheid...oh man, I don't know. Most of them who are there are there for greed. They steal, they murder, they do fraud, it's because they're greedy, not because they're hungry.

LP : Would you say that's true of prisoners in general?

JS : It's greed ! And drug abuse. In our Coloured community, it's mostly drug abuse. Then need to feed their habits.

LP : Why would you say people resort to drugs?

JS : I don't know about the hardcore drugs, I never went for the hard core drugs. I only did the dagga and the mandrax. I think maybe if I went out now, maybe I would try it, but I never tried the hardcore drugs. And I operated in the underground. I mean, where all the dirty things happen, there's prostitutes, because...where...I lived in a house in Woodstock. In that house, only prostitutes, shop-lifters and car-thieves lived, in that house. It's just like that you're surrounded. In the evenings we go to the prostitutes, we bring them men, we rob the men, I lived in all these dark alleys already man. But I didn't do hard drugs. I don't know, maybe I was just one of those lucky ones. But like, Tania was into hard drugs. And she comes from a very decent home. A decent family. Tania's brother works in Parliament ! But she went to see those gangsters in Atlantis and into hard drugs, and all that, and she landed up in prison. It's just bad choices you make also in life.

LP : And as far as the sentences go, the length of the sentences...For instance, sister Jacky got 20 years...

JS : Yes, but why did she get 20 years? She also come from a long time. She comes from the reformatory. Now, every time she got caught, charges would pile up. And that last sentence, the reason she got 20 years, is because she was on a waiting trial...(phone rings) So sister Jacky was caught again for this crime, and she was on a waiting trial. And on her

waiting trial, a black lady came with a nice fat purse. And she stole that purse from her, and she was caught at...So she also got a other sentence for stealing inside of prison.

LP : So people just add...

JS : Yes...they add, add, add...

LP : Is there something that you would like to share with me, that we didn't mention?

JS : I think, no, not at the moment.

LP : I have another question. People who go through restorative justice, you've been working there for...10 years?

JS : No, I've been out ten years, I'm going on for my 5th year here.

LP : Ok, you've observed how people are in Restorative Justice, so that's before they go on parole. Did you see how many people actually relapsed?

JS : Yes...it's...If I say one out of ten still standing. Two out of ten still standing.

LP : So people...

JS : They fall back. Now, this is confidential between us. You see the people using the sewing machine? This is people that came through our programs, they attend our support groups, we want to give them the chance to uplift them. Twice money disappeared out of my bag. First a fifty rand, then a 200 rand. The 50 rand I didn't report, because I wasn't sure. I couldn't blame that person. But there was three people there with the 50 rands in my purse disappeared. And I know the other two didn't do it, the third person I had my suspicion on. I didn't report it, I only spoke to Tania. And on the second occasion, a 200 rand got missing, and that same person was there again. She and Jacky. And that's the time that I reported it. And sister Jenny called her in, and...err...she admitted both time she stole my money. So they come through this, and...the other day the wardens came because the dogs smelled dagga, and I immediately suspected one of the ladies, and the coordinator also suspected the person I suspected. And they can't do that, it's by grace that we can use these premises, they can kick us out. This is a privilege we have. And err...so this case is still going on...So it's people that we are trying to ... and then they get this opportunity, to do none-sense like that.

LP : Well I guess it can be easy.

JS : It's easy to fall back, yeah.

LP : Ok, Joybelle, thank you very much.

Interview n°3-b), avec Joybelle S., le 19 mars 2012.

LP : Today I would like to hear more about your childhood. Can you tell me more about that “rebellious spirit” you were talking about?

JS : Because, you know, as a child, I must stay with my mom, at her work. And then when we had to go to school, we were shifted to my mom’s aunt. So the one aunt had three

daughters. And we had a good life. And then a dispute happened, I don't know what happened but then we were shifted to this other aunt, who had 13 children. So you can imagine how that was. I never felt like they were my mother, it was always drilling things, you must do that, do that (knocks on the table). And I was always busy doing the opposite. So if they say do this, I do that. From a very young age, I was a naughty child, or a problem child. So I actually created problems, always.

LP : Do you have an example of that?

JS : If, say, I had to be home…there was that hour when the streets lights would go off. By then I had to be home. But I would come and march in on my time. We get money to buy tickets for school, now you must buy first class. I won't buy first class, I will buy third class and put the money in my pocket. I was like that. Err…I would always mix with the wrong friends. There were people I wasn't supposed to be friends with, and I will show them, I will be friends with that people.

LP : Which people?

JS : Ok, like, with this aunt with the three daughters, they were in the upper class. And so they didn't mix with people…you always had to look for friends higher up than you. I always went with people…whose…whose parents were drinking, they were not…suitable characters, and that were the friends I was looking for, to be friends with. With the aunt of 13, they were born again Christians, so you weren't supposed to look for people that drink…I would always go look for the company of the *skollies*, of the people that drink, that was…I was always opposite what they wanted from me, I did.

LP : And when did you first come in touch with "crime" so to speak?

JS : I was stealing from a very young age, I can't remember the first time I stole something, but whenever I saw money around, I would steal it, I used to steal where I stayed with the three sisters, they were grown ups already, so I used to steal their jewelry and things, and to wear it to look pretty, or impress people at school, or give away their jewelry. There by the 13…by the 13 children I had a good opportunity, I could steal from everybody, there was a lot of people, and then I would pretend I pick up money, but in the long run, they knew it was me that stole. This aunt, her husband used to drink a lot. And on Fridays, I used to wait for him to take off his clothes and go to bed, I would sneak into that room, and steal from him, because he won't know, he was drunk, how much money he had in his pocket. So ja, from a very young age I was stealing.

LP : How was it, growing up during apartheid as a so-called Coloured child?

JS : As a so-called Coloured child, it never affected me. As mentally or physically. Because I had a good life, I grew up good, err…the White people that I knew, was the people that my mother used to work for, and they didn't treat me as I'm a different colour, because my mother lived in their home. Even in the holidays, we would go to where my mother worked, if we were sick, we went to where my mother worked, and I can still remember my mother's one bosses, the White was a nurse, she used to doctor us. When we were sick. So I

don't really have…Apartheid didn't affect me. It didn't affect me, or my life, or my crime. It wasn't because of apartheid that I committed crime. I didn't want to pay back the white people. I stole from the shops, because I thought that this is rich people. Cause it's a big store, they got a big store. They got a lot of money. Woolworth's is big. They got a lot of money. It was my intake of stealing out of shops. But err…like I said, apartheid had nothing to do with my crime, it was my brokenness, my emptiness that did it.

LP : Your emptiness?

JS : Not having a mother and father, I mean, any normal person must have a mother and a father. You had a mother and a father. You knew your dad, your dad picks you up, a family life ! I never had a family life ! It was always strangers, other family members, that were looking after me. And they never treated me like their own, because I wasn't their own. I needed to belong somewhere. And because I didn't belong anywhere, I went to look for belonging in all the wrong places, with men, with friends. In alcohol, in drugs. I thought if I steal…and I always got money…pe…people will like me ! You know, that is what I thought, but that wasn't what it was all about.

LP : Can you tell me more about your friends? Are you still in touch with those friends from way back?

JS : Nooo, nooo, no, no, no, no…I'm not in touch with them. Because it was never really a friendship. It wasn't true friendship. Even my friends that I had now, in the syndicate, that I was involve with, we were sick, we were buddies, I would stay at their homes, for weeks on…on end, you know? Like that, we party together. They would actually pay for me to the hairdresser, they would pay for my ticket to come to their party, because I'm the belle of the ball, I would keep their party going! But it was…it wasn't true friendship, it was only that we used one another for…I would use them to sleep at their place and they would use me for stealing. It wasn't a true friendship, no, never.

LP : Tell me more about that syndicate. When did you start working with them?

JS : There's more than one, and the first I used to move with it was myself, my boyfriend, my boyfriend's friend, and…his two sons. And the four of us used to operate as a group. And they were my covers. Security couldn't come with me and all that. And that time, I used to walk out of a supermarket, with a trolley full of cigarette carts, and on top of that there were vegetables, and carrots, and one will go to the cashier, and keep the cashier and the other will just slip the trolley through. Actually, my boyfriend and his friend, they were pickpocketers. We would go to town, to the nightclubs where the foreigners are, where the seamen are, and then they would do that. And it's a lot of different syndicates, and then you meet this lot again, and then you go with them, and then you meet this lot, etc…And it was never your friends, they were your…because when you get caught, you're on your own. You can't…It's like a work.

LP : And the *doekie* gang?

JS : I know them from prison. They're from Manenberg, and there's the stepping gang, and they also come from somewhere else. And then there's the Blacks, also have their ways. And the only way you get to know them is when they come to prison. There was this girl, Mirna, she used to operate with us and then sometimes she would go to Manenberg to work with the doekie gang, and because of that she was recognized and it made difficult for us to operate now. Because the doekie gang is a more violent gang. They really attacked the securities and they stab, and they fight. And my syndicate was more sophisticated…because…some of my syndicates…err…women, they had jobs. One of my women she was a nurse. And when she's not nursing, she's stealing. One of them was a school teacher and when she's not teaching, she's stealing. To see that their ends met. But it's also because of their style of living. But I went with a sophisticated group. We would walk in the shops, and you would never tell that we were thieves. And we are like strangers in the shops. But we look out for each other.

LP : Does the *doekie* gang still exist?

JS : Yes !

LP : And your syndicate?

JS : No…Three of them passed away already. One had strokes, and the one had a heart attack and one had cancer. Three of them passed on already.

LP : And you got caught. When was that?

JS : Oh, I can't remember all my dates…but I was caught for fourteen criminal records. All is one crime, shop lifting. And I was 18 years old when I committed my first crime. So take 18 from 60…when was my first crime committed…1970. But then I went 13 years without getting caught. When I was caught again after 13 years, it was in the 80's. The magistrate actually said, I see you haven't committed a crime for the last 13 years, so I am treating you as a first offender. And then it just spiraled down until 1998…I got sentenced the last time. For 15 years I was in and out of prison. For 15 years of my life. I got sentenced for six months, I had a four year prison sentence, I had a 30 days prison sentence, I had two 30 days. So I'd say…seven to eight times.

LP : And before you went there…had you ever thought of prison?

JS : No…mmm…I never even thought of prison…I just thought about stealing. Not about getting caught. I never thought about prison. After my first prison experience…I think that…really shook me. That I was like…I worked and things like that, but I was always stealing at my work and doing other things. But I was never caught. I know that one place I was working at…I wasn't caught red handed, but they had suspicion, and I was called in. And because I was such a good worker, they didn't want to let me go, so I had a…they made a deal…the cops were there, they made a deal with me, yes, I'm still gonna work for them, but they're gonna deduct 30 rands a week from my salary. And I signed the agreement because the cops were there now. But at the end of that week, after I got paid, I called them and said, no man, you can take your job and shove it, I'm not coming back, and

I will never ever pay you back all that money and I never went back, and I wasn't caught. And then there was that other place that I worked for, but this place, now that was another friend of mine, she went and did another crime, so she gave me this job. And I was there for two weeks and I stole a lot of money from the shop, and I had to go and bank that money. And there was a reward up for me. But up till this day I haven't been caught for that one.

LP : Tell me about how you were sentenced the first time. How did you feel?

JS : Scared, nervous, afraid, don't know what was waiting for me…

LP : Who was your lawyer?

JS: (Snaps) Noooo! I never had a lawyer, I'm my own lawyer. Because in shop lifting, there's two ends. Not guilty or guilty. And I wasn't gonna plead not guilty cause I was guilty. I wanted to get over with the case, do what you have to do, because I need to get bail, there's no time to mess around with the court…the sooner the better, no, I don't do lawyers. I don't want a lawyer. Because, I am guilty. I don't want nobody to come and defend me. Let's just get it over with now ! My last case I really didn't want to go to prison. It's a old case, and I was looking after my grandchildren, and I…I…said to the magistrate…No! He asked, is there anything you want to say? Why am I being sentenced today now? Actually I had to go into the box to swear high and low…And I said, but I was just granted custody of my two grandchildren. And he said, who, in his right mind, gave you custody with this criminal record? This children are better without you, I sentence you to six years! So you see, if you're guilty of shoplifting, you're guilty at court.

LP : Do you remember your first day of prison?

JS : The first day, you don't send it in prison, you send it in a cell. And that's creepy, because the police cells is dirty, and the walls is gritted, and you're alone, and you sleep on one mat, and it's smelly. You just hear this, keys…and keys…keys…keys…oh…Prison, is a whole other thing. They take you to a big room, you undress, they check for tattoos, they check for everything, for marks, you get sent to a big cell, if you're early there you get the best bed, or the best mattress, you get comfortable, because tomorrow you're gonna go to the hospital, see the doctor, get dressed, and into your prison uniform.

LP : And is it the same today?

JS : Yes, same routine.

LP : And can you describe a typical day, under apartheid?

JS : A typical day to me, it was…they didn't beat you up, but they were allowed, I was never beaten up in prison under apartheid law…it was only the Whites were one side, and the Coloureds were one side, and the Blacks were one side. And err…the Whites ate better, and we had second best and the Blacks had the…the…the Blacks never saw bred in prison, but we saw bred, and it was a very strict…we were still sentenced without food if we committed a crime inside of prison, but…to be in prison today, and to be in prison in the

apartheid years, I'd rather prefer the apartheid years. Because it's so bad now, one of those ladies got assaulted by four wardens. And nothing happened to the case…and not once in my time was one prisoner attacked by four wardens. I personally fought with wardens, but I was never assaulted by more than one. They got this new thing I heard, they're not allowed to smoke in prison now. When I was in prison, in the apartheid years, every Sunday, we got our cigarettes. Err…they're not allowed to…to…to smoke now. So people put the…the…the tobacco in their vaginas, so every time they come now, from court, they must undress, and squat like this, so that the wardens can scratch into their vaginas. I would never allow that to happen to me in all my life. And if they don't allow it, they get beaten up, that is their new thing. I'm hearing now here from this people. So, whatever they brought in here, that never happened in my time, when I was in prison.

LP : During the days, what did you do?

JS : I worked ! And I got paid for working. Today there's no work for the people. Most of them are just lying in their rooms every day. We cleaned passages, we would clean the dining room. My job was in the laundry. Whenever I came to prison, I did the laundry. And then you would get assigned to five or six wardens. These are my wardens. So those six or seven wardens, they bring their laundry in every day, and I see that it's washed and ironed. They pay to have their washing made. That is my job. But the relation I had with my warden…in their suitcase I will find toiletries, I would find tobacco for me. I had a warden with a child, whose nappies I used to do, I used to get fruit from that warden…and…and lollypops. And so every night you take your wardens' washing up to wherever they are in their offices, and hang up their uniforms and put out their cases there. And we had a job. Because sometimes you drag, lye around. Now the people lay in their cells from the day the get in till the day they go home.

LP : When you got sentenced again in 1998, the prisons weren't segregated anymore. How could you…describe the interaction between the inmates ?

JS : Errr…interaction? Oh no, under apartheid we also used to interact with the Blacks, but not with the Whites. But now the Whites had to come down to live with us, and in…in most of the cases I had to look after the white people because they didn't know prison. So I won't physically rob them, I will rob them with their minds. You don't know prison? I'll make your bed next to me ! But when your people come visit you and they put 200 rands on your property, they must put 200 rands on my property. I will look after you, I'll see that nobody beats you up, till you become prison wise and you move on, and I'll just recruit a new white person coming in, to look after them…that nobody hurts them and that.

LP : How did you feel in prison ?

JS : Mmmm…ah…ah…there's two things that I…prison? Two things I never liked about prison. It was the food and the early locking up. But otherwise prison was fine for me. Cause I always worked, I was what they call a dead gun in prison, it's…I'm a…I'm a something in prison. Ja, I move, wardens…think twice before they ask where am I on my way to. So I…I…and I was a little bit educated, so don't think you can bamboozle me like

that, no, no…You will just hear…I was just sentenced to four years, and I got there and I handed in my ticket to see the head of the prison. And one of the wardens told me no, you don't see the head of the prison. And her seniors came to her and told her, if that woman tells you she wants to see the head of prison, you allow her to see the head of prison. Because I don't want my prison turned upside down by one person. Because I actually caused a 3-day riot in prison. I don't fight with my fellow inmates, but I will fight with the wardens…but for rights and things like that.

LP : How did you gain respect in prison?

JS : Because…err, I'm just who I am. You either like me or you don't… I never…Even in my cell, where I used to stay, you never bully somebody in my cell where I used to stay. You respect one another…the places are overcrowded…you don't ma se puss in my cell. If you don't wanna stay here, get out ! I used to smoke dagga in prison. I would tell the other dagga smokers, no man, there's still people using the loo, and showering, wait until those people are finished ! I was connected to the kitchen, I had friends there, so they would give me milk, jam, they will get me cool drinks…and I will give the cool drinks to the people in the cell. Or I will make a big tin of boiling water and add sugar and tea and share it with the people.

LP : How did you do that every time?

JS : I don't know how it happened ! It's just a culture in prison. Every time I go in I will hear, oh, Papa is there, and Felicity is there, they don't put us in one cell, although this one time we were in one cell. We operate together in prison…we…we didn't do crime together outside. But wherever we are in prison, we always work together. We always served time together, although our sentences differ. But when I'm in, I know that two or three of my prison gang buddies will be there.

LP : Gang buddies?

JS : No, it's more like a click…

LP : Can you tell me more about them?

JS : Oh, they come from all different walks of life, from all over…mostly, err…shoplifters that reoffend, drug lords don't reoffend a lot, and err…people that come for assault. And the…err…housebreaking and theft. So those are the people that people that you will find reoffending every time. And you will always find it is a shoplifter who goes out and go steal again, a housebreaker goes out…unless they are reformed.

LP : And Papa, for instance?

JS : She was a shoplifter.

LP :You didn't know her from before?

JS : I didn't know her from before, I met her inside prison. But I did visit her at her place when we were outside, but we were never buddies outside. It's only when you're outside and you have nowhere to go, and you're like, hey, I wonder if Papa's at home. So you just rock up there. If she's not there, maybe she's gone to work for the day…so you wait until she comes back, because you know she'll have money…maybe you sleep over for the night, maybe tomorrow you go out for a day, but afterwards, you move on. Because she was never my friend outside, and I was never allowed to bring ex-offenders at home, my mother would not allow that.

LP : Is Papa still alive?

JS : No, she passed away.

LP : Where did she live?

JS : In Bontheuwel. She had breast-cancer. But her name is Patricia.

LP : And you said that you became a political prisoner?

JS : That was with the riot, when I wasn't allowed to mix with anybody in prison, they brought the library to me, they brought the shop to me, they brought everything to me, I was in a…a solitary confinement inside of the prison. And…and it…it took for three months before the solitary confinement was lifted, so I could speak to inmates again. But I was kept away from everybody else because of the influence I had on inmates, and I could start riots in prison.

LP : Political prisoner…is that how you would qualify yourself, or the wardens and other people?

JS : I will qualify myself, because all the political prisoners in the apartheid years, they weren't allowed to meet with us. They wouldn't speak with the other prisoners. But when I was put into solitary confinement, I was put where the political prisoners were staying.

LP : What pushed you to start the riots?

JS : I always fight with the wardens. And if they don't do what I want them to do…it was somebody that was in our cell and we wanted her out. And then she went and told on Papa, and they said Papa must go, and I said no, we don't move. And then they went to take the men, and physically remove Papa. And that's what sparked it. I just don't like authority. If you shout at me…I do everything, catch me if you can !

LP : But why not outside prison?

JS : I didn't work, so who's gonna force authority upon me? I'm my own person outside. I do as I pleased. So there's nobody to tell me what to do and when to do it. In prison they tell you what to do and when to do and how to do it. They tell you when to sit, they tell you when to stand up, they tell you how to dress, they tell…there…actually there was a time when we used to wear scarves. How to wear your scarf.

LP : And when apartheid was over? How did that translate inside prison?

JS : It was…It's…prison is still prison ! Whether it's apartheid, or not apartheid…It's just that the white people became living with us, living in one cell with us. There was nothing different, prison was still prison, the rules stayed the same !It was just not…the Blacks also got bred, and all was in one cell, there's this new thing of prison rights now…*ag* !That is all that changed actually. They're not allowed to beat you up, there not allowed to err…to put you on spare diet, they're not allowed to punish you without food and all that…but otherwise nothing changed, prison is still prison! You've got your privileges taken away, you're locked up the same time, you eat the same time, I mean, now going back to prison again, I say I don't want to be there. In the section where I used to stay…you used to be able to see outside what's happening in the passages, now it's all barred up. Once you're in your…in your section, you can't move out…I can't be confined to one place for too long. And they're all confined now, they can't move from section to section, I use…I want to move, because not all my friends are staying in the section where I stay and I want to be able to visit my friends.And that is not allowed now.

LP : Ok…err…I'm just trying to…

JS : Err…to tell you one thing now, in the apartheid years, we used to have church every morning before we had breakfast, we ate in a dining hall. These people don't know what it is to eat in a dining hall. In the apartheid years we had breakfast, lunch, supper in the dining hall. This people don't even have breakfast…they don't even have a table to eat at. They eat in the cells, that's why the place is so full of cockroaches. We weren't allowed to bring food into our cells, in the apartheid years, the prison was clean. It's dirty !

LP : Yeah…did you feel the change? I'm not talking about prison now…in society, when you were working?

JS : I never worked.

LP : Ok, but how did the change, you know…influence your life?

JS : Err…how did the…the only thing that changed in my life, is that there's no more Whites here and Blacks here. That's the only thing that changed in my life. That I can sit where…that I can go to a beach, that I can go to a…to a restaurant and go to whatever places, it's no more Whites only. That's changed for me, but the rest of this new government doesn't suit me. Because everything went down !It's a…religion went out of schools, religion went out of everything, children got rights…and that…*ag*, I'm still old school. I'm…I'm still very old school. And this new government they're really stealing. And as far as I'm concerned, I was better in the apartheid years, because I could still get a job. And our children could still get jobs. We don't get jobs. It's just the Blacks getting the jobs. So we are still living under apartheid, it's just the Blacks ruling now, and not the white government. And we as Coloureds, are still in between. The Whites got money, they move off, and once their children are educated, they go overseas, and they go and work overseas. Our Coloured community is a poor community, don't have that. So our metric

students don't have work, they end up gangsters on the street, while the Blacks get all the work. If you walk in any prison, you won't see a…If you see a Coloured, it's one out of 30 coloured wardens…I say it's two out of 30 coloured wardens and one out of 50 white wardens. And here I see it every day because they are trained here, you can pick…for this whole training session, there was one white guy! Nothing else! I…I can pick out there were a few Coloureds, but I don't know if they're gonna get the job, and the rest is Black. So we're back under apartheid, it's just the Blacks ruling now. So nothing has changed for me really.

LP : And in terms of the opportunities you were given to reintegrate?

JS : Whether it was apartheid years or not, it was the same for me that is that I went to my mother's house. I didn't go anywhere else.

LP : And in terms of opportunities, now?

JS : There's nothing, if you're a criminal, you're a criminal, you don't get a job. You can have whatever skills DC has gave you, I can take, if I go get you my file now, I can tell you all the certificates I got, I go to school in prison. But I can't get a job because I have a criminal record. Whether it's a black government or white, if you have a criminal record you don't get the work. You won't get a job nowhere.

LP : Thank you Joybelle.

(4) Annexe 4

Interview n°4-a), avec Tania, le 29 février 2012.

LP : So Tania, could you tell me about your journey until you went to prison?

T : Err...I was raised by my...my uncle and my aunt, and, because my mother and my father were divorced when I was two years old.

LP : When were you born?

T : 1976.

LP : And err...my mom always had to work, and that is why she left me and my brother, who is 9 years older than me, to go and...err...to live with my aunt and uncle. And while I was in there, I was sexually abused, from the age of 6 by two of my family members, my cousins, and err...yeah, I think that really had a very negative impact on my life, because I always thought it was my fault and I always had to keep quiet and that, and then...and err...ja, ja, I always thought it was my fault. And I grew up, and I think I became very promiscuous at a young age, and err...I think when...I was in metric, and I fell pregnant with my first child, and err...I had a troubled relationship with his dad, and he never really want to committ to me, really. And...err...I delt very badly with the rejection of him, and eventually we broke up, and I met somebody else, and I had a baby from him as well, and there was rejection there as well. And just after I had my baby, I turned to drugs. I became a drug addict, it didn't start off, like...I had some once and I became an addict. It was over a period of two years, slowly, it was gradual. And err...I became so addicted to drugs, I would always...I'd always managed to keep down good jobs, I couldn't keep my job anymore, I didn't turn up for work when I was supposed to be there, and of course, my employers thought that I wasn't reliable, to work for them...lost my job, eventually, and err...that is when I went to a place, like, 50 to 60 kilometers outside of Cape Town, and err...I met a group of gangsters there, started operating with them. They would break into cars, highjack cars, break into houses, err...sell drugs. My boyfriend there was a drug merchant, and ja I used to do everything bad with them. And eventually I found something that I was good at, and err...It was credit card fraud. I would go into shops and swipe thousands of rands off other people's credit cards that they used to get from breaking into a house, or whatever, activities they were involved in. I used to have lots of credit cards at the time and going to shopping malls and do that. And eventually I got caught, err...and now you must know in this time, I had these three children. Then when I lost my job, I just abandoned them, left them with their dads...and I went on with my things and didn't see them for two years, while I was...busy with this stuff. And then, err...ja, I got caught, err, went to...came here to Pollsmoor...

LP : When was that?

T : It was in August 2007. And err...came to Pollsmoor, awaiting trial, I wasn't sentenced yet, err...I spent six months on a waiting trial, because I had a further charge, and that err...It was because I was doing that in a lot of different places. That time I got caught, I went to court, and then a policeman from a different police station came to arrest me. As I was going to leave...while somebody was paying my bail money. But...Err...I don't know if I can say by the grace of God, I wasn't caught on the other stuff, because err...you know there was a lot of things...activities that I was involved in, but...I can honestly thank God that I wasn't caught for that, cause I'd probably still be in prison now.

LP : Back to your childhood, what kind of social background did you come from? Were your parents poor, wealthy...

T : They were working class. I wouldn't say we were poor, because we always had a plate of food on the table to eat, clothes to wear... I mean, I remember people who were less fortunate than us, so...err, there was always...there was always enough for us.

LP : At your uncle and aunt's...

T : Yes. My uncle worked, my aunt didn't work, so there was always some...my mother provided for us quite well, and my uncle, living there, he would also provide for his family, so it wasn't like we were really struggling.

LP : Where were you living?

T : At my aunt and uncle's.

LP : Yes, but where?

T : Ah! In Silvertown, Athlone.

LP : What happened to you must have been really traumatic, I can only assume. Is it something that happens a lot in this community?

T : No...If does happen, it's not spoken of. And I remember talking to my aunt about it, because it was her sons that did it to me, and she told me I must keep quiet and not cause any trouble.

LP : About those gangsters that you met...did their gang have a name, were they famous?

T : They were famous in the town they were operating in.

LP : Which town was that?

T : Atlantis. Well...they were probably affiliated to other gangs, but it was prison gangs, cause it was mostly 26 gangsters.

LP : So you'd heard about prison before you actually got in?

T : Well at least...I'm sorry, I don't like to talk about it, but between the time I started using drugs and when I got to Atlantis, I was gang raped by three guys, the reason for me to go to Atlantis, was actually for me to flee out of Cape Town, to get away from them, and that is how I landed up...there...

LP : Ok...we can leave it then.

T : No, you can write about it, it's just that sometimes I don't like...speaking about it.

LP : Which I can only understand. So you didn't get sentenced in 2007, but you got caught in 2007, and then waited six months to get your sentence. How long was it?

T : I waited six months, and in February 2008 I was sentenced to a further six months in prison, of which I only spent three months in prison, because it was...just...not suspending...but...you only do half of your sentence for good behaviour, and then the other half you do on the outside.

LP : Ok, you were on parole.

T : Yes, parole.

LP : Ok, so you were three months inside prison. Can you tell me about your life, those six months awaiting trial?

T : Sure. All I wanted to do was to get out of prison. Err...when I was inside, my mother, who I also hadn't seen in nearly two years, she visited me, and she asked me to please change... to turn my life around, for the boys. And I could be released from prison, and go back to the same life, and err...her words used to make me think quite a bit. And err...It was inside of prison when I started reading my Bible, and I could really just sense that I was born for something greater than being a dog just running around in circles, and I knew that I looked at people's lives in prison, and I used to see the ladies that I was quite close to in prison how they were doing their prison sentence with their daughters. Or their sons, sometimes, were in the men's facilities. And so like their daughters used to come from juveniles and I thought to myself, wow, that's not what I want for my children. And I knew it would be easy for me to go down that road, and my children to follow in my example, and I decided that I wanted to set a good example for my children I knew it would be difficult, but I knew that's what I wanted. And that's when I felt that God was speaking to me, and...that He wanted me for something better than that kind of life. And it was only after going to prison after waiting for six months...cause on the day that I got to court, even the day that I was sentenced, I came back from court with a lot of drugs, with dagga, and, err...I...that very...when I had the dagga in my hand, going to...coming back to prison, I thought, ok, if I get caught with that I'm probably gonna get a longer sentence. And I came into prison with the dagga, and I just...the next morning when we had to go down to the section, I said no man, that is not what I want for myself, and I just took everything and I gave it away to somebody else, I said, I don't want this stuff, you can do with it whatever you want, I...I...this is not the life I want. And I decided there and then that that was it. Because that very...that night...I still smoked dagga in the cell. And err...I remember, they

had a prayer walk through the prison, and I could really feel, just that there was something...that was pulling at me. You know, that I need to turn my life around. And it was a series of events that made me eventually...I admitted Jesus into my life, and my life has never been the same. And ja.

LP : And, ok...were you already baptised?

T : I come from a Catholic background, I grew up...my whole family's still Catholic, so...err...when I came out of prison, I used to go to the Catholic Church for...for...for a few times. But it was difficult for me to go into the Catholic faith again, knowing what I experienced in prison, because it was different. Like the church I used to attend in prison, there was no denomination. But just that...there was a difference. And I was after the difference, because I knew, that err...I've been in the Catholic church all my life, I knew that there were so many grey areas, like it wasn't either/or. You're either serving God or your not. And err...that is what I wanted, I wanted to be in a church where there was no compromise. It was either right, or it was wrong. Then three months after I got out of prison, I came to work here, and that's when they put me in touch with the work that I'm still at.

LP : So you've been working here for four years.

T : Four years, yeah.

LP : And how has that helped you?

T : Err...it's really...errr...It's done me a lot of good, because when you're released from prison, your self-estime takes a knock, because you have nothing, I had nothing, I didn't even have clothes when I came out of prison. Or bath soap. I depended on my mother, my mother was a pensioner to help me. And it was only really God's grace that made her take me. Take me back into the house. Because, I used to steal from my family all the time. And it was really a risk for her...to take me... to take me back in. My brother wrote me off. He didn't want me anywhere near his family. Err...he has a very good job, my mother actually lives in my mother's house. But he doesn't live there, he has his own house where he lives with his family. And err...he didn't want me anywhere near him or his family. When he came to visit my mother, he didn't know I was out of prison, and he saw me, his face just changed, and he phoned my mother the next day, and told my mother, I'll be the cause of her death. And he can't understand why...she took me back in...to her house. And, err...all I can say is God is really a God of reconciliation, because a year or so after that, you know, after not seeing my mother for a year, that's another sacrifice that my mother made, err...he phoned, us...and I think he was only hearing from other members of my family, of the change that was in me. And he clearly wanted to see it for himself, and that's when he started visiting. Now, a few months ago, when I got married, he walked me down the aisle...and you know...even, while making a speech at my wedding, he said to me, he said that he's so proud of the person that I've become, and you know, that meant a lot to me.

LP : And how about your relationship with your children?

T : Err...my eldest son is sixteen and the other...my youngest is going to be eleven, so err...At first it was very hard, because I still don't have custody over my children, the youngest lives with his grandparents, his paternal grandparents, my elder son lives with his dad. But I get to see them every second weekend, and...school holidays, they're with me as well, err...it was...it's really been a road where I had to prove myself to them, because, they were...especially my elder son, was very sceptical of me, and watching my every move, also because his father always used to tell him, don't trust her, don't trust her. You know, but now he can tell his dad, what's there not to trust, my mother has proven herself to me over, and over again, I can only thank God...my eldest son has also committed his life to God, he's very active in the church that we belong to, and, err...yeah I mean, when I think of how his life could have been, his father is not in a relationship with God, likes partying and stuff like that, my son is not into that, he prefers to stay at home, on a Saturday night, and look into my face...so you know, I can just thank God that he's turned out like that, you know? Cause other sixteen year olds, they're smoking, they're drinking, out in nightclubs and stuff, and he...he doesn't even have that sort of desire. And the little one lives a very sheltered life over at his grandparents, you know how grandparents can get very protective, but I can thank god that it's like that, and it wasn't the other way around. And my children, I mean my eldest will always tell me mommy, I'm so proud of you, I can really see the change in you.

LP : Thank you.

Interview n°4-b), avec Tania, le 12 mars 2012.

LP : Can you tell me a little bit more about life inside prison?

T : Ask the questions, and I will tell you. Fights? Women in prison are very jealous and err...I always got into a lot of fights in prison, probably,n because...I could never keep my mouth, I wouldn't let people just walk over me the way they wanted to, and some women who have been in prison longer than you, they feel, that they sort of, that they have more authority. Yeah, so...they feel that they have more authority than you and you should do whatever they want. And I just...had more character than this. So, ja, I was hit one day in prison, someone hit me with a broom over my head, I must still have a scar there in my head to show, I had three stiches.

LP : What happened?

T : My mom came to visit me and when I came back I had goodies in my hands, some packets and that. And she wanted to know what was in the packets. And I said, no, I'm not telling you what's in my packets! And she wanted stuff from me, and I said, no way, I'm not giving you anything of my stuff, I mean, my mother brought this to me, err...and then, err before I knew it, she came behind me with and she hit me and the two of us got into a fight, and err...the...by the time the warden came, so I had her, so the wardens thought that I had started the fight, and they locked me up, and my head was bleeding, and they let her go, and she obviously said it's me. You know?

LP : How long did it take the wardens to actually get there?

T : Oh, it was quite quick, because basically maybe five minutes. Probably like five minutes, because it was close to eating time...it was like almost on eating time, so when you...when they're busy giving your food up, the wardens are always around because they like...control the whole thing.

LP : So that type of violence is common?

T : It's common, yes, amongst the women in prison, it happens on a daily basis (laughter).

LP : Speaking of daily basis, could you describe a typical day in prison for you?

T : Ok...it's very different, awaiting trial, and when you're sentenced. It's very different. Do you want me to tell you both?

LP : Actually, let's take it from the start. I would very much like to hear about the day you were sentenced.

T : Ok. So the day I got sentenced, I'd already been in prison for six months. So I was a court that day, and then from court, at about, say, four o'clock in the afternoon, you get brought back...back into prison, in one of these big trucks...so the trucks are seperated in four, so the men are also in there, there's a partition, so you can see the men, but you can't...there's no...err...contact, really. Just little holes like that so you can see through...then, so, they bring you back in those trucks and then they book you in, and then you don't...you sleep in a little holding cell, where you can probably sleep thirty to forty people, sometimes...but you know sometimes you come from court, there's looots of people coming in, so you sleep like sardines on the bed. So, err...that is where you are, from the afternoon you are brought back to court till the next morning. So then the next morning, you're booked down to go to a cell. So, err...then, when you're sentenced, they will get you to get your prison uniform, because you are not awaiting trial, so when you are awaiting trial, you wear your own clothing. But once you're sentenced, you wear the prison's clothing. Ok, so, they give you white sweaters, you have to see that you have your own, they give you denim, they give you top, a skirt and jeans that they give you to wear, and then they also issue your beddings, so you get sheets and blankets, maybe a pillow case or so, and then they take you down,to the room. When I was sentenced, every prisoner had their own bed. So that is when you're sentenced. Let me think of more...Yeah, when you come to the room, obviously you do know...I knew most of the people because I was with them on awaiting trial, and err...then you find yourself a bed inside the room, they'll show you which bed is available, you friends will obviously want you to come and be close to them, so...ja that's the first day you are there. Now I'd rather give you a more structured day. So ok, the next day when you wake up, you're in your cell now, that's where you're gonna spend most of your sentence in, or unless they move you for whatever reason, so you wake up maybe at five o'clock in the morning, and err, the wardens, about two or three wardens come open up the cell, and then you have to stand outside in a single file line, and then, they'll count you. To make sure that everybody is there. Ok. So you go back into your cell, and then you

would shower, and get dressed and all that, and err...most of the time they want you showered and dressed by the time you go and get your...your breakfast. So, by six o'clock, you'll be out of your cell again, going down to the dining hall to go and get your breakfast, and then back into your cell to eat your breakfast, err...your breakfast will consist of your...porridge, millipap, that's what you eat for at least five or six days of the week, and err...a cup of coffee, and err...yeah, that's all. And err...you go back down to your cell...and those who work, they usually get taken out to your work around eight o'clock, so people go to their different places, some of them go to school, you also get fetched to go to the school...and those who don't work, who don't do anything, they laze around in their cells for the rest of the day. But they encourage you to work...and then err...at about ten or eleven o'clock, you'd go down...they'll open up the cell again, and they'll take you out for an hour into the courtyard, and that's your daily exercise...that yoiu just walk around in the courtyard, and about laze around in the cell. Just for an hour...depending on the weather. If it rains, then you can't go out in the courtyard, because...I mean, you're gonna get wet outside (laughter) and then you get back to your cell. Then by one o'clock, then you get opened up again, and then you get taken to get your food again, and you come back to your cell and you eat your food, and then err...by two o'clock, most people are busy coming back from work, err...by three, they will double-lock...they will lock your cell, everybody needs to be in the cell, and then they'll take you out maybe a half hour later, count you again, make sure that everybody's there, cause you're not allowed out after that. And then they would unlock you...no actually not unlock you, you stay in your cell, and then at five o'clock they bring you eight slices of brown bred, and that would be your supper, just plain brown bred (laughter) they'll bring it around to your cells, and then you...you'll have that. Then, they'll lock the cells, lock the gate, and there's another door that they lock, so now you're locked up for the night. Ok? So like...you're locked up from like two o'clock already, so then, in the night you can...you can watch TV, you can do...you can play cards with your friends, do your ho...if you've had school, do your homework...whatever. So that's a day...or you can go and sleep.

LP : Ok. How did the fact that you were being locked up made you feel?

T : I think you get used to it after a while. Like when I was on awaiting trial, at the beginning, it was...it was very difficult, err...but when I was sentenced I knew that...and besides, I worked. I used to work in the kitchen.

LP : What was your occupation?

T : Err...food handler. So I worked in the kitchen, so I had a little more freedom. So I would be out of the cell more.

LP : How did you get that job?

T : I just asked the supervisor in the kitchen if they needed people, and they said yes.

LP : How do they encourage you to participate to prison life?

T : Err...Well you have a case manager, somebody who manages your case, and then they would like say to you, look, you laze around in your cell the whole day, don't you want to go and work? And they'll give you like the various options. You know they'll tell you, maybe agriculture, or foodhandling or whatever.

LP : But they can't force you?

T : They can't force you, no.

LP : So you were talking about your friends, what was the social relations with the people around you like?

T : About people you were friends with? Well...I valued friendship in prison a lot, you know, I'm always genuine about friends,whether they're genuine or not. Probably depend on them. But, as a friend, I was pretty genuine. And as far as, err...Some people have friends according to benefits, they choose their friends according to what they have, err, for me it didn't matter...if I thought we had something going, then, we'd be friends. And err...ja, that was...

LP : Are you still friends with people you met in prison?

T : No...not at all, because err...you know, most people when they're in prison, they say, no, they're gonna change, and things like that. And for me, I knew what I wanted, I knew that I wanted a change when I came out of prison, and most of them have been in and out of prison. Again.

LP : And about your sentence, who was your lawyer?

T : I had a legal-aid lawyer, somebody that the State appoints for you...cause I couldn't afford...

LP : And how did the judge do his sentencing?

T : Well, he sentenced me to six months...I actually thought that I wasn't gonna get a sentence on that case, because the other case I was also...I didn't get sentenced, they filed the caseout of court, so...it was also quite a shock to me that I got sentenced, but it was also because I had a previous record. Where I didn't spend time in prison. So I had a previous record. Also with fraud. And that is what made him...err...give me a prison sentence;

LP : And so what were the differences and similarities between your life inside and outside prison?

T : Oh, there were no similarities. It was only differences. In the beginning, what was...strange for me was that, to walk freely outside in the road. It's like, there's no wardens to watch you, you can do what you want to. And yeah, that was quite a big shock for me to be in this big wide world, and there's nobody to watch what you're doing. And where you're going to. You can just do as you please. And that was very very different for me. And also...being able to eat when I wanted to...be able to wake up when I wanted to...Err...being

able to eat what I wanted, that was like, really really different for me. And also not having to share a room with anybody anymore...having my own space, having my own privacy when I'm in the shower, I could lock the door...in the toilet I could lock the door and nobody would...would disturb me, while I'm there. Or nobody would say, you have five minutes in the shower. (laughter)

LP : What were the things you did to cope on a daily basis?

T : I didn't...I think that I'm a very easy person, and I adjust well to any situation. So I didn't have to adjust so much...the only thing I had to adjust from, is not using drugs inside of prison.

LP : You couldn't use drugs?

T : I could if I wanted to, but I didn't want to.

LP : Can you tell me more about this?

T : If you use drugs in prison, it's quite expensive, and also like...it causes lots of troubles. Because everybody wants to use drugs inside of prison.

LP : Why?

T : Err...because you're used to using the drugs outside. So, like...like say, I would go to court, and I would get...err...err...get drugs at court, from guys or from policemen even, at the courtshouse, I will get drugs, and you know, you come back to prison with the drugs, everybody's your friend, and err...eventually, it causes more harm than good, because now everybody wants drugs. You know, and eventually I thought to myself, I'm gonna get into more trouble using than not using drugs. So I'd rather have no friends, and no drugs, than do drugs with friends. And I remember when I got sentenced, I came back from court with a little bit of dagga, and I gave it away.

LP : Can you tell me about the power relations or hierarchies inside prison?

T : There's no hierarchies in the women's prison. In the men's prison, there's gangsters, in female prison, it isn't like that. I guess it also depends on who you are outside of prison, if your father is a drug dealer or what not, on how popular you get in prison, how many people like you and all that and err...it also depends on it and err and...I suppose just fighting your way to the top, like, you get, the women inside of prison who want to be men. And they sort of you know...they're on top...but also that's...that's not...that's not the rule. You know, you do get...if you have a strong personality, like Joybelle, she's got a very strong personality, so she will fight her way to the top. But if you're...whatever...and also depending on what you have. I think...but there's no hierarchy in the women's prison.

LP : Did you know people from outside when you were in prison?

T : No...Yes I did ! This one lady, we're still friends today. I knew her from outside. Cause I used to operated in a place where she was quite popular. And she also had quite a bit of money outside. But she was so far away from her home that nobody really knew her.

LP : And those women that want to be men?

T : Yeah, they call themselves *broekies*, or in prison they're called *broekies*, some of them even look like men, and the women fight over them.

LP : For favours?

T : Not for favours, to be in a relationship with them.

LP : So how will that work?

T : Well sometimes the broekies they're like Casanova's in prison, they will have several girfriends, an all... and most of the time the broekies, they do it for the benefit, they would call the women to ask them to get this or this for them and most of the time they're not even lesbians outside, it's just a role that they play...

LP : Did you play into this...

T : I did, I was in a lesbian relationship with...with somebody...but it wasn't even a looong relationship...We would just kiss or something.

LP : Do you have an anecdote to describe it?

T : Well, in prison, you start writing letters, you get lonely, and like me and this lady, wasn't even in one cell together, we were in different cells...and she used to send me like, tobacco and stuff like that, and...err...maybe a chocolate, now and then, and letters, and stuff, and it probably lasted for like a month or something, she also had another girlfriend in the prison, so...

LP : So why did you do it then?

T : Because everybody did it? It just felt good (laughter) And it's not like when you come outside and you wanna be with a person again, I didn't want...I knew that I was straight, I wasn't a lesbian, you know...This woman, she had children outside and she used to wear more make-up than what I did in prison. But they will make it known that they are men, in prison.

LP : Can you tell me about your relationship with the wardens?

T : I had good relationship with the wardens, I'd do my thing smuggle tobacco, cause tobacco is forbidden inside of prison, the female prison, not the male prison, I don't know why that is, they say it's because of the babies they have inside prison.

LP : Is there a lot of women who give birth in prison?

T : Yes...But they don't have the babies inside, they go to a hospital outside and come back with the babies.

LP : So the babies go spend their first months inside prison? And then what happens?

T : I think the rules have changed but the children I think they're allowed to stay in prison until they're four years old. Inside of prison. I think it's changed to two years now, I'm not sure. But after that, if the women are still in prison, either the women will come and take the baby, or the prison will place them in forster care.

LP : Yes, so you were telling me about your relationship with the wardens?

T : I had a good relationship with the wardens. Cause I think that I was quite obedient, you know, all they wanted was that you respect them and you listen to them, err...

LP : It's strictly female wardens?

T : Female wardens, yeah. There are a few men, but they don't work in the sections, they work in front, like the administration. And that...but ja...

LP : Can you describe your work in the kitchen?

T : Err, it was nice working there, I had a lot of time outside of my cell, a lot of freedom, so that was nice. I'd smuggle sugar and milk, and all that...or golden syrup or peanut butter...there was always an exchange of something.

LP : Those were the advantages, I assume...

T : Yes.

LP : Ok, that'll be all for today, thank you very much.

(5) Annexe 5

Interview n°5-a), avec John P., le 6 mars 2012.

JP : I was in prison for housebreaking and theft. I started stealing at the age of eighteen. And housebreaking became like a hobby to me, because I wasn't caught…the police didn't arrest me. Only after eighteen months…maybe two years…it is then that I got caught in a house. And…err…in the year…it was in the eighties, the nineteen-eighties, it was ca…it was the apartheid era. Where the Whites was the people who…the Europeans they had everything. They stay in the mountain. They have the best of the best. We, as Coloureds we stay on this side of the railway. And the Whites they stayed on the other side of the railway. And…and my heart was sore, in 1976 when Hector Pietersen was…was killed.

LP : the Soweto uprising?

JP : Yes. And…it hurt me. I felt that we need to…now to take from the Whites. They put Mister Mandela in prison, how can they do that? And…and the Blacks, they're being used as…as mats…as doormats…but I'm in the middle and I went out to steal from the Whites. I did break-ins. I didn't kill anybody. I didn't hurt or assault anybody. All I did is to steal from the Whites. And not from the Coloureds because the Coloureds is already poor. So that's when I…And then, I…when I was arrested, I got a…a suspended sentence.

LP : What is that?

JP : A suspended sentence is like you…if you commit a crime, offend again in three years, you'll get three years. So it was hanging over me.

LP : Ok, so it's a warning.

JP : Yes. And then when I came out…I first had…they…they gave me cuts. You know? With a cane at the police station. I get six cuts and then I was taken away. Up to the…back to the society. But it was all the time there still that the Whites they have everything, that we must steal from them, we must rob them, we must take from them. Because they are rich. So what I do is, from the things that I stole, I give to my people where I stay…only a part of it…and my gang brothers in Lavender Hill. You see, and that's how I grew up. So…so, that is how I grew up. And my friends, they adored me, they embraced me. Because "yo, this man, when he comes from Pinelands, from Birkview, from *Middlewhich*, from Newlands, Upper-Newlands, I've got jewelry, I've got Krueger rands, I've got suitcases of the best leather jackets…you know? And they were all…they were always pat me on the shoulder and say "you good" ...and for years it went on. Until I got arrested again. Now my mom and my dad were drinking a lot and I don't think emm my dad play his role. Because all the time I wanted a good example, and as a result, my dad was smoking mandrax, my mom was drinking and in weekends, when my mom and dad is busy with that, I go out and steal. So by the time I was 19 or 20, or I was already engaged with the law. And then my first sentence it was in 1981 was three years. Three years for housebreaking and theft. And my mom was the one who supported me all the time. My dad said: "he's no good, he's...he don't want to listen, he must stay in prison..." You know, there was no...from my dad's side to support me. My mom, she was a nurse at the time. And my mom used to, even when it rains, she's the only one that came to visit in the section in the prison or in the cell because my mom, really, she loved me...she, she still loves me but I think she saw that I'm going the wrong direction and she want to...but...but...you see...I was

thinking that my mom because of me she was drinking it was just... and all the time my dad was assaulting my mom when my mom was under the influence of alcohol. And my dad he used to drink...use mandrax just also to... maybe I don't know...to...to suppress the...the challenges, the problems in the house. So em... I had three brothers and one sister. And, we stayed in Lavender Hill. And when I get my first sentence it was like...coming to the prison for the first time...it was like...where do I? ...now, outside when you operated with the gangs, they, they enlighten you with things that you have to say when you come into prison you know, and, and, you need to affiliate now with the guys with who you operated outside, inside prison. So...so I came to the 26 and I used to supply them with…with...with things that I brought from outside. And that is how I got more involved in gangsterism. So, so...it's all about what you can give, to those outside...and also what you can give to those inside prison.

LP : Can I ask you about the people who...prepared you for prison? How...?

JP : Yes...they would inform you by saying "If you end up in prison, you must tell them how you belong...you operate with those who go sunrise. Those that go sunrise." The 26 gang. Because they they gotta do with robbing you, taking your stuff, erm...coin you, trick you with the mind, psychologically and so then, you know when you are safe by the gangs...because now the 26 gang is all you...you belong, you know those that go sunrise, they gather you by their side. Now there's two main gangs in prison. The 28s and the 26s. The 27s is very little. There is maybe just one in the whole prison, one 27. Because what they do it's very eerie, it's violent, they...you can get hurt, you can die. So there's very little 27s in prison. Emm...even today you won't find a lot of 27s cause they know what is their task and what the consequence is of being a 27. So er...27s is the one who stab officers in order to get things right. 27 is the father of 26. So a 26 will inform 27 to do that and to do that. They support 27 with...with...with tobacco, with soap and toothpaste. And they will see that he's all right, he's fine. So that is how...but the 28s is that that operate in sexual relationships. So...but, there's also 28s that is not involved in sexual relationships. Because there are blood related 28s. So in order to become a 28 they would rather stab someone. So they won't go through the process of having sex with another man.

LP : Can you...errr...back to before you were sentenced...can you...how was it growing up in Lavender Hill?

JP : Oh...Lavender Hill is an impoverished community. It's a place...it's a community where most of our young people they don't go to a grade higher than grade 8 and that...they stop then. They don't go further. Because when they come to the teenage and puberty age, like, they start to think...it's more about the boyfriend, it's more about their girlfriend, it's more about... enjoying life. That's where their mind get disturbed and they go into gangsterism, drugs, all those things that are on the market. They engage with gangsters and they like it. Because most of their moms also went through that. So that is the every day...They start stealing from their own homes and they rob...that's how they grow up. There's no food in the house. Then they go out and steal. I think that...I can't say that was my situation...but it was like...it was like something within it was like...it's like a habit. It became a habit. I didn't control it. So when I break in, I know what to do, I what to do with the money, I know what to do with the jewelry. I go sell the jewelry in town, and then I get thousands of rands. And I go back to the community and I enjoy myself. That is how I live.

LP : But how...you started at 18 you told me...some would say it's "late"...

JP : No...but...I was already engaged with the law when I was 14. When my mom errr...errr...I stole at home. And my mom took me to a social worker. I think that's when the seed...or the...already was planted there when I was 14. And my mom's sister, auntie Elsie, she used to say I gots long fingers like my uncle. Who was also in prison. You see? And I heard what they said. And it...it made me feel very...when my uncle died, he was a lot...he had loads of tattoos. And his name was Umpie, it's an Afrikaans word for "Uncle", and...they would say...he has long fingers like Umpie. Every time they would say that and I would hear that. And then enacted that. I accepted it. You know, and as the years prolonged, I just knew. My uncle was like that...I'm also like that. And that's a problem in our community today...Many young people, when we engage with them in prison, they would say my uncle, my dad, was a general of the 26. He told me to be a 26. That is what my dad told me. So children will only act what the parents say to them. Whether it's good or whether it's bad. They will act on it. They will act on it. And that is how I started. My cousins are all gangsters. They're old, but they're all gangsters. Because it's like a...it's like an ingrown thing. It's like...it's engraved in the family. Some of them are merchants, they sell drugs...you know? My brother was a big drug dealer here in Lavender Hill. So...it's...you belong. You feel belong when you see my brother is like that. So you understand. Your mind tells you, I must also be like that. You see?

LP : your cousins are gangsters? Are they still gangsters?

JP : Yes...yes but they're old. They don't practice gangsterism because they're old.

LP : I'm just curious as to which...which gangs they belong to...

JP : Sure, my...my uncle...my...my...my cousin Georgie, he's old now, he's turning 60 soon, he was the leader of the Firm Boys in Q-Town, Athlone. He was very...they were very influential. They used to fight the Yackies. The Firm Boys and the Yackies, they were rival gangs in Q-Town in those days.

LP : So you were surrounded, so to speak, by this atmosphere...

JP : That's right. And then you're enjoying it ! Because everybody talks like that. It's like a behavior... it's like ...This is the things to say, and to do...To act on...you know? When we drunk, we...you know, the Europeans they will drink a bottle of wine the whole week. Or a month. But we will just drink that bottle in one shot! And then we drunk, we fight! You know? It's like a behavior...it's like a...curse that is on us! And we believe we must finish that bottle! Or brandy or case of beers and we just party until there's is no more. After that, we engage with girlfriends, and that's the story. After...or a fight will break out. You will always see, there's violence when there's abuse of alcohol in our community. So, yeah.

LP : When were you born?

JP : I was born 1962, 25 of the 7th month.

LP : How long did you go to school for?

JP : I went until standard 6.

LP : And you were? How old?

JP : I was...I think I was 16 or 17.

LP : Did you like school?

JP : Sigh...I love school but I hate maths!

LP : Can't blame you here.

JP : I didn't like maths. And the guy that gave us maths, I didn't understand him. And there was no after class system in those years. Now you get master maths and people that can tutor you. No, there was nothing like that. So I absconded from school, I just start to buck. And I went steal rather, doing break-ins. And that is how I became more...my criminal career, it just grew. You know, and...My first sentence, when I came out, it was like now I know what prison is like. Now I know what it's like to...whenever, before I did a break-in I need to put...because they...they found me on...they found my fingerprints in the house, so now I know I need to put some gloves on, or socks on, in order to...when I do a break-in, that they won't find my fingerprints on the premises that I break in. So I got more knowledge when...You know, the prison is there, today, for more planning what I want to do next. Then you visualize the houses that you broke in, you...by now you can go, there's other people staying there, you can do that break-in again. Or when there's people at the house when you wanted to break-in, when you come out you can go check out that house. So you can visualize all these things while you are in prison. And in your mind, you have like a diary...you need to check out that house, that house, Lucile's house (chuckles), you know, so...by the time I get out, I know exactly what to do. You know? So...so the prison was more like a, like a...you grow, you get more knowledge when you...you know because they don't tell you, you know, at those age they didn't give you programs and stuff. So yeah...

LP : Under apartheid.

JP : Yes.

LP : Again about your stealing, I'm very interested by what you said that people were...you know...acclaiming you for it...that you were doing some sort of social act? Political act? How would you describe it?

JP : Yes. Err...I think we...I had the mindset of...the Whites they have all the money. And, when I steal I steal your ipod or your TV, it's ensured, so your insurance will pay up. Maybe you won't lose much. You know? So...and...I felt like...we must steal from the Whites and, the Whites is in governance, they govern the country, and we must weaken them by stealing from them...you know? We can gain from that. So and when Hector Pietersen was shot on July 26 it was like...now we've got some evidence that we can steal from you. From the Whites. So, I had a racial pro...errr, I love the Whites, but...it was just this political thing that I...because I worked for the Whites, I worked...when I was a young boy I worked in their garden. My grandma worked for white people in Pinelands. And...and...and... I just loved them because they were so kind. But here in my heart, as I grew up in my teenage years, I just felt we must steal from the Whites. We take their jewelry, we take their guns, we take their money...their belongings...that's just the way we...we...we can gain from as we steal from them. So that was my way of mind. My thinking. Errr...ja. And then, when I came out my first sentence...wasn't long out...and I got caught in Rondesbosch in a house. And I got another sentence. And I got five years. And my first sentence was three years, and my second sentence was five years.

LP : Let's just work this through again. So you got arrested once, and you got six cuts. Is that what you told me. Is that flogging?

JP : Yes.

LP : They gave you physical punishment?

JP : Yes.

LP : And what year was that?

JP : It was in...1985...no...it was before 1980. I think it was in 1979.

LP : Ok.

JP : Emm...emm...I wish I could give you my record.

LP : Don't feel obliged, it's ok. So 1979 you got arrested and you went away with physical punishment. And then you got arrested again and then you got three years.

JP : No, I got another hiding with a suspending sentence.

LP : When was that then?

JP : I think that was the following year in 1980.

LP : And then 1985 you got sentenced three years?

JP : Err...no, it wasn't 1985. It was 1981. You see it's just the year after. But I was very busy. I can't remember how many homes I broke in. I tell you. It was a lot. I came away many times. Many times. And...ja...it was just...I thought it was luck. But now I think it was the grace of God. God saw me, what I'm doing, but his hand was on me, you know? Yep. Err...Then err...As I was released from my second sentence...I got married. I met a beautiful girl and I got married to her, to Glenda. And...

LP : What year was that?

JP : That was 1985.

LP : And her name was Glenda?

JP : Yes. I got a job through correctional services, they gave me a job at a hotel in Constantia. And...I work there as a waiter. And then after a year, I was promoted as a barman. Do you know the ****?

LP : no, never heard of it.

JP : Well, you don't need to put in the name. They don't like. Because when I did an article, they didn't want me to put in the name. It's a popular hotel. Then I got... I start stealing. You know, I survived for about a year. I didn't bother to steal any. Because I thought "I'm a married man. My wife is pregnant, and I want to steady her and the child that is to come". And...but...what...I thought...When you see things...Now, in the Number, in 26 number, they tells you the law of the 26 number says, when you see a camera, you already own it. And one day a man and his wife from France...in fact they're from France ! (chuckles) And they book in. And the guy wanted to pay for their stay, for their whole stay. And he took out the money bag...you know gentlemen they wear a bag there with all the documents are. And this man opened this money bag. When he opened it, it was fifty rand notes...in blocks. It was full of fifty rands, packed in blocks. And you know what? Something just tells me

"that's yours, JP :! That's yours." And I said to myself, "that's mine, I don't have to work anymore." I didn't think about my responsibility or being accountable over this action now. When then up to the room, they changed, they went to the pool. As they're gone to the pool, I went into their room and took that money. But on my way back, as I came back from the stairs, the gentleman found that I have his bag. And he said, that's my bag. Can I have it back please? I haven't touched it. And that is when they called the police, the hotel staff, and I got arrested. And...I walked, I was sentenced to 30 years in prison. Because I was sentenced on an act. You know the habitual sentence? You make a habit of an offense. And I was declared as a habitual prisoner. Which means the court sentenced me two times 15 years.

LP : and that was in?

JP : 1991.

LP : 1991. There was political change coming...

JP : Ja...in fact my friend told me there's gonna be an interim government. New things' gonna happen. And...all prisoners' gonna be released...But I knew I'm gonna stay because I was sentenced on an act of 286 so I knew that this is not for me. I might get some remission, or some amnesty, but I won't be released. So...now...when I went to prison, my daughter was born. And that affected me big time. I wanted to run away. I wanted to escape from prison. But...God didn't allow that. For me to escape. I tried everything. I worked in the kitchen in the maximum prison. But I just couldn't escape. Because there's a lot of trucks pulling up there. It is the bakery; there's trucks that comes from outside to bring peanut butter... But there was no way. There was always an eye on me while I was doing my sentence. So...but it was also good for me at the end of the day. Cause I did my whole sentence. And...I was so involved in stealing in prison, that...err...I had to ask for a transfer. Because I knew, I'm smuggling mandrax, I'm smuggling food from the kitchen, man...I was bad. And I thought...I was thinking the whole time things need to take place here, I need to move to another prison. And I asked for a...for a...transfer, and they sent me to medium A, from maximum to medium A.

LP : you're still talking about Pollsmoor?

JP : Yes. So then, what happens is, came to Pollsmoor, I worked at the officers' mess as a waiter. Now, Glenda used to come to visit me. And she would bring the baby, my daughter. You know, it affected me. And she would scowl at me. She would say the badest words. But I just felt, I...I...I want to stay in prison...my life is...I'm condemned, through the state, I'm condemned as a habitual prisonner. I'm gonna stay for the rest of my life in prison. And...err...In the meantime, my daughter's growing up, and I was serving my sentence, I was still dealing in drugs, I smoked drax, I had a friend that told me...you know, when you smoke mandrax, you go through that rush...and inhale it. You would speak slow. Your whole body becomes...your system here (he points at his mouth and throat) becomes dead. It's like...like an injection. But, my friend, who's also a 26 gangster, used to tell me, in that rush "we are condemned". Because he had the same sentence like I had. And I would agree. I would say "salute. It's true". We are condemned. This is the way of life, we're gonna die like this. And as time proceed, one Saturday morning, a group from outside, a gospel group, they came in. But before they came in, an old man, a missionary, came to the prison, and one I remembered he said "God says you will not be condemned". You know that words, it stayed in my heart. It was like...every time that I think of those words that said no more condemnation, if you believe in the Lord Jesus, no more condemnation, but...my friend told

me, we're condemned. Now, that's why I'm telling young people outside now...your friends' words, in the gang, will lead you to destruction. And in March 19...95, a group came into the prison. And that very same words echoed in my heart. I was still under the influence of drugs, when that message was preached. Same. God will not condemn you. And my friend that all the time told me we're condemned, we're condemned, we're gonna die together, now that's the last law of the Number. The last law of the Number is, ons verdaala smm, we die together. That's the last law of the Number. You can't retreat. You can't leave the gang. We gonna die together. Ons verdaala smm. And that day I just felt, God is speaking to me. God is dealing with me. I said to him, I'm sorry man, I need to walk out on this. And when all the group came, I just surrendered my life. I was sobbing. You know, in prison, you can't cry, you must not cry, because, in the Number you must be, you must be strooong! You must show one another ! We togethe, we do everything together, everything must come, and what I achieve must come to Nkosi, to the gang, to the Number. Now, the Nkosi, is, it's like the kraal. It's like the base, and that day, I said, I'm sorry man, I'm convinced to the unconvincted, and I gave my heart to God. I said Lord, I renounce. And I was thin. You know, the mandrax made me, as if I had a filter on. But I still had that filter when I came out of prison. I must still give you that documentary about my life. And then I...I surrendered my life. And at night, in the cell, the Nkosi wanted to know, what I am about to do now because in the Number, you'll get a hiding when you leave the Number. (In comes someone from the Ministry)

Where was I now...

LP : You were telling me, you were going to get a hiding...

JP : They will take the padlocks, you know? The locks, they put in a socks, you need to kneel down before the Nkosi, because you have failed them now. You must sit like this, you must bow before them, you must take your two thumbs, you must put it in the soil of the earth, like this, and they will take the lock, in a sock, they put also soap in, in the sock, soap that is hard, that was dried for years on the roof, they put in there , and they would (he snaps his fingers) hit you, six times, (he snaps his fingers) on your head (he snaps his fingers four times) six times ! And then, you'll be lucky if you're alive. Because if it hits your ear, you will sleep forever. And...that night, the one guy, he came, he said, tonight is your night, you can't leave us. And you know, God, that night I was praying. I put a blanket over my head, made a whole in the blanket with a blade, and I was peeping through there, I was watching them. Because I knew that they were coming. And God was with me. It's the scripture again, even though you are walking through the valley of death, I will be with you. And you know, they kick me (he kicks around), hey ! Get up! And I got up, now what you gonna do now, with what we've given you? Because when you belong to a gang, the information that they give you, you can't spill it. It's either you must die, and one of these gangsters, Joha, he's inspecting 26, he said, we must halt, stop this, now, we're not gonna fight with this man. This man was crying, this afternoon. And I know exactly what he has gone through. Now what we're gonna do now is, he need to prove himself, from today onwards, that he's a Christian. He need to prove it. We give him six years ! Now six years by the Number is one week. From the one Saturday, to the other Saturday. By the time for the...the six year come, and he didn't prove himself, then, we can do this. So let's give him some grace. You know why? Because I was also...I also committed my life, way back. To the Lord. And I know what it's like, accepting God in your life. And then they left me. In the morning they would say, can the brother pray to us? For the whole cell...There was a total silence. And when I pray, they were silent. Then they would come to me and say, you can pray for my marriage, please, brother? Please, pray for me, man, I'm going to court,

will you keep me in prayer, I'm in trouble. I'm going to the parole board, please pray for me. And God worked ! Even the wardens came, to say my husband, my wife don't want me anymore. Would you please pray for me? And you know, it was this atmosphere God gave us, just turning around, and that same cell became a Christian room. As God moved and the warders saw what God was doing, I could just see the atmostphere was changing. And you know...on my seventh year, the parole board called me, they said John, we've seen the change that took place over this time. And we have now decided to give you a job in Parliament. So to work for the Minister. So I became the servant for the Minister. I made his tea, and his food, and his...whatever he needs, I look into his needs. And I worked there for about a year and the next year, they said we no longer can keep you John. The parole board now have decided. Because I was walking in the streets of Cape Town, from the Parliament, going to the bank for the Minister, going to the shops for the Minister, so my...my behaviour is now changed, my mind has now been changed. And the Minister said...and the parole board said, we've now decided to send you home brother. So in 19...99, no...in 2000. Yeah, in 2000, the parole board sent me on a 3 years parole. So I was...when I came out, my daughter was 7 years old. Because I did 7 years and 3 months. And, err...oh, it was...you know, it's not easy for a prisoner to go out. Really. I think, the system that they have now, with the day parole system, it's much better. Because outside, you can't easily find your feet. It's very hard, that is why I understand, many of our young men, that's been released, and...they cannot cope outside. So, I think we need to come to a point where, we need to teach, we need to inform the prisoners. Before their release...what is waiting for them outside. Now my...when my daughter was in grade 10...ah...she said daddy...and I, I also made a decision, by being faithful to God and faithful to my family. I have only one child. And Kaileen, my daughter, she said, daddy, I wanna become a journalist one day. And I know, it was hard for me to understand. And I said to my wife Glenda, this child wanna become a journalist, where are we gonna get the money? But you know what? I believe you need to take one day at a time. I shared at a conference in London in 2009...10, 2010, and a gentleman came and said John, I understand your daughter wants to study. And he said we are capable of supporting your daughter. Today now, she's on her last year. In her studies. So at the same time, I also teach young people to pursue your goal. To dream big, and not going to a grade 8 and stop there. But also to continue. To metric and to then study. Because in our communities, its a lot of brokenness. Lavender Hill, Tafelsig, Belhar, Elsie's River...these places...Belhar, there's a lot of brokenness Lucile. And there's no role models. The role models they find it's the guys with the big chains, with...with...with gold watches, gold rings, with the gold teeth, you'll see...many of them, with the gold teeth. When they smile, you just see gold. The girls, they just see gold. They think, it's gonna be wonderful. But you know the moment they sleep with these guys...they just made a baby, when the baby's there, then they're gone. That's why I also taught my daughter...when she was in school, the times she wanted to leave the house, she was in grade 11, she said that we're keeping her hostage, in her house. 8 o'clock was 8 o'clock, she need to do her homework. No friends. And my wife and I we were...we love her, but we were strict. And, when she was at her valedictory, in her metric, her words was, I thank God, for parents like my mom and dad, for keeping me hostage in the house. And now she's on her third year, in the University of the Western Cape. And we're so thankful, that we, that I can work, my wife doesn't work any more. That I can...I can...I can support her, and also support my community, to lift the bar, to lift that standard, to lift that moral, you know? That social morals, to lift it up, because many of us, many of our people, they think bad of themselves. They feel hopeless, they feel discouraged. But we, at that stage there, we have the ability to let people know that God can do it for us, God can do it for our children, God can do it for our daughter. He can do it for you. So that is my message for the communities, even for the

world...that there...that there is hope. There is hope. There is hope ! And it starts with you. It starts from...change can take place ! But change need to start by me. You know? So that is my, my encouragement. If you look at me, you can see hope. You can see change, you know, so...ja, that's basically it.

LP : So back to...where do you live now?

JP : I live in Mitchell's Plain.

LP : Ok, and how is that? Leaving in Mitchell's Plain?

J.P.: It's very challenging. It's, a...a gang infested area. Gansterism's gone rife. Yes. It's rife, gangsterism is rife, where we stay. But it's everywhere like that. You know, except moving out of Mitchell's Plain. And going to stay in Constantia, or upper-Wyneberg, or Newlands. But that's costly, you know? But where we are, we need to accept...we need to accept the things that we cannot change.

LP : How would you say...growing up in Lavender Hill, and living now in Mitchell's Plain, what would you say are the similarities that you witness?

JP : I think it's the same. You can...you can...you can...As you stay in Mitchell's Plain you can also, survive. Through positive thinking. And create a standard, you know. Lavender Hill, or Tafelsig, it's the same. Because the mindset is the same.

LP : An it was back then when you grew up?

JP : Yes. It was the same. So it's all about what you think...your identity, what you think of yourself. What you think of your children, what you think...is there hope for me? You know? I can make it in life. I can make it. I'm gonna work for my children. I'm not gonna lay at home ! I'm not gonna sit at home doing nothing. You know? You need to lift yourself and say to yourself, I can make it. Now, the surrounding around you, that makes you discouraged. But if you stand up and you say, no man, I can make a difference here, no man, I can make it here, even though I stay here in the mud, I can make it here. You know?

LP : And earlier, you were mentioning the Soweto Uprisings and the death of Hector Pietersen, and you said that the Blacks were treated like doormats. And then you said I was in the middle...

JP : Yes, the Coloureds is in the middle. It's always the midd...you know, you know, for many years, the whites were on top. They had everything. We, we...as Coloureds, were all the time...we worked for the Whites. And the Blacks were suppressed. So we were in the middle. So we were looking to the boss, and, and...and the Whites were up there and we in the middle and the Blacks were suppressed. So that is how I...I saw it. So we had to steel from the Whites. In order to live, you know?

LP : Where did you get that idea?

JP : I don't know ! I don't know ! It just came...It just...or maybe I heard it somewhere, and I just ran with it. You know, *de boere*...Now the *boere* is the white people, ons muss steel from *de boere* ! They put Mandela in prison, they're treating us harsh, they're treating the blacks also harsh. So...we need to...we need to...those were the days we used to stone the vehicles. If we see a white people...a white person, with a car, we smash them...their windows or their windscreen, or we need to... to destroy them, because they're the enemy, they're like the enemy. So that is how I...I just...I don't know...

LP : Perceived things?

JP : Yes.

LP : And how would you, at that time...how would you qualify your relationship with black people?

JP : (silence) We were very distant towards the black people. But we could they are like in slavery. They're very hard working. We see them on the buildings. We were...they would mix the cement. And they were building buildings and they had the worst jobs. They were the people that...they were like...down to earth. They have no say. The police catch them, you hear they don't have a pass. It was the pass system. So my understanding was like...the...the...the...the Blacks was...they...they alienated towards...towards the Whites, so the Whites didn't like them. It's like they don't belong here. You know? That is now I see it.

LP : And how about today?

JP : (laughter) Well, err...Well they've...because of the change that took place. Mister Mandela was given the opportunity to be released and freedom took place. It was like...Mister Mandela was like a savior, to the Blacks and to the Coloureds...but more to the Blacks. So, they now deserve that opportunity to take lead...err...to take lead in governance...through the suffering of Mister Mandela in prison. And of Oscar Mapetha, and loads of others. That err...that that been in exile and also gone through prison sentences. And so on...So they now, I feel they deserve that opportunity to take lead now. Yeah, after all the suffering and the pain, and the deaths of many souls. I just feel they deserve that, they have the opportunity to lead now, to take power.

Interview n°5-b), avec John P., le 21 mars 2012.

LP : Tell me about your experience in prison

JP : My experience…you mean my first time in prison?

LP : Yes, let's start with that. Since your first day, ever, in prison.

JP : I think my…my…very first day, I was very nervous. Because, you know, the things that happen in prison…you get sexual abuse, you get sodomized, for gangsters, so you also need to be alert, you need to be wide awake. You need to be vigilant when it comes to…

LP : On the watch?

JP : Yes, on the watch. Now, because I belonged to a gang outside, so you need to, err, you need to be firm when it comes to decisions…so…as I said now, the 28 gang, they're sexually related, with one another in prison. And even though you…you…you…know those…those…in the 26 gang, doesn't…doesn't approve that you are safe, you also get challenged, because you're a non-gangster. You belong to the 26, but you don't…you're not a gangster. Because they first need to scan you, over the time. And so…all the time they do test you. And that is quite…it's nerve-racking.

LP : How do they test you?

JP : It's like a girlfriend, you know, like a girlfriend, they're saying, Lucile, I like you man, I'd like you to court with me, I'd like you to engage with me. And if you refuse, they would…they would kick you, they would…you know in those days they had those boots, those railway boots they wear, with the iron in front and they would kick, and they would kick. This is one man now, he's now challenging you, to…to sleep with him…and…and…and all the time you need to say, but I'm a man, I'm operating with the 26 gangsters, I'm enlightened by the 26. But he won't understand, he would just continue and keep on. Sometimes, it happened all night, while the others is sleeping…it's like, they call it, he's bowling you. Not bully, they're bowling you, like the sport. Until you need to give in…and sometimes until the eeearly morning. They will kick you and say, gaan slap! Go sleep! Because they see you don't give in. So it's a constant battle, you see? And even when you go to court, you need to…and you come back to the room…you need to have something to show the 26. I am strong with you. You are a non-gangster, but you need to rob others. Other non-gangsters in order to keep your side clean. And you know what it's like to be in a cell for one night? Yooo, it's like centuries, ages ! So the night can pass…you know even when you're asleep ! Now the non-gangsters they sleep in the middle of the pitch. In the middle of the cell, the non-gangsters. They call it the bush. So anybody can come to you, to test you, you know. You're a dog, you need to stay a man. And you notice here, how they…how they…how they sodomize or sexually abuse, or they're having sex with another guy. And they will tell you you must put your blanket over your head and you can't wait until the morning…it's hard. You know when the bell rings in the morning, it's like you're glaaad, haaa, oohh, the day has come ! Because the guys that they're sleeping with you don't know these guys, they're from Kraaifontein, they're from Manenberg, they're from Delf, they're from…all over over the Cape peninsula, and all coming together in one cell. And then the cell is so full. They sleep in like…one feet there, one head there, one feet there, one head there, like sardines. And anything can happen. That was my most…that was my fear. That…nothing should happen to me while I'm in…

LP : To keep your integrity?

JP : Yeah, and it's so sad to see how guys get get robbed from their dignity. Really, I…I…in the morning I…you know sometimes I have to pee, I can't stand up to go to the toilet. Because when you stand up, the gangsters will call you, yee, kom…come here. And they will bowl you again. So it's like an ongoing thing. And you know, my first few months in prison, I was like, yo, you have to stand your ground. Otherwise the moment you slice, you give in, it's like they use you like a sex slave in the cell. At the end of the day, your manhood is gone. You walk around, just knowing that some other man came into your body. That was…and the other thing that is also…when you come into prison, they strip you bare naked. All men stand together, and that was hard, that was for me…they don't…they don't…there's no privacy man. It's in a big yard, you know, and it's like…you know, they don't have that respect. Where they can, you're all alone, and they search you, nothing like that. So for me it was dramatic to see, everybody stands, bare-bum in a big yard. The guys with the tattoos, and the faces that are painted with tattoos and that all…that drives fear in you. So you have to be vigilant. And when you go to court you need to know, who you're going to be with, in the cell, you know, it was…it…it's rough, man.

LP : How old were you again?

JP : I was 18 when I first entered the prison. And you know, that…I think that many…the years that I spent behind bars you become institutionalized. Because you get so used to everything that happens, you know. But as you progress in the gang you learn how to serve

the senior gangsters. Those that have a say in the Number. You serve them. You belong to the gang, but you're not fully by the gang. Because you're enlightened, they put you by the gates of 26. You don't just become a 26. You first need to go through that process…it's like purity. Before you become a gangster. So while you are in that process you need to prove them…you serve them when the tea comes. You serve them with their tea, their food, when they lock up at night, you need to make up their beds, and nobody comes on that turf there. You need to see that thing that is in the cupboard, the tobacco that is there, they need to roll some…like...cigarettes. It has to be done. So you that operate with the 26, you need to see that there's discipline…that there's order. So, at night, when the…when the…when the senior members come to there, they just stand up, then go to the shower. In the morning and they go and clean their teeth and you need to make their bed again. So it's an ongoing thing. Until they find you competent to become a gang member. So…so…that is now what is expected of you that belongs to the 26 gang. But you're not a gangster yet, you're by the gates of 26. So, but…but…but…you become aware of what is expected, you know, as time progresses, you know what to do, even when the warders lock up, even after they go home, then we have to make a fire for the senior gang members to warm their food, to put spices in, we get stuff from the kitchen. Make their food taste nice. And then we serve them. And then they feel happy, and then play cards, they play dominos, in the cells. As long as they're happy, then you're fine (chuckles).So that is how we operate in prison. But it's all about respect and discipline. And we don't associate with the 28s. The 28s have their people that serve their officers in their ranks. The 26 on the right, we serve them. So we that serve them, we also need to be clean. Your clothes, your breath must, everything must be clean. Your shoes, all the time. You must also see that their shoes is also neat and tidy, so ja. So that is what happens. Ja, but you get used to it. Time goes on, you feel that is expected from you. Each one has a task, maybe you have three that work with the 26 gang. As long as they're fine, you're also fine. And they don't accept, if you have a limp. The 26 don't accept them.

LP : Like physical disabilities?

JP :Yes, they don't accept them. Because in 26, they, you need to be fit. You must be full of fire. Because when gang fights break out, (he snaps his fingers) then, you can't limp, cause you'll be a target for for the opponents. So it's important that you don't accept…and if you've had a sexual relationship, even when you are outside, when someone had anal sex with you, then you don't belong…you can't become one.

LP : Why did you go to the 26 again?

JP : Because, you see, err…I was a thief for many years, and because of that, the 26, they focus on money, on jewelry, everything of value, they rob you. The 26 have a license to rob you in prison. You can't argue. If you wanna argue, you're gonna have a fight with us. In…on the flag of the 26, it's a thin red…it's white, with a thin red line. That line means, that thin red line means you can also use violence. It's not only for the 27.

LP : A flag?

JP : Yes, it's a flag, with a crown, with two swords. The one sword is up, and the other sword is down, and a thin red line in the middle. So you're allowed to use violence within the camp of 26, but only if it's necessary. So…so…err…It's important also to…the 26 only accept clean…clean…*skoon franze*, clean *franze*. The *franz* is a non-gangster. Those that comes on board. You shouldn't have any argues with…or fights with…or maybe you have informed the police about anything that is happening in prison…then you're not competent

to become a 26. So you can't work with Correctional Services when you come to 26. So it's important when it comes to become one. Yeah…err…yeah…I think, that is basically what is expected, and they're very concerned over the day. They work in the day. They don't work at night. The 28s operate at night.

LP : And you, when did you become a 26? Was there a ceremony? You were intronized?

JP : I never became one. Because all the time, when I come to prison, they call it thabula, it means, initiation, err…when happens then is…I worked at places like this, in prison, in the kitchen, or the officers' mess, or I work in Parliament. So there wasn't time for me to become one, I was always on the move. But I supplied them, all the time, I'm strong with them. If I get in the kitchen, I see that they get supplied with stuff from the kitchen, like food, anything that we have there. We see that the 26, the camp is supplied. And that is how you get recognized.

LP : And how did you interact with other gang members? Did you make friends?

JP : Yeah, it's only when you get exercise. You get one hour exercise, in the yard. And then I come from the kitchen and I engage with them then. That is when we plan what we're gonna do, who's going to court, what can we give them…so…that was that time we can negotiate.

LP :You went to prison both under and after apartheid, right?

JP : I was released in 2000, neh? So yeah…

LP : Yeah, so what were the differences? And in terms of how the wardens interacted with the gangs, what would be your…

JP : I don't think that we could see. Because the behavior of the wardens was all the time the same. It's only now, you see, there was rights, and stuff, but they didn't practice it, you know? There wasn't evidence of total change. When it comes to the new…there's a new president. It was the…we couldn't see the change. It was still the Whites that were governing. Even though they said it was a black government, and they got affirmative action…it was hard…it was hard for the Whites to step down. It was quite hard. Because, I think they couldn't believe "this is happening, the change is happening". So in the five years after the…the new era, it wasn't different, it was still the same. The behavior of the wardens, the treatment, food, I didn't see…It's only now that the media can come inside prison. But before, it was…no…Everything was closed.

LP : It's interesting, because I don't get the same echoes from every one.

JP : …Where the recreation is concerned, yeah, maybe. They're allowed more sporting teams to come in…we played against soccer teams from outside, that…maybe in that area…But when it comes to behavior change…it was still the same. The boer…the Whites were still…holding on.

LP : And in terms of life outside, and life inside, can you name the differences. How did you interact with people?

JP : My mom came to visit me, my wife didn't have the necessary funds to visit me all the time. So my mom was the one…well, now and then, it was my father, my sister…but most of the time it was my mom who came to visit me. Friends, I didn't, I didn't have much friends. I had one friend, we were very close, he was also a 26 gangster. But he died when

he was released, of a drug overdose. It was very sad, Habib was his name. He was in prison for the murder of a prostitute that he threw down a 4 storey balcony. And she died. So he came into prison with 10 years. But we knew each other from outside. So we coupled, we engaged while I was doing my sentence. And then, my wife…in fact she also came to a point, as a result of the decisions that I made, wrong decisions. She also said she don't want me anymore. It was sad to…I carried on. But at the same time, that's also when I came to a point to distance me from … cause I realized I lost my wife now, and even my mom didn't come anymore much. And, I think when God started to operate in my…that was in my 4th year in my 7 years and 3 months. I think that is when I came to a point where I said John, if everybody is like…distance themselves. And I had friends outside, but they never came to visit me. So…So I made a decision to…I started to speak to the Lord, at night, I would close my eyes, you see what happen is, in the gang you never speak about the Lord. This is a personal thing. You need to do that on your own. So I started on my own. Until one morning, a group came to prison to share about the good news. And that's when I surrendered my life to the Lord. And it is from then that I think when things started to fall into place. My wife came back, she said she agreed to take me, because I'm prepared to wait for her. I think also that things started when I started working at the Parliament building as a prisoner. And then, ja, things start to fall into place, it's like a puzzle. You know? And err…on my 7th…I was at medium C prison. And err…that's where the parole board said, we prepared to send you out on parole, 3 year parole. So for that 3 years, 2 years I worked with the Minister. I was a free man, but staying in Mitchell's Plain… I had a lot of challenges when I came out. My first 2 years were very challenging. When my wife's first son, he stole everything in the house. I came out of prison, and he blamed me that I stole. It was really a test, when someone blamed me for things that I didn't do. It's like…I've been a thief for many years, now that I don't steal anymore, you come along and blame me for it? And I was like…and one day I gave him a man hiding, with my fist. And…blood spat everywhere in the house, and, and my wife said I must now go and leave them. And that was hard. And I went to her and said the Lord says I must not go. And she said, yes, you must go. And I said, no, I married to you, and I have a right to stay in my house. And you know, it was hard…it was hard. There were times, I would sit in the garden, at the back and say Lord, is this your plans for me, to go through this. And you know, that night, the Lord, the Lord showed me. I opened my heart, right there. I read about the suffering of the Messiah, who said, by my wounds, you are healed, a man of many sorrows. And I said but you went through it, Lord, so I can be restored. He said no, this is just a drop in the ocean compared to what I've come through for you. So you got to go through this, to build your character…yooo…And you know since then. There's a lady in my road who used to say, you're not going anywhere, you stay there, God wants you to be there. A pillar and a light. Today, really, after 13 years, I see what God has told me. He's been off drugs now, he's been married, he came back home, he's divorced, he's in the house, he's the father of 4 children. But you know, he has such a big respect for me. Cause I, I had to take my stand there, I had to be accountable, I had to be responsible over my family. So, yeah, these are times where it really got tough. The Minister's secretary told me, why don't you come in and stay in the Parliamentary residence in Goodwood? Or in Pelican Street? We can give you a house, we can give you a girlfriend too! But you know, deep in my heart, I just felt, no man. This is not God's plan. God wants me there. So I had to go through this. Now many husbands, many men, that comes out of prison, I don't think they will accept what I accepted. The humiliation, the swearing, bad mouth, yooo. And now today, I thank God for just giving me that patience to accept the things that I couldn't change. Today I can really eat the fruit of my patience. But I didn't want to go back to prison…you see, before, neh? Lucile, I did my first sentence, neh, and I came out, and if it doesn't go well, then maybe I

ask, Lucile, man, I want to start a business, please, give me a thousand rands, I wanna start a small business. And Lucile say no, I can't give you, or I don't have. Then I would…then it's like those voices that I hear. You see? Lucile don't want to help you. Polly don't want to help you. Jack don't want to help you. What to do? All the time you did it, all those years you're stealing, you're used to breaking in the homes, and rob other people ! So what you're waiting man…? But not this time. I'm not gonna let this thing bring me down. I'm…I'm gonna stay by the Lord. I…I'm gonna cry, yes, man, I can cry, but…I'm not gonna go back into my old ways. And you know, the recidivism rate in prison, today, is 80%. So 80 from the 100 prisoners that go out comes back. So, but I'm so glad that I could cope…cause Kaileen…my…my daughter also, she was like an inspiration to me also. And when…when I feel sad, she would come to me, and she would…would put her head on…on my chest, and she would rub my back, and then she would say, are you all right daddy? And then, eeeeh, I felt like crying again, you know? But…but…but she said, don't worry. There was a song that she used to sing, you know this song (sings) When you're alone…nanana…you can always go, downtown.

LP: (laughter) Yes, I know this song. Downtown, yeah.

JP : And she would, she would, she would say daddy, why don't you go downtown? Downtown is like, on my knees, and pray to the Lord. And that all the time just inspired me. And, err, she said don't worry daddy, it's not all the time going to rain. Look at the weather, it's raining now, but it doesn't rain the whole year, the sun will shine again. And then she would also encourage me. And I think that, also, was part and parcel of my victory, outside. Otherwise, I would have been back, Lucile. I would have been back, really, honestly. And today, I can, I can… I can look back and say, wow, I made it. Many of my friends are back in prison, I work in prison today, and then I see them. And they would say, aaah, I made a mistake again, *me bru*. I said Lord…and you know what, also, the people that supported me in pray, and…I can go to them. I would go to the pastor and share with him. Even Jonathan Clayton, you know, and then he would say, John, you have a family, you have to stand by your family. You know Jonathan, he's really persistent. And he would keep on. And today, I can…I can…I can thank God for people…I think, if it wasn't for people, around me…I would have been in prison again…So…so…it was a journey. It's a real path for rehabilitation. And…and…and…restoration, even for my family. So yeah, it was hard, it was very hard. I sometimes think of the times when I felt so lonely, and…and felt abandoned and no one would help me, and I had to pace through. There were times when we had to eat dry rolls (laughter) we had to eat dry rolls ! And drink black tea…yo! But we went to bed, there was always something to eat. But we had to wake up in the morning and say, this is a new day that God has made. But I think the hard times is what has made me what I am today. So, yeah…and…and…with gangsterism and all, even today I can encourage gangsters not to engage in gangsterism. Because the first law of the Number…is…is…you can't…you can't do…what you wanna do. You must listen to others. You must listen to your gang leaders. And your family, is written off. Your gang member is your family now. But the last law of the Number is, we die together. Why? Why is it so, when it doesn't go well, your gang brother is not there for you? So…that also opened my eyes to abstain from gangsterism and to walk away from it. And I can always encourage them. Today. Yeah.

LP : And you told me you were also a gang member before you went to prison?

JP : (laughter) Yeah…that was…you know, when I was outside, we belonged to the Mongrel gang. What happened then, was, I was very young when we started the gang. They

would use me, and tell me to do break-ins. And I had to give them, and they would go, hey, *me bru, salute* ! And they were glad, because I gave them money, I gave them jewelry, I gave them guns! You know, when I break in, they would tell me, heey, Johnny, you're a good man, man! Yo ! And that also gave me a boost. Because they recognized me. That is where, I just wanted to get bigger, and bigger, and bigger. When it comes to gang fight, I wasn't there, they just were like, no, man, you know what is John's job. Just to supply the gang, you know, so…so I wouldn't say I was even in a gang fight…when…when…when it comes to…when we gone fight the Junky funkies, or the Mafias, you know, so…yeah. But that's also to make you understand what is your job. It's like they told you, Lucile, that's your department. You supply the gang. But, err…I think I should have been dead by now…if I'd been in a gang fight. In prison, yeah. You see, here (he takes off his cap and points at a scar) and here, and here. I got caught in the Further Charge. I got stabbed, I thought I was gonna die. The 28's and the 26's they had a clash. In the 80's.

LP : I think I've heard of it.

JP : Yo, I think I was going to die. Yo, it was…I don't actually know what happened there. I just went in a black out. And the pitch, the corridor was just full with blood and the warders came with their dogs, and, yo ! I remember a dog bit me. At the back, he bit me. Yo, that was…that was like a massacre that day. But err…those were the days. Apartheid, that was real apartheid years. Ja, and those that did murder, you can expect to go to the gallows. And…and we slept, on the corner of…in B section, at night, we can hear those, that come from the High Court, and they would say, I got the gallows, I'm going to Pretoria tomorrow. And then, they would…oh, it was…it was really fearful…you know, that fear, you know, that…and then you would think, yo, this man is going to die…soon. In Pretoria, and we will never see him again. There was one guy, from the 26 gang, John Jagers, he also got the gallows. He and his friend Troptrop, they killed a guy, from Worcester Prison, from Pollsmoor to Worcester prison…to Brandvlei. And they killed this guy with a toothbrush that is sharpened and they stabbed him to death, a 28 gangster. And when the truck pulled into Brandvlei prison, they saw the blood coming from the van, and they didn't even open the van, it came straight to Pollsmoor again, and they opened it here. And the guy was already dead. That was sad. Then both of them went to the gallows, and they were hanged there. But he was a very influential guy in the 26, John Jagers. Ja…it was very hard, very cold hearted.

LP : How did the Number change, according to you?

PJ: You see…in the Number there's no change. The laws can change or government. But the Number stays the same. There's no bending or, taking away from what comes from the Number. But! The thing is…it's not everywhere where the Number is in process. Like Helderstroom, they…they…there is gangsters, but there's no operation. Because of, Correctional Services, they're hard on the gangs. They don't tolerate…they don't tolerate, the gangs for ongoing. They hear something about the Number operating, they bring in the task team and they do something about it. And they will tell you, Lucile…they put you in the dark hole, they call it the dark hole…and you will remain there until the day you say I renounce the Number. I renounce the Number. And you have to prove yourself when you get out. They will put a warden on you, to watch you, and see if you don't evolve in the Number. So…it's only Pollsmoor, Pollsmoor prison. Johannesburg prison, Sun City, where gangsterism is rife. That is the only two places that I know. That's the only two that…You know why? It's because of overcrowding. The…the…the totality of people, that gives them power to…because the wardens, they can't…they cannot manage the overcrowding. That's

when the Number comes in and takes over. So…Pollsmoor in the Western Cape, is the only prison where the Number is still going on. Other prisons, it's a lot of discipline. If you go to…to…to Paarl, to Drakenstein, that's where Mandela was released…if you go to that prison, that's one of the model prisons in the Western Cape. They stand out when it comes to transformation and rehabilitation…so…so…Pollsmoor is the only place here in the Western Cape that continues with gang violence. Sexual violence…you know…

LP : And in terms of ethnic representation, who is part of the Number?

JP : Most cases, Coloureds go for the 26 Number. Many Coloured guys, they prefer…but the 28s is more the Blacks. I don't know why…but…I think…well…I'm speaking under correction…but, you see, what happens is, people don't want to be…to be hurt. So…to become a 28, even the Coloureds also, if you come to the 28, they will say, you want to become one of us? They give you a knife, they give you a knife and say listen, go and stab Mister S. the head of prison. And then if you go, no? Really? If you give the knife back, they'll say, you wanna be…you are strong with us, you wanna become one of us? Then you're gonna sleep with us…Just for once…Just one night. Then, when it happens, we make you a 28. You get the 28s tattoo, hey, salute! And what happens? You do the same to those that come to you. It's a vicious cycle that takes place. But the Blacks is very much into the 28. I think it's…it all happened in the mines. The Black man, the 28 and the 26. 28, sexual practices, and the 26, they work during the day. So…so that's where I think the Blacks, they're very much into it. And they will deny it. Sex? Nooo…Not by us…Sex?! Nooooo! In our camp?! They will deny it. But it's a fact. It's a fact.

LP : Actually, I'm very curious about the 27s…Everybody only talks about the 26s or the 28s…

JP : You see why? 27, you get very little of them in prisons…there's very few. There might be one in a prison where there's 500 people…500 inmates. Maybe 2 when there's 1000 inmates…Because they're blood related (lowers his voice) very violent. And don't think you're gonna be released. Because the most people that you assault, you get more charges. It's bad news man. You won't see society anymore. There's no chance that you'll be rehabilitated…Actually, there's one guy I want you to…to…he was a 27…he's been released now, for a few months now. He was very long in prison. He was young when he get in. He was about 14-15 years old. And he was the youngest 27 at medium A. And he just went on a rampage, stabbing wardens, he just get orders from 26 and he went on a rampage. And I think he had 28 years or 26 years. And he's only been released now…I think there is something wrong psychologically here. But…but…but…that's bad news, 27, you won't see your family again. The moment you join it, and also the other thing is…you don't have much friends. The only time 26 will tell you…you must do that…you must do that…And we will supply you with your soap and your toothpaste. And you'll see what we can give you, because we're strong with you man. Lucile, we're strong with you. Just go and kill this people. This people who's sitting in the stable there? You must go kill them, don't worry, we will look after you. And when you there, when you behind that small cells, that dog cells, then nobody comes to you…I think that is when the lights goes on. Days are really dark, friends are few…so…That is why very little people become 27s…because they know the consequences, of their decisions. So…yeah.

LP : Again, to conclude, if you were to sum up what prison stood for you?

JP : In what way?

LP :You tell me. What it means in your life?

JP : Oh, in this sense…Well, at first, I thought the wardens are against me, the magistrate are against me…I'm gonna break into their houses when I'm released, I will do anything to hurt them. I'm gonna steal from them, I'm gonna steal myself rich ! But… I don't think that I considered the cost when it comes to being in your sentence. Because crime…breaks down relationships. It separates me from my family…from my child…You know, when I…when I got married, I went to prison, that's for the third time. And I think this is when the lights went on. Prison became a home to me…because I felt like my friends…my brothers is in prison. Then you know…we a family. So, that was my thoughts on that. So, that's why I…I committed these crimes. Whenever I get caught, I will know Lucile's there, I know what her struggles is, she knows what my struggles is. So it's all right, you know, I didn't think about the consequences…But when I think…when I got married and I served my term…It's when I came to that point. Or maybe I was…I was taught by the social workers about my family and taking responsibility over my decisions. And being accountable.